

# FOLLE JEUNESSE

PAR  
H. LAUVERNIÈRE



★ Collection 2<sup>F</sup> Stella ★

*Jeunes filles.*

*Jeunes femmes*

Créé pour vous, dans un esprit bien français, NOUVEAUTÉ vous offre :

- #: 40 pages illustrées et vivantes sous une belle couverture en couleurs naturelles.
- #: De vraies, bonnes et simples recettes de santé et de beauté.
- #: Les nouveautés de la mode, un roman, des variétés, des nouvelles, etc...
- #: Dans chaque numéro, le modèle inédit d'un patron gratuit à **votre taille** (un timbre pour frais d'envoi).



*Aimez la Jeunesse de*

*Nouveauté*

Tous les jeudis

LISTE DES DERNIERS VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION  
**"STELLA"**



386. **Un étrange voisin**, par José Myre.
387. **Isa, ma cousine**, par Jean Jégo.
388. **L'île des sept sommeils**, par Alice Marin.
389. **Aime-moi...,** par Marie de Wailly.
390. **Gladys... et le porc-épic**, par Léon Lambry.
391. **J'ai deux amours**, par M. de Crisenoy.
392. **Au pays du soleil**, par Pierre Claude.
393. **La fiancée perdue**, par Guy de Novel.
394. **La chance**, par René Daumière.
395. **Vaincre!** par J.-G. Chenavéry.
396. **La petite fille au fantôme**, par Isabelle Sandy.
397. **Mission secrète** par C.-N. Williamson (trad. E.-P. Margueritte).
398. **Le bien-marié**, par Georges Beaume.
399. **Droit son chemin**, par Jean de Lapeyrière.
400. **Noémi bon-coeur**, par Antony Dreyer.
401. **Au gré du destin**, par Y. de Saint-Céré.
402. **La femme au miroir**, par Faul Cervières.
403. **En face de la vie**, par Marthe Fiel.
404. **L'homme est le maître**, par Ruby M.-R. Ayres (trad. M.-H. Lagarde).
405. **Le voyageur inattendu**, par Germaine Verdat.
406. **Un mari par surcroît**, par J. Dorlhis.
407. **Deux fiancées**, par Ch. Garvice (trad. O'Nevès).
408. **Le mobile secret**, par H. Lauvernière.
409. **Davia**, par Jean Rosmer.
410. **Un cœur renait** par Marie de Wailly.
411. **Quand il revint...,** par H. de Marcillet.
412. **Moute et les deux cousins**, par Guy de Téramond.
413. **En plein mystère**, par Eymery Stuart.
414. **Anne-Marie**, par Jean Marclay.
415. **Prise au piège**, par Brada.
416. **Deux visages, un amour**, par Paul Bergh.

*(Suite au verso.)*

Derniers volumes parus dans la Collection (suite).

417. **Fleurs exotiques**, par L. de Maureilhac.  
418. **La 35-45 R. J.**, par M.-A.-E. Séouzia.  
419. **Le mal que fit une femme**, par L. Gestelys.  
420. **Quand l'amour parle**, par M. de Crisenoy.  
421. **Gilbert et l'ombre**, par Lita Guérin.  
422. **Cœur fermé**, par H.-A. Dourliac.  
423. **Dramatique amour**, par Louis Candray.  
424. **Dolly Dollar**, par M.-M. d'Armagnac.  
425. **Le manoir menacé**, par Jean de Lapeyrière.  
426. **La revanche du passé**, par A. de Beaufranchet.  
427. **L'Eternelle Chanson**, par Claude Chauvière.  
428. **Le Roman de Jo**, par Lise de Cère.  
429. **L'Étrangère**, par Claude Renaud.  
430. **La gamme de « Do »**, par Marie Barrère-Affre.  
431. **Beautés Rivales**, par Louis d'Arvers.  
432. **L'Aventure de M. Mellao**, par Dominique.  
433. **Gisèle Reporter**, par Edouard de Keyser.  
434. **Les deux Mariages**, par A. Cantegrive.  
435. **Immortelle Jeunesse**, par Marie de Wally.  
436. **Vers l'Oasis**, par Lucienne Chantal.  
437. **Sa Fiancée**, par H.-A. Dourliac.  
438. **La Maison du mensonge**, par R. Dombre et C. Péronnet.  
439. **Ame de femme**, par Victor Féli.  
440. **Le Témoignage imprévu**, par Jean Jégo.  
441. **Au Petit Paris**, par Georges Baume.  
442. **Pour ne pas mourir**, par R. M. Pierazzi.  
443. **Marquise de Maulgrand**, par M. Maryan.  
444. **Masque et Visage**, par M. de Crisenoy.  
445. **A-t-elle du Cœur?** par Esme Stuart.  
446. **Messagère de Bonheur**, par Andrée Vertiol.  
447. **Château en Provence**, par Nany Carsky.

— IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS —

Le volume : **2 francs**; franco : **2 fr. 25.**  
Cinq volumes au choix, franco : **10 francs.**

c92832

H. LAUVERNIERE

---

# FOLLE JEUNESSE



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"  
1, Rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)

THE  
LITERARY  
MAGAZINE

# Folle Jeunesse

---

— Ma chère amie, je désirerais causer un instant avec vous.

Mme de Goulvolen jeta un regard éploré sur la pendule. Elle marquait onze heures.

— Il est si tard, Philibert ! gémit-elle. Et je suis vraiment très fatiguée !...

— Comment ! au bout de quarante-huit heures, pas encore remise d'un court voyage ? Moi, je me sens fort dispos.

Elle haussa légèrement les épaules.

— Il ne s'agit pas du voyage ! Mais dépouiller l'appartement de sa chrysalide estivale, remettre en marche les rouages de notre vie parisienne, ne sont pas choses aussi reposantes que de reprendre contact avec l'asphalte du boulevard et les habitués du cercle.

— Vous me calomniez, ma chère ! J'ai fait de la bonne besogne, et c'est à ce sujet que je veux vous entretenir.

— Mon Dieu ! demain ne serait-ce pas assez tôt ?

— Demain,... demain... Vous êtes insaisissable :

avant le déjeuner, toute à vos occupations de maîtresse de maison; l'après-midi, à vos devoirs de société. Et puis Blanche et Aurore sont là, entre nous. Je vous saisis au vol, ce soir... Faites-moi la grâce de m'écouter.

Il parlait, arrondissant ses phrases et ses bras, dos-à-la cheminée où une bûche achevait de se consumer. La journée avait été pluvieuse; M<sup>me</sup> de Goulvolen, très frileuse, avait suppléé aux radiateurs déficients par une flambée archaïque dont elle restait gourmande.

Elle comprit que sa résistance ne ferait que retarder l'heure souhaitée où elle pourrait s'étendre dans son lit. Elle s'assit dans une bergère et attira la travailleuse dans laquelle elle avait, un instant auparavant, rangé son tricot.

— Je vous écoute, mon ami.

— Mais non : vous travaillez. Impossible de bien faire deux choses à la fois. Ce que j'ai à vous dire requiert toute votre attention.

— Mon tricot n'oblitère nullement mon esprit.

— Si... Et puis ce mouvement de vos doigts, insipide, mécanique, m'enlève tous moyens,... à moi...

M<sup>me</sup> de Goulvolen poussa un petit soupir, étouffa un bâillement et abandonna son tricot.

— J'écoute, répéta-t-elle, les mains jointes.

— Voilà ! Il s'agit de Blanche...

— Encore !

— C'est notre fille. Quel sujet peut être plus palpitant entre nous ?

— Pas inédit, à coup sûr !

— Justement, j'ai eu une idée toute nouvelle. Une idée, j'ose dire, géniale...

— Eh bien ! dites-la vite.

— Attendez ! Procédons avec ordre.

Il approcha un fauteuil. Assis sur le bord, les jambes légèrement repliées, à cause de son embon-

point, les bras étendus, il avait l'air d'une grenouille prête à sauter.

Quelque dix ans auparavant, il avait quitté la magistrature, las du poste de procureur dans une préfecture de troisième classe où on l'avait oublié, malgré son mérite, à moins qu'on y ait enterré sa nullité : les deux versions avaient cours.

Il avait épousé sur le tard une femme de vingt ans plus jeune que lui ; et comme ils avaient assez de fortune, à eux deux, pour mener une vie large et oisive, ils s'étaient fixés à Paris, où des liens de famille les attiraient.

Mais un amer regret rongeait l'âme débonnaire de l'ancien magistrat. Il aimait parler ; ses plaidoiries lui manquaient comme la pipe qu'un arrêt médical arrache au fumeur invétéré. Faute de l'oreille somnolente et résignée du tribunal, il accrochait l'attention distraite de ses amis, tout sujet se muant, entre ses lèvres, en discours. Sa femme était la plus exposée de ses victimes.

— Pour que nous puissions discuter utilement mon idée, reprenait-il d'un ton solennel, il est nécessaire que nous nous remémorions les différents événements, les circonstances qui ont précédé l'instant présent. Permettez-moi donc de faire un appel rétrospectif de ces derniers mois... Que dis-je ? de ces dernières années ! Je serai bref !

M<sup>me</sup> de Goulvolen recula un peu sa bergère, de manière à se trouver dans l'ombre, s'installa commodément, croisa les mains et ferma les yeux. Elle savait que, pendant un bon quart d'heure, elle pourrait impunément se laisser aller à une douce torpeur.

Une fois la partie rétrospective du discours terminée, son mari ferait une pause, puis entamerait la deuxième partie par un éclat de voix. Elle comptait sur ce contraste pour la réveiller à point.

— Oui, ma chère amie, depuis que Blanche est

en âge de se marier, nous n'avons rien négligé pour l'établir en conformité avec nos traditions ancestrales,... notre situation de fortune,... notre idéal familial...

Son bras droit se détendait par petits à-coups, suivant la docte gradation. La période finie et le bras au bout de son extension, la main retomba élégamment sur le genou et l'orateur reprit respiration.

— Mère admirable, vous l'avez conduite dans le monde, vous l'avez fait briller dans des réunions intimes, choisies. L'été vous a amenée sur des plages où un aimable laisser-aller favorisait l'éclosion de sentiments matrimoniaux... Vous avez essayé de la montagne et de ses sports passionnantes.

Les deux bras en avant semblaient embrasser toutes les villégiatures qu'il énumérait complaisamment. La main droite vint s'appliquer au-dessus du ventre, le menton s'appuya sur le faux col, la voix baissa :

— Je me rends cette justice : de mon côté, j'ai sacrifié tous mes instants au devoir paternel... Nous avons tout tenté !

Ici eut lieu la pause escomptée par M<sup>me</sup> de Goulvolen. Mais, soit que la fatigue eût particulièrement alourdi ses paupières, soit que le discours eût duré assez longtemps pour endormir complètement son oreille, elle ne perçut pas l'arrêt.

La tête de l'ancien magistrat se releva d'un coup sec, les deux mains se projetèrent en avant, la voix éclata, dramatique :

— Et nous n'avons pas réussi!...

M<sup>me</sup> de Goulvolen sursauta dans sa bergère, ouvrit des yeux effarés, regarda un instant son mari et, d'une voix mal assurée, demanda :

— A quoi?

— A quoi!...

Et, d'un grand geste balayeur :

- A marier notre fille !
- C'est là votre idée ? demanda, hésitante, M<sup>me</sup> de Goulvolen.
- En vérité, on dirait que vous n'avez pas envie de trouver un gendre !
- Oh ! pas ce soir, assurément. Je n'ai envie que de mon lit...
- Patience ! Nous voici au nœud de la question. Pourquoi n'avons-nous pas réussi à marier notre fille ?
- Parce qu'elle vous ressemble, Philibert, dit la voix posée de sa femme.
- Il bomba le torse.
- J'ai toujours passé pour un bel homme.
- Oui. Mais un bel homme ne fait pas une belle femme.
- Oh ! vous,... vous adorez la mièvrerie !...
- Hélas ! il ne s'agit pas de mon goût... Les hommes l'aiment chez la femme.
- Enfin, que reprochez-vous à Blanche ? Elle est grande, bien faite...
- Un poteau ! Et elle exagère encore son aspect masculin par toutes ses tenues de sport...
- Comme vous la bêchez ! C'est votre fille, après tout...
- Oh ! tellement vôtre au physique que je puis parfois oublier qu'elle est mienne ! murmura M<sup>me</sup> de Goulvolen.
- Une tristesse avait voilé sa voix. Elle se secoua, releva la tête et reprit plus haut :
- Nous avons déjà dit cela tant de fois ! Vous m'aviez promis une idée nouvelle...
- Vous m'interrompez continuellement. Si je n'avais pas l'habitude de la parole, vous me feriez perdre le fil de mes idées.
- Tâchez de retrouver celle de ce soir : il est onze heures et demie.

— Eh bien ! c'est Blanche qui l'a eue, cette idée.

— Ah ! je croyais...

— Vous vous trompez souvent, ma chère amie... Blanche dit qu'il faut marier Lotty la première, parce que les jeunes gens ne voient qu'elle. Involontairement, elle nuit à notre fille.

— Blanche a-t-elle trouvé aussi le moyen de marier une fille presque sans fortune ? Si les jeunes gens tournent autour de Lotty, ils ne se posent pas en prétendants sérieux.

— Justement ! Voici la trouvaille de Blanche : il faut que ma tante Aurore laisse sa fortune à Lotty.

M<sup>me</sup> de Goulvoen n'avait plus sommeil. Elle réfléchissait.

— Eh bien ! vous ne dites rien ! cria son mari, impatienté. C'est décourageant d'être seul à parler !

— Qui doit hériter de M<sup>me</sup> Chinchor ?

M. de Goulvoen fit une grimace. Ce surnom l'offusquait toujours. Sa tante le devait sans doute à l'imagination fertile d'une nourrice, et comme rien dans sa vie n'avait pu être prétexte à le ranger avec les vieux jouets, il était resté couramment employé par son entourage.

— Ma tante de Valomprey, reprit-il avec emphase.

— Eh bien ! oui, interrompit sa femme : quels sont ses héritiers légitimes ?

— J'ai souvent tenté de vous expliquer la généalogie de ma famille. Cela ne semblait pas vous intéresser... Puisque vous le désirez...

— Ah ! si seulement vous vouliez me répondre !

Le magistrat soupira. Il désirait vivement placer là un cours de chartiste, mais l'intérêt soudainement éveillé de sa femme résisterait-il à un trop long exposé ?

— Elle n'a pas d'héritiers, que je sache, fit-il enfin.

— Mais vous? Blanche?

— Mon grand-père avait épousé en secondes noces une veuve; celle-ci avait de son premier mariage une fille : la tante Aurore.

— Vous n'avez donc aucune parenté avec elle?

— Comme vous y allez! Et les liens d'affection, les longues habitudes familiales...

— Nous parlons affaires. En somme, M<sup>me</sup> Chin-chon ne léserait personne en laissant sa fortune à Lotty. Ce geste serait même naturel, puisqu'elle est sa marraine, continuait M<sup>me</sup> de Goulvolen, songeuse.

— Vous voyez, fit son mari, jubilant et frétillant sur le bord de son fauteuil, l'idée est géniale!

— Elle vaut la peine qu'on l'étudie. Cela ne m'étonne pas de Blanche. Elle est bonne, aime beaucoup Lotty et a l'esprit pratique.

— Oh! c'est une idée que j'avais en gestation depuis longtemps! Un mot de Blanche l'a fait éclore... Vous verrez : une fois notre nièce mariée, Blanche aura toutes facilités...

— ... Pour être malheureuse!

De surprise, M. de Goulvolen glissa sur le bord de son siège et faillit perdre l'équilibre. D'un air digne, il se renfonça dans le fauteuil et, avec un geste de la main :

— Expliquez-vous, ma chère.

Elle haussa les épaules d'un air impatient. Elle avait laissé échapper cette réflexion qu'à bien dire elle formulait pour elle-même et le regrettait déjà.

— Simplement ceci, fit-elle d'un ton léger. La jeune fille d'autrefois, cloîtrée, calfeutrée, escomptait le mariage comme une émancipation — ce qui était généralement une cruelle illusion. — Celle d'aujourd'hui a une vie indépendante, suit plus librement ses goûts. Le mariage est une entrave à sa liberté.

— Et le rôle sacré de la femme dans la famille, qu'en faites-vous?

— Celles qui l'admettent encore ne sont pas pressées de l'assumer. Croyez-moi, Blanche ne souffre nullement de ne pas être encore sous la férule conjugale. Quant à faire un mariage agence matrimoniale,... elle en sera toujours loin...

— Vous avez des idées si... avancées, j'ose dire si subversives... Je ne comprends pas...

— Je ne vous ai pas dit que je les approuvais. Rien ne sert de nier qu'elles soient courantes à l'heure actuelle. Pour en revenir à Lotty, son cas est un peu particulier.

— Assurément...

Sa femme eut un petit sourire fermé. Il ne se doutait pas à quel point leurs pensées divergeaient... Mais, sans s'expliquer, elle revint au côté pratique de la solution qu'il proposait :

— Qui osera suggérer à M<sup>me</sup> Chinchon de laisser sa fortune à Lotty? Je ne m'en charge pas, moi.

— Mais... je suis tout indiqué... J'ai déjà préparé mon réqui..., pardon, mon petit discours. Je sais comment prendre la vieille tante. Evidemment, ce n'est pas une dot qu'aura Lotty, mais une espérance de cette envergure devra suffire... La tante est si vieille...

— C'est là ce que vous lui direz?

— Laissez-moi faire. C'est mon métier : émouvoir, persuader, emporter d'assaut le verdict..., je veux dire le testament...

— Mais ce n'est pas un testament qu'il faut obtenir! La moitié de la fortune irait à l'Etat! Il faut que M<sup>me</sup> Chinchon adopte Lotty.

Il eut un mouvement d'humeur, vexé de n'avoir pas songé, lui, homme de loi, à cette procédure pratique. Il s'en prit à sa femme :

— Si vous me laissiez le temps de mettre les

choses au point, vous verriez que je n'ai jamais pensé à autre chose. C'est de l'A. B. C...

Elle ne fut pas dupe, mais, dédaignant de le lui faire voir, elle remarqua seulement :

— Et beaucoup moins délicat à faire entendre à la bonne tante...

— Vous n'avez jamais eu confiance en mes talents, soupira M. de Goulvolen. Si je n'avais eu du caractère, vous m'auriez découragé fâcheusement.

— Mais vous ne vous êtes pas laissé influencer, heureusement, fit sa femme en se levant... Maintenant, bonsoir. Ces questions d'argent sont énervantes au possible.

Cette dernière phrase, lancée d'un ton amer qui contrastait avec la correction habituelle de sa femme, laissa M. de Goulvolen ahuri et perplexe.

— Incompréhensible ! fit-il avec le dernier geste de l'orateur qui quitte la tribune.

Et il alla se coucher.



M<sup>m</sup>e de Goulvolen avait passé sa jeunesse, recluse, auprès d'une mère toujours malade qu'elle avait soignée avec placidité. Une fois orpheline, elle avait accepté la main du magistrat déjà mûr de ce même air détaché, distant, dont elle soutenait la discussion ce soir-là. Ses devoirs conjugaux, ses obligations de maîtresse de maison, ses relations mondaines, tout semblait être traité sur le même plan d'une correction un peu glaciale qui déroutait aussi bien ses proches que ses relations passagères.

Son cœur ne se trahissait qu'àuprès de sa fille, dans le strict tête-à-tête, et bien qu'elles fussent très différentes de tempérament. Il s'était dévoilé encore,

ce cœur fermé, lorsque, quatre ans auparavant, elle avait recueilli la petite Lotty, nièce de son mari, qui tombait chez elle comme un oisillon privé de son nid.

A cette enfant, élevée aux colonies, qui venait de perdre successivement sa mère, puis son père, elle avait fait si large place à son foyer que, dans leurs résidences estivales, les étrangers prenaient Blanche et Lotty pour deux sœurs. Les jeunes filles en riaient, et Blanche, l'aînée et la plus décidée, s'amusait à les ancrer dans leur erreur.

Ce matin-là elle avait eu une courte explication avec sa cousine.

— Lotty, veux-tu te marier?

Elle sortait de la salle de bain, serrant son peignoir autour d'elle. Sous la réaction de la douche glacée qu'elle venait de s'administrer, un nuage de vapeur l'entourait. Sa cousine, sur le seuil de sa chambre et en même appareil, s'arrêta, interdite.

— Que veux-tu dire, Blanche?

— As-tu envie de te marier, Lotty, là, vraiment?

— Oh! envie?

Lotty fit une petite moue dubitative :

— C'est une nécessité, assure tante.

Blanche fit un geste d'impatience :

— Oh! maman est imbue de tradition... et de préjugés.

— Tante a une expérience que je n'ai pas, répondit sagement Lotty.

Blanche la regardait, amusée et légèrement moqueuse. Elle était d'esprit beaucoup plus personnel.

— C'est toi qui devrais être sa fille. Tu es prête à te marier parce que « cela se fait ». Voilà la suprême raison qui guide tous les gens que nous voyons, qui règle la vie de mes parents. Et toi, tu es dans le moule, petite Lotty,... à point... Donc, je ne te joue pas un vilain tour en te mariant?

— Mais non... Explique-moi seulement...

— ... Comment je m'y prendrai? C'est mon secret. Tu sauras plus tard, si ça colle.

— Dis-moi au moins pourquoi tu tiens à me marier?

— Tu ne m'en voudras pas, dis? Eh bien! tandis que le paternel s'occupera de ton hymen, il me laissera tranquille. Autant de gagné! Et puis, ton mariage lui sera une fiche consolatrice. Une sur deux! Il y a de quoi panser son amour-propre.

— C'est mon malheur que tu veux, alors?

Et Lotty menaça du doigt le peignoir fumant.

— Je ne t'ai pas prise en traître! Après tout, tu as raison, puisque ça te dit. Moi, vois-tu, tant que je pourrai faire du sport, je ne me laisserai pas passer l'anneau au doigt... Viens-tu au *skating*, ce matin? J'y ai rendez-vous avec les Michely.

— Non, je n'ai pas encore été à l'atelier. Le maître doit m'attendre.

Si Blanche avait les traits de son père et sa puissance trop massive pour une fille de vingt-cinq ans, elle avait l'esprit précis de sa mère. Seulement elle était de sa génération, un peu à l'avant-garde, même. Elle avait désinvoltement semé toutes ces « vieilleries », qui étaient les immuables principes auxquels les Goulvolen restaient fidèles, et voyait dans les sports l'emploi rationnel, exclusif de sa force et de sa jeunesse. Pour Blanche, les jeunes gens étaient des camarades — rien de plus; — le mariage, une couleuvre à avaler — si tant est que ce fut nécessaire — lorsque les muscles commençaient à se raidir.

Plus encore que la silhouette « garçonnière » qui choquait son élégance très féminine, M<sup>me</sup> de Goulvolen aurait pu attribuer à cet état d'esprit l'insuccès des tentatives matrimoniales que déplorait son mari. Elle-même, peut-être, ne savait pas qui l'em-

portait, de son désir de marier sa fille ou d'une appréhension dont la source cachée et secrète provenait de certaines désillusions intimes. Elle n'eût pas intérieurement désavoué le colloque entre ses « deux filles ».

Blanche, ayant ainsi réglé la question avec Lotty, s'était habillée rapidement et avait été frapper à la porte de son père. Comme elle l'avait calculé, celui-ci se rasait, debout devant sa glace. L'opération ne l'empêchait pas d'écouter, mais le gênait prodigieusement pour parler. Cette particularité devait rendre la communication de Blanche infinitement plus rapide.

En cinq minutes, elle eut développé son idée avec assez de clarté pour que l'intellect de M. de Goulvolen la saisit. Ses essais de réponse n'ayant eu pour résultat que de lui faire avaler de la mousse de savon, il prit le parti d'aller plonger sa figure dans une cuvette, tout en criant :

— Une seconde!... Je suis à toi!...

Mais Blanche avait disparu, jugeant que le jalon ainsi planté fructifierait tout seul dans l'esprit de son père.

La réalité avait dépassé son calcul. La greffe avait étouffé jusqu'au souvenir du sauvageon nourricier; mais Blanche ne tenait pas à un brevet d'invention.

\*

\*\*

M. de Goulvolen, tout en se laissant béatement éléver par l'ascenseur, repassait le discours qu'il élaborait avec soin depuis vingt-quatre heures.

La maison qu'habitait sa tante datait du percement du boulevard Saint-Germain; elle portait les caractéristiques de cette époque : les dimensions

imposantes, l'air cossu et confortable, à l'encontre des constructions plus modernes qui ressemblent à des maisons de carton à l'usage de poupées. Du reste, l'immeuble s'était peu à peu agrémenté des accessoires déclarés indispensables par le progrès; tel quel, il donnait un impressionnant brevet de fortune à ses heureux locataires. Tout était vaste : entrée, escalier, galerie, salon. Même le « petit salon » dans lequel la femme de chambre fit entrer M. de Goulvolen décelait, par ses proportions, une époque où on gaspillait le terrain.

Celle qui habitait là, cependant, était si petite, si menue, si diaphane, qu'on l'eût crue faite exprès pour une boîte exiguë de pur modernisme.

Un vaste paravent et une multitude de coussins l'encadraient, lui donnant une consistance, un volume, qui apaisaient le regard. Sans ce cadre, on eût craint vraiment de la voir soudain s'évanouir, comme un elfe ou un farfadet. Les coussins épousaient toutes les formes imaginées au cours des siècles... Ils se nuançaient de la gamme inépuisable des couleurs : du vert foncé de la myrte au vert-de-gris des feuilles d'automne, en passant par la couleur printanière des gazons; du bleu profond, spécial au ciel des pays du soleil, aux teintes opalines des horizons du Nord qui ont perdu tout éclat à refléter les champs chargés de neige;... du pourpre d'allure romaine aux roses mourantes de Bagatelle; du bouton d'or étincelant au blond maïs; et les violets crus, la gamme des mauves,... et — s'opposant plus violemment — le noir de deuil et le blanc lilial... Les yeux papillaient, ne voyaient pas, de prime abord, la créature vivante qui occupait le centre de ce ruissellement chaotique de couleurs.

Du fond de sa bergère, le corps de pygmée de M<sup>me</sup> Chinchon était submergé par tout ce chatoiement. Deux coussins s'avançaient en ailes de

chauves-souris de chaque côté de sa tête, il en surgiasset sous ses bras, d'autres s'étalaient à ses pieds, s'égaillaient sur le tapis...

M. de Goulvolen faillit choir sur l'un d'eux et ne reprit son équilibre qu'en trouvant à point un fauteuil qui faisait vis-à-vis à la bergère.

Il eut encore à se défendre du pékinois qui protestait furieusement contre son intrusion.

M<sup>me</sup> Chinchon ayant persuadé son favori de reprendre sa place sur le coussin le plus proche d'elle, le calme se rétablit, et, pendant les quelques instants consacrés par l'usage aux banalités, le visiteur se remémora une dernière fois ce qu'il avait à dire.

Sa tante ne risquait pas de troubler le développement de ses périodes. Elle ne l'interrompait jamais et avait la précieuse qualité de répéter, à chaque pose de l'orateur, les derniers mots de sa phrase. Tout s'enchaînait ainsi facilement.

M. de Goulvolen ayant entamé son sujet par un éloge pompeux de Lotty, M<sup>me</sup> Chinchon approuva :

— Oui, charmante, en vérité !

Sous les minces paupières qu'un mouvement nerveux de pendule agitait, les petits yeux gris décolorés, un peu saillants, brillaient de plaisir.

La deuxième partie du discours fut employée à démontrer la nécessité de procurer un mari à la charmante Lotty.

— Un être digne d'elle !

— Digne d'elle ! répéta l'écho.

Alors M. de Goulvolen dépeignit les exigences de la vie actuelle et l'obligation, pour un jeune ménage, d'avoir « de quoi vivre ». Bien que ce soit la plus élastique des formules, M. de Goulvolen savait ce qu'il voulait dire, et M<sup>me</sup> Chinchon devait le savoir aussi, car les deux voix conclurent presque simultanément :

— C'est évident !

— Malheureusement, fit l'orateur, élevant la voix et le bras ensemble, mon frère n'a laissé à sa fille qu'une fortune modeste.

— Modeste, fit M<sup>me</sup> Chinchon.

Que pouvait représenter en francs une fortune modeste? M<sup>me</sup> Chinchon ne s'en doutait sûrement pas... Le ton pathétique de son neveu lui serra le cœur.

— Comment faire? s'écria-t-elle tout à coup.

M. de Goulvolen étendit les bras comme pour embrasser quelque chose d'immense :

— Son sort, ma tante, est entre vos mains...

— Vos mains...

— Les vôtres, ma tante, les vôtres!

— Mes mains! Que peuvent faire mes mains?

Le style de la péroration devait être d'une matière fort relevée. Devant cette candeur, M. de Goulvolen se décida à prendre un ton badin :

— Vos mains, ma tante, peuvent signer un petit papier par lequel vous assureriez votre filleule contre cette médiocrité que vous déplorez?

— Un papier?

M. de Goulvolen se pencha en avant, prit un air confidentiel :

— Vous n'auriez qu'à prévenir votre notaire de vos intentions. Il ferait le nécessaire.

— Un simple papier? s'étonna la vieille demoiselle.

— Un papier timbré vaudrait mieux.

— Mais je n'ai que cela! Du papier timbré aux armes...

— Il vaut mieux que votre notaire vous conseille, chère tante, fit M. de Goulvolen, un peu ahuri. Il y a certaines formalités indispensables...

M<sup>me</sup> Chinchon se rebiffa :

— J'ai horreur des formalités! Elles me tuent! Rien que le mot,... j'ai déjà la migraine!

## FOLLE JEUNESSE!

M. de Goulvolen avait cru la bataille gagnée. Il esquissa un geste découragé. Il n'avait pas l'âme d'un assassin.

Cependant, sa péroration était là, toute prête, à sa disposition... et si tentante à prononcer. Elle lui semblait invincible.

— Quel serait votre bonheur, dit-il, solennel, de pouvoir officiellement, légalement, appeler Lotty votre fille !

— Votre bout de papier et votre notaire ne me la feront pas aimer davantage...

M<sup>me</sup> Chinchon prononçait rarement d'aussi longues phrases. Elle s'arrêta, essoufflée.

— Ce serait une preuve tangible, efficace, souveraine.

— Les papiers ne prouvent rien. Ils compliquent la vie... voilà tout !

M. de Goulvolen eut un large geste d'acquiescement :

— Nous sommes d'accord, ma tante... Cependant, il est des papiers qui ont une grande importance, quand, par exemple, il s'agit... de...

La fin de la phrase se trouva soudain difficile à formuler. M. de Goulvolen reprit la corde sensible ; il y était plus à l'aise.

— Ce titre de fille que vous donnez bénévolement à votre filleule, une fois enregistré officiellement lui permettrait..., enfin elle aurait les droits d'une vraie fille...

— J'y suis ! fit M<sup>me</sup> Chinchon, en tapant ses mains l'une contre l'autre.

Le pékinois crut sa maîtresse en danger et aboya avec fureur.

— Laissez-moi, *Loulou* ! fit-elle avec agitation.

Et, fixant ses petits yeux clignotants sur son neveu :

— Sans votre bout de papier, Lotty ne pourrait

pas me succéder dans cet appartement comme j'ai succédé à ma mère ?

— Exactement cela, ma tante. Vous comprenez tout de suite. Ce n'est pas comme ma femme ! Elle voit des difficultés partout. Voulez-vous que je donne un coup de téléphone à M<sup>e</sup> Tennescot ?

M<sup>me</sup> Chinchon, très émoustillée, se redressa et, d'un ton assez sec :

— Inutile ! Téléphoner ne me donne pas la migraine.

M. de Goulvolen ne pouvait insister davantage. Sa tante jouait maintenant avec son pékinois, passant ses doigts fluets dans le poil de la petite bête comme les dents d'un peigne. Elle avait repris son air terne et falot.

Comme il se penchait vers elle pour prendre congé, elle eut un regard bizarre et, la voix hésitante, demanda :

— Blanche ?

— Elle va bien, répondit-il distraitemment.

— Blanche ? répéta-t-elle.

— Que voulez-vous dire, ma tante ?

Puis, tout à coup, il s'inquiéta :

— Ma tante, je vous ai parlé de ma nièce Lotty, la fille de mon frère Albert, votre filleule... Il s'agit d'elle seulement...

— Ah ! bien... Ma filleule, oui... Je serai contente de voir Blanche.

Il était entendu que l'intelligence de M<sup>me</sup> Chinchon, bien qu'elle eut atteint l'âge extrême de quatre-vingt-dix ans, n'avait jamais eu plus de développement que celle d'un enfant en bas âge. Sa mère l'avait proclamé — trop haut, peut-être — et avait pris ses dispositions en conséquence. En sorte que M<sup>me</sup> Chinchon ne jouissait que de l'usufruit de sa fortune, lequel lui était servi de quinzaine en quinzaine par M<sup>e</sup> Tennescot. C'était tout ce qu'on

savait dans la famille. Le notaire, après son père, était resté seul dépositaire des secrets et des capitaux de la défunte.

Parfois, M<sup>me</sup> Chinchon émettait une idée disproportionnée à sa mentalité habituelle. Hasard,... réflexe obscur... C'était une lueur éphémère qui ne semblait pas se graver dans sa mémoire. Ses affections, par contre, étaient durables, tenaces,... ses aversions aussi.

M. de Goulvolen sortit de chez elle moins satisfait de lui-même qu'en entrant.

— Que diable a-t-elle voulu dire en me jetant le nom de Blanche au nez? marmonnait-il tout en descendant. J'ai été clair, cependant...

Mais, craignant justement que sa femme ne tirât de cet incident des conclusions peu favorables à son amour-propre, il se garda de le lui raconter.

Blanche vint d'elle-même chez M<sup>me</sup> Chinchon un peu avant le dîner, encore trépidante d'une partie de golf dont la nuit seule avait pu interrompre les péripéties. Elle apportait dans le petit salon tiède une saine odeur de bois, de plein air.

Lotty était là aussi, assise sur une chaise basse, un tricot en mains. Elle se leva pour aller chercher un supplément de thé.

Blanche but sa tasse debout, tout en racontant avec entrain sa journée. Le matin, ç'avait été une partie de hockey; le lendemain était jour de tennis. Le week-end devait se passer en forêt de Compiègne : quarante-huit heures de camping sous la tente, en compagnie d'amis aussi enthousiastes qu'elle.

Heureuse du résultat obtenu par son père, elle était particulièrement gaie. Ce qu'elle avait dit à sa cousine était l'exacte vérité. Soucieuse de son indépendance, la perspective de détourner les efforts

de son père et le lot des prétendants qu'il récoltait assidûment la ravissait d'aise. Puis elle avait plaisir à penser que Lotty se marierait facilement, suivant ses goûts, grâce à l'adoption de sa marraine. C'était une bonne fille, ou plutôt, auraient rectifié ses compagnons de sport, un bon garçon. Elle n'était pas laide, avec ses grands yeux bleus au regard droit et franc. Son beau teint de blonde dédaignait les fards et s'offrait impunément au vent et au gel. Mais son bérét, posé carrément, ne laissait pas apercevoir le mouvement si féminin des cheveux bouffant sur une oreille. De fortes chaussures, un raglan masculin qui cachait la jupe courte, un sweater blanc enroulé autour du cou, tout cet ensemble sportif exagérait comme une gageure la musculature massive.

Dans sa gracilité, Lotty formait avec sa cousine un absolu contraste. Toute sa personne représentait une grâce affinée, depuis les traits délicats, qui ne dédaignaient pas un soupçon de poudre et de fard, jusqu'à la toilette très parisienne. M<sup>me</sup> de Goulvoen surveillait avec soin ces détails, se dédommageant ainsi, semblait-il, de ne pouvoir faire adopter à sa propre fille l'élégance dont elle-même n'aurait pu se passer.

\*\*

Lotty, intriguée d'abord par la question de sa cousine, avait vite cessé d'y penser, la traitant de boutade sans importance. De son pas élastique, un peu balancé, elle traversait le Luxembourg, s'amusant à faire craquer sous ses pieds les feuilles jaunies qu'un coup de vent avait, dans la nuit, arrachées aux marronniers. Les branches noires, dépouillées, donnaient déjà au jardin sa morose

tenue d'hiver; pourtant les chrysanthèmes, échevelés par la tourmente, mettaient au bord des pelouses des taches chaudes au regard; des oiseaux pépiaient encore, insouciants de la proche gelée.

Elle ouvrit la porte de l'atelier, s'arrêta sur le seuil et jeta un regard circulaire, comme pour reprendre possession de choses familières. Les têtes levées, des exclamations fusèrent des quatre coins de la pièce :

— Alors, vous voilà, Lotty?

— Oh! la paresseuse!

— Que deveniez-vous? Il y a déjà quinze jours que je suis au travail...

Pierre Maintreux, l'élève favori du maître, son *alter ego* à l'atelier, s'arrêta immédiatement d'inspecter la toile d'une élève. Il se redressa et s'avanza vivement au-devant de la jeune fille.

— Enfin! dit-il.

— Gentil à vous tous de vous apercevoir de mon absence! fit Lotty avec son brillant sourire.

Elle tendait la main à Pierre Maintreux. Il s'attarda un instant à la retenir.

— Vous avez passé de bonnes vacances, Mademoiselle?

— Mais oui,... et j'ai travaillé!

— Pas possible!... firent quelques voix railleuses.

On l'aimait beaucoup, cette petite Lotty, si rieuse, si bonne enfant. Mais, pour ses compagnes, qui toutes luttaient ardemment afin d'être à même de gagner leur vie, Lotty était de celles qui travaillent pour rire. On ne lui en voulait certes pas. A peine l'eût-on enviée. On la traitait en enfant gâtée, sans prendre au sérieux son travail.

— Quelle réputation vous me faites! s'exclama-t-elle gaîment.

Dans la baie, drapée d'une tapisserie des Flandres,

qui séparait l'atelier des élèves de celui du maître, Sennevoix parut, les deux mains tendues :

— Toujours la très bien venue, ma petite Lotty.

Il l'appelait par son petit nom. « Privilège de mes cheveux blancs et de notre vague parenté », avait-il dit le premier jour. Il avait un faible pour elle et s'en vantait plutôt. Elle partageait cette faveur avec Maintreux. Mais pour Lotty son charme seul séduisait le vieux maître, son charme et la fraîcheur exquise qui émanait d'elle. En Maintreux, Sennevoix saluait un maître, assurant qu'il irait plus loin que lui-même. Il couvait ce talent à son aurore avec la vigilance autoritaire et la sévérité impitoyable qu'il avait déjà montrées à d'autres élèves aujourd'hui célèbres.

Toute sa vie, Sennevoix avait mis une passion de collectionneur à découvrir le génie en herbe. Une fois ses trouvailles dûment sélectionnées, il ne les lâchait plus, les aidant de ses conseils,... parfois de sa bourse.

Depuis la guerre, son activité avait trouvé un champ plus vaste. Pris de pitié pour une jeunesse que la dureté de la vie obligeait soudainement à chercher un gagne-pain, il ouvrait son atelier à ces enfants qui, courageusement, cherchaient un débouché dans les arts décoratifs, l'illustration, ces à-côtés du grand art, où il ne dédaignait pas de les guider.

Lui ne peignait presque plus. Son œuvre toutefois restait qui avait fait son nom immortel. Elle l'auréolait toujours de gloire et l'aurait couvert d'or s'il n'avait été un incorrigible « rapin » d'une prodigalité folle, vivant au jour le jour, sans souci du lendemain. Et cette jeunesse l'adorait à laquelle sa vieillesse s'appareillait curieusement. Il en avait les qualités et les défauts.

Lotty, bien qu'elle peignît « pour rire », était parmi les plus assidues de l'atelier, et cela depuis

son arrivée à Paris. Sa tante, constatant son goût pour la peinture, l'avait confiée à son cousin Sennevoix. Les « arts d'agrément » paraissaient à son traditionalisme comme le complément obligé de l'éducation des jeunes filles. « La peinture ou la musique », avait-elle dit. Lotty avait choisi la peinture et y restait fidèle.

Familièrement, Sennevoix avait pris l'album que Lotty tenait sous son bras et le feuilletait.

— Pas mal... Bien... Sujet bien choisi...

Il tendit l'album tout ouvert à Maintreux.

— Regardez cela ensemble. Tu lui feras la critique. Il y a un bonhomme qui n'a pas de proportions supposables.

— Je ne veux pas faire perdre son temps à M. Maintreux, protesta Lotty. Il a mieux à faire.

— Bah ! Se plaint-il ?

Et Sennevoix, avec un sourire goguenard, lui tourna le dos.

Vraiment Maintreux ne songeait pas à protester. Il avait approché deux chaises, posé l'album sur le coin d'une table et corrigeait consciencieusement.

La critique, toutefois, n'avancait guère. Chaque feuille rappelait à Lotty un épisode de ses voyages. Elle le racontait gaîment, à haute voix, pour la distraction générale... Maintreux ne semblait avoir autre chose à faire qu'à écouter la jeune fille.

La voix du maître se fit entendre :

— Quand vous aurez fini, venez voir quelque chose par ici.

Lotty tressaillit, regarda son poignet et, constatant l'heure, murmura :

— Je suis confuse...

— Il y a de quoi ! fit le maître.

Et, désignant Maintreux du doigt :

— Il a travaillé, lui aussi. Quatre toiles seulement, mais... — il baissa le bout de ses doigts — une

merveille ! Je les garde ici. Il faut que les copains du jury en aient plein les yeux... Je lui veux un grand prix, cette année !

Lotty battit des mains :

— Oh ! comme je serais contente !

— Vous lui ferez de la réclame, Lotty, vous qui êtes du monde riche...

Lotty regarda, étonnée, la jeune fille qui venait de parler.

— Qu'en savez-vous ? dit-elle.

Elle était contrariée, sans trop s'expliquer pourquoi.

— Tout le monde le sait ! Vous ne vous en cachez pas, je pense.

— En tout cas, je déteste la réclame, fit Main-treux.

Les sourcils froncés, il s'était détourné, sans regarder Lotty.

Désireuse de dissiper le mécontentement du jeune peintre, elle répliqua avec vivacité :

— Le vrai talent n'a pas besoin de réclame...

— Vous retardez !

— Illusion !

— Quelle naïveté ! crièrent en chœur les jeunes filles.

Sennevoix appela de nouveau Lotty. Elle pénétra avec lui dans le « sanctuaire ».

Etait-elle du « monde riche », réellement ? se demandait Lotty en traversant de nouveau le Luxembourg, comme midi sonnait au Sénat.

Sa vie s'écoulait dans deux milieux fort différents. Le matin, à l'atelier, elle trouvait des compagnes que des revers de fortune, ou simplement l'ascension formidable des prix, avaient forcées à chercher un gagne-pain. Lotty ne les rencontra pas dans le monde qu'elle fréquentait l'après-midi et le

soir, en compagnie de sa tante, non pas qu'elles fussent d'un milieu très différent — elles appartaient à de bonnes familles, — seulement leurs relations s'étaient éteintes, comme entre gens de fortunes trop disparates. Lotty se rendait mal compte du fossé que créait cette inégalité, ne connaissant, en dehors de la vie coloniale, que la société où évoquaient les Goulvolen.

Elle avait entendu dire que la cherté de la vie avait révolutionné certains intérieurs, changé les habitudes de maintes familles, obligé des femmes qui avaient toujours été servies à faire elles-mêmes les plus durs travaux domestiques, à chercher du travail rémunéré... Elle n'avait pas d'exemple sous les yeux, ne pensait pas non plus que, sans la très large hospitalité de son oncle et de sa tante, elle-même serait victime de ces actuelles nécessités. Ses compagnes d'atelier, cependant, se plaignaient souvent des restrictions qu'elles subissaient. Un cinéma de quartier était la seule distraction possible... Elles se passaient des recettes pour teindre leurs robes, se donner ainsi l'illusion, à bon marché, d'avoir une toilette neuve, ou encore un « truc » pour faire durer leurs chaussures... A Pâques on discutait des trains de plaisir où on s'entasse et étouffe pour jouir vingt-quatre heures de la vue de la mer.

Lotty, pleine de pitié, répétait ces conversations à sa tante. Celle-ci, appuyant sur les sacrifices imposés à ces jeunes filles, partait de là pour ancrer dans l'esprit de Lotty ses idées sages et raisonnables sur le mariage.

A l'entendre, l'amour était un « par-dessus le marché » dont il fallait un peu se méfier, qui ne pouvait contre-balancer les conditions primordiales de naissance, de santé, de situation, de fortune... L'énumération était longue, et — concluait Lotty — « l'amour risquait fort de ne pas trouver de place ».

Toutefois, elle se laissait convaincre, étant d'humeur douce et docile. Mais elle frissonnait un peu en pensant que l'argent ne remplacerait pas ce désir d'être aimée, ce besoin impérieux de tendresse que sa situation d'orpheline exagérait peut-être. Craignant de paraître ingrate à ceux qui avaient tout fait pour lui donner l'illusion du foyer paternel, elle se taisait. Puis son juvénile optimisme aboutissait à un compromis : « Je ne risque pas d'être épousée pour ma fortune, puisque je n'en ai pas. Il faudra bien que ce soit pour moi... par amour... » Au fond, sans le vouloir, elle restait réfractaire aux conseils de sa tante.

\*\*

M<sup>e</sup> Tennescot était assis dans un fauteuil en face des multiples coussins dont la petite tête de M<sup>me</sup> Chinchon occupait le centre, telles ces têtes de poupées fichées au milieu d'un ample volant de peluche, qui s'étalent sur les canapés du plus moderne style.

Pour ouvrir son dossier commodément, il s'était fait apporter une table volante. Celle-ci était assez basse, et les jambes notariales fort longues. Ne sachant comment les caser, M<sup>e</sup> Tennescot les avait allongées tout de leur long par-dessous la table. Ses pieds pointant subitement à courte distance du coussin réservé au pékinois, la petite bête les prit pour une menace personnelle et se jeta dessus hargneusement. Il y eut un léger brouhaha. Puis le chien obéissant à la voix ténue de sa maîtresse, M<sup>e</sup> Tennescot sortit de sa serviette une liasse de papiers timbrés sur lesquels M<sup>me</sup> Chinchon fixa des yeux mécontents.

- Permettez-moi de vous faire observer, Made-

moiselle, fit-il d'un ton docte, qu'il eût été infiniment plus correct que cet acte fût signé dans mon étude.

— Avez-vous changé le papier de votre cabinet?

— Mais... en quoi?

M<sup>e</sup> Tennescot produisait sur les nerfs de M<sup>me</sup> Chinchon un effet tout opposé à celui de M. de Goulvolen. Sa présence électrisait la vieille fille et lui déliait la langue.

— Oui, fit-elle, parlant avec volubilité, de sa petite voix cassée, votre papier est toujours vert, et aussi les rideaux, et les fauteuils, et le tapis...

— C'est l'usage, Mademoiselle. Un cabinet de notaire est toujours vert.

— Et c'est pour cela que je ne veux pas entrer dans un cabinet de notaire. Le vert me rend malade.

— Votre âge, votre santé permettent une dérogation, fit le notaire, conciliant. Mais c'est bien une dérogation.

— Une dérogation? Cela m'est égal.

— De plus, fit M<sup>e</sup> Tennescot en élevant la voix d'un ton sévère, vous n'avez voulu me donner aucune explication, ni me recevoir lorsque j'ai proposé de venir ici, moi-même, recueillir de votre bouche...

— Le téléphone est fait, m'a-t-on dit, pour supprimer toutes ces histoires...

— Quand il s'agit d'adoption...

— Et après? C'est une histoire comme une autre.

— C'est bien ce que vous avez voulu faire, Mademoiselle?

— Quoi? Vous téléphoner? Evidemment!

Le notaire prit un air de tragique résignation.

— Est-il bien vrai que vous avez résolu d'adopter M<sup>me</sup> Aurore de Goulvolen, votre filleule?

— C'est mon neveu qui le veut.

— Mais, Mademoiselle, il s'agit de votre volonté propre! Je ne puis rien faire, je ne peux pas prendre la responsabilité...

— Bon, bon, je la prends,... bien que ma mère ait toujours dit que j'étais incapable d'en avoir aucune.

Le notaire s'agitait. Ses pieds ayant participé au mouvement de son corps, *Loulou* aboya furieusement. M<sup>e</sup> Chinchon, très excitée elle-même, n'y prit pas garde.

— Je savais bien que je n'échapperais pas à la migraine ! cria-t-elle aigrement.

« Votre papier est prêt ? Donnez-le que je signe, et allez-vous-en ! »

M<sup>e</sup> Tennescot prit le ton voilé dont il se servait auprès des moribonds qui, dans un dernier souffle, lui dictaient leurs suprêmes volontés :

— Désirez-vous réellement, de votre propre volonté, adopter M<sup>me</sup> Aurore de...

— Et qui voulez-vous que j'adopte si ce n'est Lotty ?

— Vous connaissez toutes les conséquences qu'entraîne cet acte ?

— Pas plus que vous !

D'indignation, M<sup>e</sup> Tennescot replia ses jambes ; la table, violemment soulevée, oscilla. Il rattrapa au vol ses papiers et, ses jambes ayant repris leur place, il proféra un énergique :

— Par exemple !

— Lotty était pauvre : elle est riche. Vous savez les conséquences que cela aura pour elle ? Moi, pas !

— Je n'envisageais pas ce genre de conséquences, fit-il, légèrement interloqué.

A vrai dire, il ne s'attendait pas à une aussi subtile pensée de la part de sa cliente.

— C'est le seul qui m'occupe, fit la vieille demoiselle sèchement.

— Il me paraît dès lors nécessaire de vous rappeler certaines dispositions du testament de madame votre mère... J'ai là justement la copie...

Il fourragea dans ses papiers, en brandit une feuille.

— Attendez ! cria M<sup>me</sup> Chinchon.

D'un geste vif elle avait appliqué à ses oreilles les coussins qui l'auréolaient. Celui de droite était bleu, celui de gauche orange. Entre les deux, on ne voyait plus que deux petites rotundités : les extrémités du nez et du menton, que l'âge avait rendues semblables.

— Là, fit-elle. Allez-y !

— Vous n'entendrez pas ! hurla le notaire.

M<sup>me</sup> Chinchon écarta un peu ses coussins.

— Hein ?

— Vous n'entendrez pas, si vous vous bouchez les oreilles.

— Je ne veux pas entendre.

— Mademoiselle, soyez raisonnable !

— Ma mère m'a prévenue que je ne le serais jamais.

Hors de lui, M<sup>e</sup> Tennescot s'oublia jusqu'à donner un coup de poing sur la table. Le pékinois bondit de fureur et mordit le soulier verni le plus à sa portée. M<sup>me</sup> Chinchon lâcha ses coussins pour rappeler son chien, et le notaire, penaud de son geste intempestif, reprit d'un ton très adouci :

— Je vais donc vous lire l'acte que j'ai préparé selon vos instructions.

M<sup>me</sup> Chinchon reprit aussitôt ses coussins.

— Je vous en prie, écoutez, Mademoiselle ! cria le notaire.

Les coussins ne s'écartèrent pas d'un pouce.

— C'est incorrect ! Vous rendez ma tâche impossible !

Très rouge, il s'époumonait en vain.

— Je ne puis hurler pendant un quart d'heure, grogna-t-il. Mes cordes vocales n'y résisteraient pas.

— Je ne vous empêche pas de lire, observa la

voix assourdie comme si elle sortait du fond d'une armoire.

M<sup>e</sup> Tennescot promena un regard éploré sur les coussins. Il semblait les prendre chacun en particulier comme témoin de son impuissance à suivre les règles sacrées du notariat. Enfin, prenant un diapason normal, il commença sa lecture.

M<sup>me</sup> Chinchon, immobile, les mains plaquées sur ses coussins, ne le quittait pas de ses petits yeux clignotants.

Lorsque M<sup>e</sup> Tennescot s'arrêta, elle écarta avec précaution son écran protecteur.

— C'est fini? demanda-t-elle.

— Oui, fit le notaire d'un ton rogue. Il faut signer, maintenant.

Il poussa la table vers elle, lui mit son stylo en main.

— Là, fit-il, pointant le bas d'une page. Et ne signez pas « Chinchon », surtout, comme vous me l'avez fait une fois.

La vieille demoiselle daigna sourire et, devenue soudain malléable, elle signa d'une petite écriture fine : « Aurore de Valomprey », autant de fois que le notaire l'exigea.

Elle sonna ensuite sa femme de chambre et fit apporter du porto.

M<sup>e</sup> Tennescot fut sensible à cette attention au point d'oublier ses scrupules. Avant de prendre congé, il s'inclina devant les coussins, la tête de poupée et le pékinois qui montrait les dents. La main sur son cœur, il débita un petit speech où il était question de la générosité de la donatrice, de la grâce enchanteresse de la bénéficiaire, de sa personnelle et consciencieuse intervention en tant que notaire de la famille...

— Bien, bien, répondit M<sup>me</sup> Chinchon. Surtout,

ne revenez pas. Je ne veux plus entendre parler de tout cela.

\*\*

Débarquée à la station de la Convention, Lotty avançait, un peu hésitante, par ces rues de Vaugirard qui grimpent vers les anciennes fortifications et n'ont pas encore été atteintes par les grandes bâties modernes. Le jeune ménage Bornial y avait été attiré par les exigences d'un budget si modeste que M<sup>me</sup> de Goulvolen, en apprenant le mariage, s'était écriée :

— Quelle imprudence ! Au premier enfant ou à la première maladie, ils seront dans la misère !

Lotty, le cœur serré, n'avait pas protesté lorsque sa tante avait ajouté :

— Ne fais jamais pareille folie, ma mignonne. Ce bonheur d'un jour se paie trop cher plus tard !

Lotty, un peu tourmentée pour son amie Daisy par ces sombres pronostics, était curieuse de voir ce que pouvait être l'existence de gens si imprudents.

Daisy Bornial était la seule compagne d'atelier que Lotty eût vue fréquemment en dehors des séances du matin. Elle aussi était fille d'officier, mais l'aînée d'une demi-douzaine de frères et de sœurs qui gitaient dans une garnison de province. La jeune fille, voulant s'assurer une carrière lucrative, était venue à Paris et, installée dans une pension de famille, préparait chez Sennevoix le diplôme des Arts décoratifs, lorsqu'au commencement de l'été précédent elle avait abandonné ses projets pour épouser un jeune peintre, également élève de Sennevoix. Lui-même avait sacrifié la grande peinture, trop aléatoire pour soutenir un budget familial, et avait pris une situation moins artistique et de ren-

dément plus sûr. Le vieux maître avait beaucoup grondé; après quoi, il s'était occupé activement de caser l'amoureux. Enfin, il avait meublé en grande partie le jeune ménage.

Tout en se rappelant ces détails, Lotty était arrivée à l'adresse indiquée. Sur le seuil de la maison, deux marmots jouaient. Du fond de la loge, une jeune femme, tout en secouant un berceau, répondit à la demande de Lotty :

— Cinquième, à gauche.

Lotty commença son ascension. Cette marmaille, à la porte, la déroutait, comme la poule qui tout à l'heure lui disputait le trottoir; comme cet escalier bien tenu, mais étroit... Et puis, parmi les relations de M<sup>me</sup> de Goulvolen, qui n'avait son ascenseur?

— Lotty, chère Lotty! Que vous êtes gentille d'être venue! Vous ne vous êtes pas perdue, dans ce quartier sauvage?

Daisy, les deux mains de Lotty étroitement pressées entre les siennes, entraîna la jeune fille vers un divan et s'assit près d'elle.

— Je suis si contente de vous revoir..., reprit-elle.

— Moi aussi, Daisy. Vous me manquez terriblement à l'atelier. Pourquoi n'y revenez-vous pas? Avez-vous abandonné vos crayons?

— Pas tout à fait. Quand j'ai des idées, je les jette sur le papier. Jean prétend que j'ai beaucoup plus d'imagination que lui. Il se sert de mes découvertes... Mais l'atelier me prendrait trop de temps. J'ai beaucoup à faire!

— Comme cela doit vous changer! Vous étiez si libre, l'année dernière!

— Je ne regrette rien, protesta vivement la jeune femme. Nous sommes si heureux dans notre petit nid!

Une flamme rose aux joues, Daisy fit des yeux le tour de son royaume. Lotty suivit son regard.

La pièce dans laquelle elles se trouvaient jouait évidemment un rôle multiple dans le petit appartement. Derrière les fauteuils recouverts d'une imitation de toile de Jouy, un bureau ancien. Dans un coin, une table pliante, prête à occuper le milieu de la pièce aux heures des repas. Lui faisant vis-à-vis, un rideau de même étoffe que les fauteuils devait masquer un casier de bois blanc dont Daisy extrayait tour à tour ses albums, un journal de mode et les tasses à thé... Par une porte entr'ouverte, Lotty apercevait le grand lit qui meublait à lui seul toute la chambre.

— Ce n'est pas grand — deux pièces, — fit Daisy, d'un ton aussi ravi que si elle détaillait un palais. C'est tout ce qu'il nous faut... Et regardez la jolie vue... Rien que des jardins...

Elle soulevait le grand rideau de tulle uni.

— Les gelées ont grillé les derniers chrysanthèmes, mais l'été, c'est ravissant ! Et en toute saison de l'air, du bon air quasi campagnard !

D'où elle était assise, Lotty ne voyait que le ciel, un ciel gris et sale qui semblait de plomb et lui causait une impression d'écrasement. Elle reporta son regard sur le petit salon. Une cruche de cuivre, ventrue, de ces cruches dont les paysannes normandes se servent pour transporter le lait lorsqu'elles vont traire les vaches au pré, était posée sur la table, portant une gerbe de feuillages, les uns que l'automne avait décolorés au point de sembler blancs, et d'autres qu'il avait roussi; des feuilles de chêne, au contraire, avaient pris une teinte de pourpre sanglante. Quelques tiges d'épicéa étalaient leur vert cru parmi les feuilles mourantes des autres essences.

— Quel ravissant mélange de couleurs ! s'écria Lotty, et vous les avez arrangées avec votre goût si personnel !

— Tout cela était mille fois plus joli dans la forêt. Nous avons passé la journée dimanche dernier près des étangs de Chaville. Il faisait si doux que nous avons pu déjeuner dehors. J'avais emporté de la viande froide, du fromage et des pommes. Jean avait préparé en cachette du café dans un thermos, pour m'en faire la surprise... Nous nous sommes amusés comme des gosses. Mais ensuite nous avons travaillé sérieusement. Je vais vous montrer mon aquarelle. Lui a fait un fusain.

Lotty feuilletait l'album de son amie, tandis que sa pensée se reportait vers la promenade en auto qui avait occupé son dimanche, à elle.

Un jeune ménage ami des Goulvolen avait emmené sa tante et elle déjeuner chez des parents, près de Versailles. La jeune femme et Lotty avaient suivi ensemble quelques cours à la mode, elles se rencontraient aussi dans les *five-o'clock* et les réunions du soir et s'étaient ainsi liées, bien que M<sup>me</sup> de Goulvolen jugeât la jeune femme trop superficielle. Mais, disait-elle, Monique de Norcey, sous des apparences frivoles, a des principes...

Lotty s'amusait intérieurement du contraste entre le menu détaillé par Daisy et celui qui leur avait été servi à une table toute miroitante de cristaux et d'argenterie. Elle avait passé une journée charmante et se rappelait avoir fort agréablement déjeuné, mais se sentait incapable d'éprouver, à ce souvenir, la satisfaction que montrait Daisy. Elles étaient probablement de natures fort différentes.

Le maître de maison faisant à sa cousine les honneurs de ses serres lui avait offert une douzaine d'œillets rares et une grappe d'orchidées mauves. En rentrant chez elle, M<sup>me</sup> de Goulvolen avait arrangé ses fleurs dans un vase de Bohême, et vraiment le lilas rosé de l'orchidée et le velours pourpre des œillets formaient un mélange délicieux.

Cependant nul ne les avait enveloppés du regard de tendre admiration dont Daisy contemplait les feuillages arrachés à la forêt.

« C'est étonnant, se dit Lotty, comme les points de vue changent avec les milieux. »

Cette réflexion, qu'elle ne soumit pas à son amie, ramena sa pensée vers le quartier excentrique où elle se trouvait.

— Dites-moi, fit-elle, pourquoi n'y a-t-il pas d'enfants chez les concierges, dans le centre de Paris?

— Pourquoi? Mais les propriétaires refusent les concierges qui ont des enfants! N'est-ce pas une honte? Mais voilà! ça fait faubourg d'avoir trois mômes dans la loge! Vous-même, Lotty, en avez été choquée, je parie...

— Oh! non! J'aime beaucoup les enfants. Mais...

Lotty s'arrêta, embarrassée. Elle réprouvait certes les propriétaires inhumains qui proscrivaient les enfants et pensait cependant qu'une loge vide de berceau était d'un aspect plus correct.

— Racontez-moi ce que vous faites, Daisy, reprit-elle. Je suis curieuse de savoir comment vous vous y prenez pour vous passer de domestique.

Daisy éclata de rire.

— Je fais leur besogne et n'ai jamais été servie aussi à mon goût. Jean déclare qu'il ne pourrait plus manger d'autre cuisine que la mienne.

— Quelle vertu, chère! Je vous ai entendue dire que vous détestiez vous occuper du ménage lorsque vous étiez chez vos parents.

— L'ai-je dit, vraiment?

Daisy resta un instant songeuse, les yeux perdus dans une pensée intérieure, puis elle rit.

— Oui, voilà pourquoi j'ai changé d'avis : c'est parce que je suis mariée! Si vous saviez comme tout est différent quand on est deux et... qu'on s'aime.

Elle eut un petit sourire confus, mais le rayonnement de ses yeux frappa Lotty.

Ce bonheur-là serait-il, par hasard, assez précieux pour compenser les épreuves que prédisait sa tante?

— Vous ne vous inquiétez pas de l'avenir?

Elle avait parlé sans réfléchir et regretta aussitôt ses paroles, craignant d'assombrir son amie. Mais, sans cesser de sourire, vaillamment, Daisy répondit:

— Le présent est si beau! Son souvenir suffira pour me consoler si je dois le perdre un jour. A quoi bon s'inquiéter à l'avance, alors que nous ignorons l'avenir? N'est-ce pas gâcher follement le présent?

Lotty restait perplexe et Daisy la considérait d'un œil amusé.

— Qu'est-ce qui vous chiffonne?

Tout à coup, elle frappa gaîment ses mains l'une contre l'autre :

— J'ai deviné! Les principes des Goulvolen! Nous n'avons pas le sou!...

Et Daisy éclata d'un beau rire joyeux.

— Vous n'allez pas me dire que vous préférez n'en pas avoir? fit Lotty scandalisée.

— Je ne suis pas encore folle à ce point. Mais, Lotty, ce n'est pas *cela* qui fait le bonheur.

— Cela le complète.

— Peut-être...

— Vous n'êtes pas sérieuse, Daisy!

La jeune femme rit de nouveau :

— Au contraire! J'ai une sérieuse raison pour craindre la fortune. Hier soir, nous avons voulu imaginer ce que nous ferions si nous gagnions un gros lot...

— Eh bien?

— Ça a été notre première dispute...

— Entre vos idées et les assurances de ma tante,

je n'ai plus qu'un parti à prendre, c'est de rester vieille fille, fit posément Lotty.

Son amie l'embrassa et, gentiment :

— Mettez mes idées au panier, chérie. J'espère que vous trouverez ensemble bonheur et argent. Maintenant nous allons goûter. Venez, je vais vous apprendre à faire des rôties.

Deux heures plus tard, Lotty, debout devant la glace de la chambre, maniait sa houppette. Daisy lança :

— Et Pierre Maintreux? Toujours à l'atelier, n'est-ce pas?

— Oui, et toujours grand favori.

— Jean dit qu'il a rapporté de ses vacances des toiles épataantes.

— Elles sont délicieuses. Il y a surtout un intérieur, genre Rembrandt : un rais de lumière éclairant le profil d'une femme âgée... Un si beau profil... C'est sa mère qui a posé, dit-il. Sennevoix déclare qu'il marche à pas de géant et lui prédit d'ici deux ans, trois au plus, une renommée mondiale.

— Oui, dans deux ans la fortune, fit Daisy. Pourvu qu'il ne meure pas de faim avant!...

Lotty se retourna, interdite.

— Oh! fit-elle. En est-il là?

Daisy secoua la tête.

— Rappelez-vous, l'année dernière, le bruit courait bien à l'atelier qu'il était à court. On ne savait rien de positif; il vivait en sauvage, se cachait de ses meilleurs camarades. Cependant, Jean, qui était assez lié avec lui, a fini par savoir. C'était la misère noire. Sans Sennevoix, il n'aurait jamais tenu. Comme il a un orgueil intraitable, il fallait que le patron inventât des trucs extraordinaires pour lui venir en aide,... il n'arrivait guère qu'à l'empêcher de mourir de faim.

— Pauvre Maintreux! Il ne parle jamais de lui.

N'a-t-il donc aucun parent qui puisse l'aider?...

— Il a sa mère, une sœur infirme... Elles sont plutôt une charge pour lui. Le père est mort après s'être ruiné.

— Sennevoix se repose beaucoup sur lui, cette année, pour la surveillance des élèves. Lui-même arrive tard; parfois, lorsque le temps est mauvais, il ne paraît pas de la matinée. Cependant, dès qu'il est là, il reprend la main, machinalement, tout en disant : « Maintreux en sait autant que moi. »

Un truc pour le payer, assura Daisy.

— Ah! mais j'y pense! reprit Lotty. Il lui arrive continuellement de jeter dans la boîte de Maintreux ses tubes, en grommelant : « Ils ne valent rien!... Tout est saboté! » Le ferait-il exprès?

Daisy se mit à rire :

— Vous pouvez en être sûre!... Je raconterai cela à Jean.

Lotty ne riait pas. Un peu pâle, elle serra son manteau autour d'elle, comme pour se protéger du froid qui s'infiltrait dans son cœur.

— Direz-vous encore que l'argent est inutile au bonheur, Daisy?

— Ne me faites pas plus extravagante que je ne suis. Si Pierre Maintreux avait de la fortune, elle lui apporterait peut-être le bonheur. Tout dépend des circonstances...

Lorsque Lotty se retrouva dans le wagon de première du métro, elle eut l'impression agréable d'être rentrée dans sa sphère habituelle. Elle était cependant contente de son après-midi, comme d'une distraction qui rompt la monotonie des journées, à condition de rester une exception. Vraiment, sa tante était plus sage que l'originale Daisy. Lotty pensait bien que la jeune femme mettait de la coquetterie à ne pas se plaindre. Elle avait préféré la médiocrité avec son Jean, comme une grande amou-

reuse. S'il eût eu de la fortune, elle ne l'aurait pas moins aimé et aurait eu tous les plaisirs dont elle était actuellement privée. Ils n'avaient même pas pris de vacances, de vraies ! Quinze jours chez les parents de Daisy, au milieu de la bande des frères et sœurs. Magnaniment, Lotty n'avait pas acculé son amie à reconnaître qu'elle eût préféré Chamonix, ou Aix, ou encore Trouville. C'était évident... Et ce pauvre Pierre Maintreux !... Que voulait dire Daisy ? A lui, l'argent donnerait le bonheur...

Lotty se blottit plus avant dans son coin et baissa la tête. Elle revit le grand garçon d'allure timide. Dans sa maigreur, il paraissait un peu dégingandé, mais il avait les gestes précis, adroits. Ses traits étaient accentués et volontaires... Il eût été quelconque sans ses yeux. Lotty ne voyait plus dans l'image évoquée que ce regard fait de force et de bonté, qui indiquait une personnalité particulière. Parfois, elle l'avait surpris posé sur elle, à la dérobée, avec une certaine expression dont le rappel lui donnait, à ce moment, une sensation indéfinissable. La dernière phrase de Daisy lui en avait causé une semblable.

Lotty se secoua. Elle arrivait à Solférino et, tout en remontant le boulevard, s'efforçait de se persuader... Maintreux était un bon camarade, rien de plus, assurément, pour elle. Et lui ?... Eh bien ! lui aussi ne devait pas la considérer autrement. S'il avait eu de la fortune... Mais à quoi bon ?... Les « si » conviennent aux imaginations maladives ; Lotty était une personne raisonnable, pratique, qui en reconnaissait la nullité. Toutefois il était permis à sa sagesse d'éprouver une grande, une amicale pitié pour la misère de son camarade,... elle en était très émue... Les bases précaires du bonheur de Daisy la troublaient aussi,... peut-être plus que n'eût voulu la sagesse.

Lotty eut un moment d'hésitation. Puis elle décida, au lieu de rentrer directement chez sa tante, d'aller abriter ses perplexités dans les replis du paravent de M<sup>me</sup> Chinchon.

\*  
\*\*

Il y avait ainsi des heures où il fallait à Lotty une confidente, et M<sup>me</sup> Chinchon était la plus exquise des confidentes. Elle approuvait tout ce que disait Lotty. Or, c'est là essentiellement le but d'une confidence... M<sup>me</sup> Chinchon riait ou pleurait à l'unisson de sa filleule; rien n'est consolant comme de pleurer à deux. M<sup>me</sup> Chinchon savait garder un secret, ce qui est une qualité rare. Nul ne pouvait se vanter d'avoir jamais rien appris de sa bouche. Les curieux, désappointés, accusaient avec aigreur sa simplicité d'esprit. Elle-même assurait avec humilité que sa cervelle d'oiseau ne retenait rien. Il faut encore noter que M<sup>me</sup> Chinchon ne faisait presque jamais de questions, ce qui la préservait d'en poser d'indiscrètes ou d'embarrassantes. Du reste, cela était inutile pour Lotty. Il lui suffisait de parler et d'être écoutée pour clarifier ses idées. Pas plus qu'à aucun autre membre de la famille il ne lui serait venu à l'idée qu'un conseil réel pût sortir de l'amas de coussins. Mais un conseil n'est suivi qu'en tant qu'il est une approbation. Celle-ci acquise à l'avance, Lotty n'en demandait pas plus.

Donc, ce soir-là, elle raconta sa visite à Daisy sans être interrompue, mais soutenue, encouragée par la tendre lueur qui brillait dans les yeux de M<sup>me</sup> Chinchon. Le regard perdait son expression habituelle, peureuse et un peu égarée, lorsque Lotty, assise sur un coussin et accotée à la bergère, regardait

dait la vieille demoiselle avec son sourire frais et candide.

Sa narration terminée, Lotty se posa à haute voix la question qui l'intriguait le plus :

— Daisy ne regrette-t-elle vraiment rien ?

Bien que le ton fût dubitatif, M<sup>me</sup> Chinchon eut un mouvement affirmatif et déclara :

— Certainement non !

— Mais enfin, dit Lotty, plus occupée de ses propres déductions que de l'exclamation de sa marraine, l'argent donne beaucoup de satisfactions.

M<sup>me</sup> Chinchon émit une sorte de gémissement :

— Heu,... heu !...

— Oh ! marraine...

Lotty se rappela tout à coup quel fragile bonheur la fortune avait mis dans la vie de M<sup>me</sup> Chinchon. Elle rougit, prit les petites mains qui avaient toujours été pleines d'or et vides de joies, les caressa tendrement. Elle n'osa pas penser tout haut : « C'est parce qu'ils sont amoureux qu'ils sont heureux », car M<sup>me</sup> Chinchon regrettait peut-être l'amour qu'elle n'avait pas connu.

Lotty parla alors de Pierre Maintreux. Ce n'était pas la première fois qu'elle le nommait à sa marraine, ce bon camarade d'atelier. Elle le lui rappela et répéta les désolantes confidences de Daisy.

— Penser qu'il ne mange pas à sa faim ! Cela me fait tant de peine !...

Devant le chagrin de Lotty, M<sup>me</sup> Chinchon s'agita :

— Sonne la femme de chambre. Elle va te donner des gâteaux.

Lotty se mit à rire et à pleurer ensemble :

— Chère marraine, c'est de pain qu'il manque.

— Il n'y en a plus chez les boulanger ?

— Mais il faut de l'argent pour en acheter !

— Qu'il en demande à son notaire... Quand j'en manque, je téléphone à Tennescot.

— Si Tennescot n'avait pas d'argent à vous, il ne vous en donnerait pas.

— Eh bien ! je vais lui dire d'en donner à... à ce garçon.

— Voilà bien l'ennui. Il est trop fier pour en accepter. Que faire ?

— Que faire ? répéta M<sup>me</sup> Chinchon d'une voix fatiguée.

Elle avait fait un grand effort pour consoler Lotty.

— Il faudrait qu'il puisse vendre ses tableaux, reprit la jeune fille, s'essuyant les yeux. Les affaires marchent si mal ! Il peint cependant des choses ravissantes. Le portrait de sa mère est une merveille...

Lotty oubliait avoir jugé la réclame indigne du talent de Maintreux. Il est vrai qu'elle n'avait devant elle que M<sup>me</sup> Chinchon. Les réclames de la T. S. F., les seules qui eussent accès auprès de la vieille fille, ne l'avaient jamais influencée. Aussi Lotty ne pensait pas, comme elle l'avait dit à l'atelier, râver le travail de l'artiste en se livrant au plaisir de le louer devant cet auditoire.

Elle essuya ses yeux encore pleins de larmes, et M<sup>me</sup> Chinchon, tirant son mouchoir, fit un dernier essai :

— Il faut attendre, Lotty. Les choses s'arrangent toutes seules.

Bien que Lotty eût quelques doutes sur l'efficacité de cette recette, elle n'en avait pas d'autre à sa disposition. Elle conclut avec un peu d'humeur :

— Avant de s'arranger, les choses sont souvent bien contrariantes !



La visite chez son amie Daisy avait ouvert des perspectives si neuves à Lotty qu'elle en restait absorbée. Puis, ses préoccupations au sujet de Pierre Maintreux, la quiète atmosphère du petit salon de M<sup>me</sup> Chinchon n'avait pu les chasser de son esprit.

Pressée de revoir le jeune peintre, comme si sa vue devait dissiper l'inquiétude qu'elle éprouvait, la jeune fille arriva à l'atelier plus tôt que son heure habituelle. Maintreux y était seul. Il accueillit Lotty avec un plaisir manifeste, la plaça lui-même dans le meilleur jour, étudia différentes poses du modèle, les discutant avec elle. Comme la jeune fille commençait son esquisse, il revint et, gauchement, posa un bouquet de violettes sur la boîte de couleurs ouverte à côté d'elle.

— Ce sont les premières que je vois; vous avez dit que vous les aimiez, murmura-t-il, comme une excuse.

Lotty leva les yeux vers lui. Elle voulait dire : « Merci ! Que c'est gentil de votre part ! » Mais, au même moment, la pensée qu'il avait probablement sacrifié son déjeuner lui fut une telle souffrance que les larmes montèrent à ses yeux. Elle se détourna, confuse. Cependant il avait vu son émotion. Lui attribuant une tout autre cause, il se redressa, un pli douloureux aux lèvres.

— Pardon, fit-il, je ne savais pas vous blesser.

— Non ! protesta Lotty vivement.

Mais déjà Maintreux était à l'autre bout de l'atelier.

La jeune fille, plus troublée de ce malentendu que de sa première crainte, ne retrouvait pas son sang-froid et avait grand'peine à retenir ses larmes. Elle attendit vainement qu'il revint près d'elle pour examiner son dessin. Sennevoix étant arrivé, Maintreux avait repris son travail personnel : un projet

de panneaux décoratifs mis au concours par la Ville de Paris.

La matinée parut longue à Lotty; cependant elle continua à peindre jusqu'à ce que la dernière élève fût partie. Alors seulement elle rangea ses pinceaux et reprit ses vêtements de sortie.

Comme elle piquait le bouquet de violettes dans son renard, elle rencontra les yeux de Maintreux qui l'observait.

— Vous ne partez pas encore? dit-elle avec un sourire.

Il hésita, ne sachant trop ce qu'elle voulait.

— Nous pourrions traverser le Luxembourg ensemble, proposa-t-elle.

Il la remercia du regard, jeta sa palette sur une table et enfila son manteau.

L'année précédente, il l'avait parfois ainsi accompagnée. Daisy était généralement avec eux, et son souvenir revint tout naturellement comme ils marchaient côté à côté dans la grande allée où le soleil décoloré de novembre esquissait des ombres pâles. Lotty parlait de sa visite de la veille, exprimant à nouveau son étonnement. Décidément, elle ne pouvait croire Daisy vraiment heureuse.

— Mais si, je comprends, moi, fit Maintreux. Ils s'aiment.

Lui aussi trouvait cette raison suffisante! Sa voix avait une vibration qui frappa Lotty et l'empêcha d'insister. Elle sentait qu'il y avait là un sentiment qu'elle ignorait et ne pouvait juger. Mais Pierre semblait le connaître.

Elle fit dévier la conversation, parla de l'aide que Daisy apportait à son mari, s'effaçant complètement.

— C'est naturel, dit encore Maintreux. C'est-à-dire, rectifia-t-il, je crois comprendre... Elle est plus fière des succès de son mari que des siens propres.

C'est une conception bien féminine du dévouement qu'engendre l'amour.

— Sans doute avez-vous raison, fit Lotty, songeuse.

Partout, de tous côtés, à propos de Daisy, elle se trouvait en présence de ce levier dont elle constatait la force, que sa tante représentait comme une arme à double tranchant, plutôt capable de troubler une vie que de lui apporter quiétude et tranquillité.

Ils arrivaient à la rue Guynemer. Lotty s'arrêta et, brusquement, passant sa main sur le bouquet de violettes, comme une caresse :

— Je ne veux pas que nous nous séparions sur un malentendu, dit-elle doucement. Ces premières violettes m'ont fait grand plaisir, mais... je vous en prie, ne recommencez pas !

— Pourquoi ?

Il cherchait une réponse dans les yeux de la jeune fille. Elle baissa la tête, embarrassée.

— Mon vieux camarade, dit-elle, j'ai eu du chagrin en pensant que vous vous priviez du nécessaire en me les donnant.

— Qu'en savez-vous ? fit-il avec humeur.

Puis, comme elle relevait les yeux et l'implorait du regard, il reprit avec douceur :

— Qu'importe ! si je préfère vous faire un plaisir, si minime soit-il ? Je sais bien que c'est un cadeau ridicule de moi à vous, qui êtes « riche », comme on dit à l'atelier...

Lotty secoua la tête en riant :

— Mon oncle a de la fortune, mais, moi, je ne suis pas du tout « riche ».

— Vraiment ? fit-il, d'un air satisfait.

— Bon ! Vous voilà comme Daisy !

— Pas tout à fait, car je donnerais plusieurs

années de ma vie pour être riche, fit-il avec une soudaine violence.

— Sennevoix assure que vous le serez d'ici peu.

— Je le serai... Et s'il est trop tard?

— Oh! Maintreux, ne vous laissez pas mourir de faim! s'écria ingénument Lotty.

Puis elle rougit comme un enfant qui a parlé sans réflexion d'un sujet défendu, et il se mit à rire.

— M<sup>me</sup> Daisy vous a conté des sornettes, je vois.

— Ne m'a-t-elle pas dit la vérité, au contraire? Vous êtes trop orgueilleux. C'est un gros défaut, vous savez?

— Peut-être la pauvreté est-elle plus difficile à supporter quand on n'en a pas fait l'apprentissage...

— Des revers de fortune, n'est-ce pas?

Elle demandait cela timidement, sachant la sauvage réserve avec laquelle il défendait tout ce qui lui était personnel. Son visage levé vers lui reflétait une pitié candide, sans arrière-pensée ni détours, comme celle qui fait vibrer le cœur des enfants. Il eût aimé une compréhension plus féminine, peut-être. Cependant, lui eût-il livré aussi facilement son passé si elle eût été plus femme? Il n'analysa pas cette contradiction de son esprit. Avec une spontanéité imprévue, il lui confiait :

— Oui. Je venais d'achever mon service militaire lorsque mon père fut tué dans un accident d'auto. La mort renversa une situation déjà ébranlée. Ma mère se trouva sans ressources... Ma sœur, blessée dans le même accident, était infirme incurablement... J'ai voulu prendre une situation quelconque qui me permit de les aider. Toutes les deux m'ont supplié, ordonné de continuer ma carrière artistique, préférant pour elles-mêmes la misère, le travail, plutôt que l'abandon des espoirs qu'elles mettaient obstinément dans mon avenir de peintre. J'ai cédé... Tou-

tefois, il ne fallait plus songer à monter en loge. Je devais, malgré tout, les empêcher de mourir de faim, et pour cela gagner quelque argent. J'y emploie toutes mes soirées... Comprenez-vous que je ne puisse supporter d'être aidé, alors qu'il doit sembler à bien des gens que mon devoir était de renoncer à une profession somme toute très aléatoire ?

— Je comprends que c'est une grande délicatesse de votre part; mais vous exagérez ! Je suis si peinée en pensant à vous,... à toutes vos privations...

Les yeux à nouveaux brillants de larmes troublaient Maintreux bien plus qu'il ne l'eût voulu. Il murmura :

— Je ne peux vous voir ainsi ! Et cependant...

— Je vous en prie ! s'écria Lotty, sentant qu'il faiblissait. Au moins vis-à-vis de Sennevoix que vous attristez aussi, soyez-en sûr.

— Que puis-je faire ? dit-il, de la même voix hésitante.

— Me promettre seulement de ne pas repousser l'aide de Sennevoix quand il vous l'offre de si bon cœur.

Il la regarda un instant avec cette expression qu'elle aimait et redoutait tout ensemble, qu'elle n'avait jamais essayé de s'expliquer.

— Je vous le promets, dit-il simplement.

Elle lui tendit ses deux mains en s'écriant :

— Oh ! que je suis contente ! Vous me faites si grand plaisir !

Il lui sourit tristement et, comme elle franchissait la grille, il se détourna lentement.

Le dos courbé, la tête basse, il reprenait machinalement le chemin de l'atelier, oubliant l'heure du déjeuner.

Cette joie enfantine à la pensée que son « vieux camarade » ne risquerait plus de mourir de faim était si éloignée du sentiment impérieux qui avait

vaincu son orgueil à lui ! Le mobile qui expliquait le bonheur de Jean et de Daisy n'était-il pas le même qui venait de lui arracher une promesse dont Lotty ne savait pas le prix ? Ce mobile qu'elle avait mis en action tout en l'ignorant, car elle ne connaissait rien de l'amour... Pierre Maintreux eut un moment de joie à cette pensée,... de joie et d'espoir.

Mais le jardin n'était pas traversé que la cruelle raison abattait la joyeuse flambée. En admettant que Sennevoix ne se fit pas d'illusions sur la réussite de son élève, dans combien de temps celui-ci pourrait-il penser à lui-même ? Il fallait, avant qu'il eût le droit de se marier, assurer le bien-être des deux femmes qui, en ce moment, se sacrifiaient... D'ici là, Lotty...

Oui, c'était folie et imprudence de sa part d'entretenir cet amour... C'était aussi la seule étincelle de joie dans sa vie austère... Eh bien ! dût-il en souffrir davantage, jamais il ne chercherait à l'éteindre.

\*

Lorsque M. de Goulyolen se fut assuré, par un discret sondage, que l'acte donnant à Lotty les droits d'une héritière en ligne directe sur la fortune de M<sup>me</sup> Chinchon était dûment paraphé et enregistré, il confia la nouvelle à son meilleur ami. Le meilleur ami — on ne lui avait pas imposé un secret rigoureux — en fit part à sa femme. Quarante-huit heures plus tard, nul, parmi les relations des Goulyolen, n'ignorait que Lotty ajoutait dorénavant à ses charmes des espérances substantielles. On les assurait d'autant plus importantes que personne ne pouvait les chiffrer. En revanche, on apprit très exactement l'âge de M<sup>me</sup> Chinchon — quatre-vingt-

neuf ans, — mais cette question ne fut soulevée qu'à mots couverts, par convenance.

Les marieuses enragées, qui, à l'instar des agences, tenaient une véritable comptabilité, biffèrent le nom de Lotty de la liste des filles peu fortunées et l'écrivirent en bonne place sur celle des héritières de poids. Puis elles se livrèrent avec ardeur au jeu de puzzle qui consiste à appareiller chiffres et blasons. Lotty fut sur l'heure douée de tous les attraits capables d'inciter un homme à créer un foyer — ceci dans le clan des mères qui cherchaient cette sécurité à condition qu'elle fût dorée.

La crédulité bien établie de M. de Goulvolen lui valut de multiples propositions. On se méfiait de la clairvoyance de sa femme; mais celle-ci tenant la haute main sur tout projet d'entrevue, les intermédiaires n'y gagnèrent rien.

On proposa à M. de Goulvolen un jeune homme qui, à la suite d'un grave accident, avait promis de fonder une famille stable; un homme un peu chauve qui désirait goûter aux joies de l'hymen — les seules qu'il ignorât; — un troisième, devant le coût de la vie et les impôts grandissants, éprouvait un impérieux besoin de réparer les brèches faites à son capital...

Lotty ne connut aucune de ces tentatives. Sa tante dépistait impitoyablement les viveurs désabusés, les fortunes à consolider, les santés à remettre d'aplomb. Elle écartait également les touchantes amours maternelles persuadées que le mariage ferait épanouir des qualités dont leur descendance avait été démunie jusqu'alors... Elle craignait un avenir dont le passé ne pouvait se porter garant, se méfiait des conversions soudaines ou tardives.

Et Lotty ignora tout des convoitises rôdant autour d'elle, M<sup>me</sup> de Goulvolen l'en tenant à l'écart.

comme d'un affligeant spectacle. Mais il lui fallut calmer l'impatience de son mari.

— Les gens, disait-elle, sont d'autant plus pressés que leur marchandise est avariée. Laissons passer ce flux malodorant. Les propositions sérieuses viendront après.

Son calcul se trouva juste.

Lorsque les Goulvolen étaient à Deauville, l'été précédent, un jeune officier, en permission chez des cousins, avait vivement recherché Lotty, et elle avait laissé voir, avec sa simplicité habituelle, qu'il lui plaisait. Les renseignements pris par M<sup>me</sup> de Goulvolen étant bons, elle avait favorisé les rencontres entre les deux jeunes gens. Mais, un jour, l'officier était parti, sous le coup classique d'une dépêche, esquivant ainsi des adieux embarrassants et peut-être qui lui coûtaient réellement. Plus tard, on sut que les parents, effrayés du peu de fortune de Lotty, avaient exigé ce départ.

Mais, apprenant à leur tour l'étonnant changement survenu dans la situation de la jeune fille, ils s'empressèrent de faire savoir à M<sup>me</sup> de Goulvolen qu'ils seraient heureux si cette union, que leur fils n'avait cessé de désirer, pouvait se réaliser. Se rappelant qu'une ombre de tristesse avait voilé les yeux de Lotty, rendu son sourire plus rare, à la suite du départ de l'officier, M<sup>me</sup> de Goulvolen ne douta pas de l'accueil réservé par sa nièce à la proposition.

Ce fut seulement à ce moment que Lotty comprit les conséquences qu'entraînait pour elle l'adoption de M<sup>me</sup> Chinchon. Son oncle lui avait bien dit, avec la pompe requise, qu'elle était désormais l'unique héritière de sa marraine. Heureuse de sentir un lien filial s'ajouter à l'affection qui les unissait déjà, elle avait tendrement remercié sa marraine et à peine songé à la question pécuniaire.

Au nom du jeune officier, les yeux de Lotty brillèrent de plaisir.

— Oui, tante, il me plaisait beaucoup. Mais... pourquoi ne m'a-t-il rien dit à Deauville?

M<sup>me</sup> de Goulvolen vit aussitôt l'écueil. Trop loyale pour l'esquiver, elle tenta d'amortir le fait brutal :

— Sa famille craignait que ce mariage ne fût pas raisonnable. Malgré son chagrin, il a cru devoir obéir.

— Alors, fit Lotty, parlant avec effort, si marraine ne m'avait pas adoptée, il ne songerait pas à m'épouser?

— Il n'a pas cessé de le désirer. La preuve, c'est que, aussitôt le veto de sa famille levé, il s'est empressé de formuler sa demande. Il est même ici et attend avec impatience de te revoir.

Mais Lotty n'écoutait plus. Elle avait éclaté en sanglots.

M<sup>me</sup> de Goulvolen fut si surprise qu'elle resta un instant interdite.

— Ma petite Lotty, dit-elle enfin, qu'as-tu compris? Cette demande est très honorable et très naturelle.

— Il n'a pas voulu de moi quand j'étais pauvre, je ne veux plus de lui maintenant. Je ne veux pas être épousée pour mon argent... J'aime mieux ne jamais me marier! gémit Lotty.

— Calme-toi, ma chérie, reprit sa tante. Ce n'est pas possible que tu persistes dans une idée aussi fausse, aussi dangereuse! Tu dois comprendre qu'il s'offre là justement un mariage qui satisfait et le cœur et la raison.

« Je n'accepte pas de réponse aujourd'hui, ajouta-t-elle. Je veux que tu réfléchisses. Il est inadmissible que tu persistes dans cette idée toute nerveuse. Ce serait d'une susceptibilité erronée. »

Mais, ni ce jour-là ni les suivants, M<sup>me</sup> de Goul-

volen ne réussit à vaincre l'obstination de Lotty. Quelque chose de sa notion encore un peu enfantine des contingences humaines était froissé. Avec l'intransigeance de la jeunesse, elle n'admettait pas les compromissions, refusait de voir les obstacles, niait les impossibilités. Tout ce que sa tante lui avait insufflé de raison, de sens pratique, était balayé par ce premier heurt avec les réalités de la vie.

L'orage s'apaisa. M<sup>me</sup> de Goulvolen aimait trop Lotty pour lui tenir rigueur. Elle avait une certaine affinité avec sa nièce, se rappelait avoir elle-même, à vingt ans, choyé les mêmes aspirations, les mêmes rêves. Bien que la vie eût profondément modifié son caractère, ces points communs lui donnaient une clairvoyante compréhension des sentiments de Lotty. Toutefois leur intimité était plutôt apparente, extérieure. Lotty subissait l'ascendant de sa tante sans y acquiescer absolument. Par un réflexe involontaire, une défense intime, elle ne s'ouvrait tout à fait qu'aux pieds de M<sup>me</sup> Chinchon.

Peut-être une sensation physique de bien-être l'y disposait-elle, de même qu'une fleur déploie ses pétales et donne son plein parfum dans une atmosphère choisie...

De son enfance au pays du soleil radieux, Lotty avait gardé une aversion de chatte contre la pluie, le vent, la brume du climat parisien. Dans le salon chaud, parfumé de M<sup>me</sup> Chinchon, son corps et son esprit jouissaient autant l'un que l'autre de l'ambiance calme, un peu exotique, dans laquelle vivait sa marraine, bien étrangère à la fébrilité actuelle.

En dehors de ces haltes de détente, Lotty trouvait naturel, même agréable de sortir avec sa tante. Elle l'accompagnait aussi bien à un vernissage qu'à un *five-o'clock*, à un concert qu'à une réunion de bridge, au théâtre ou au bal. Plus d'une mère envoiait à M<sup>me</sup> de Goulvolen la compagnie de cette

petite fille au facile caractère, alors que les leurs auraient cru rétrograder d'un siècle en en faisant autant.

Cependant, le choc reçu par la jeune fille avait provoqué chez elle une sorte de déclanchement. Restée jusqu'alors très jeune, très naïve dans ses impressions, elle était entrée, par le fait de sa désillusion, dans une autre phase de sa vie. Son esprit s'ouvrait à une compréhension plus compliquée, plus exacte des choses, pénétrant peu à peu dans le dédale complexe de l'être humain,... s'y perdant surtout, car ce cheminement n'allait pas sans déflorer et froisser ce qu'il y avait d'idéale pureté au fond de cette âme de très jeune fille.

M<sup>me</sup> de Goulvolen eût été toute prête à servir de fil d'Ariane. Lotty ne s'y prêtait pas.

Le point de départ ayant été une désillusion, elle avait tendance à grossir ce qui, dans la vie, engendre les désillusions : la petitesse d'esprit, l'intérêt, l'égoïsme,... tous les vilains côtés de l'humanité. N'eût été la saine vitalité, qui faisait le fond de son caractère, et sa douceur, elle serait tombée dans l'aigreur, le pessimisme.

M<sup>me</sup> de Goulvolen s'effrayait des conclusions où ce nouvel aspect des choses entraînait Lotty.

— Quand on me demandera en mariage, déclarait-elle, je saurai que c'est pour mon argent... Je mépriserai, malgré moi, l'homme que je devrai épouser.

— Il n'y a rien de méprisable dans une union où les situations sont équivalentes : famille, fortune, position, réfutait patiemment sa tante. Soutenir le contraire serait condamner au mépris la presque totalité des mariages... C'est absurde !

Lotty, obligée de reconnaître qu'elle était trop absolue, modifiait son idée première :

— J'aurais voulu être épousée seulement pour moi...

— L'idylle du roi et de la bergère est quelque peu surannée... Les livres qui la content n'ont jamais dit comment elle avait tourné !

Mais elle savait qu'aucune discussion ne rétablirait l'ordre troublé. Il fallait laisser au temps le soin de tasser, d'assagir le nouvel état d'esprit de Lotty, et... écarter provisoirement l'idée de mariage.

On approchait du jour de l'an. M<sup>me</sup> de Goulvolen se déclara inopinément excédée des corvées auxquelles ce jour fatidique condamne. Blanche partait pour Super-Bagnères avec ses skis.

— Allez faire un tour dans le Midi avec Lotty, maman, proposa-t-elle. Moi, j'emmènerai papa. Les hôtels sont extrêmement confortables, bien chauffés, remplis de vieux messieurs qui sont là par snobisme, ne mettant pas le pied sur la neige de peur de choir... Papa ne s'ennuiera pas, et Lotty verra ses papillons noirs fondre aux rayons de son cher soleil...

Devant la figure radieuse de Lotty, M<sup>me</sup> de Goulvolen se décida.

\*

\*\*

Débarquée de la Côte d'Azur le matin même, Lotty venait voir sa marraine. Elle avait beaucoup joui de son voyage. Pour la première fois, elle voyait ce rivage enchanteur, aux découpures capricieuses, aux couleurs violentes : rochers rouges, mer indigo... Avec sa tante, elle avait lézardé sous les pins du golfe Juan, sur les terrasses de Monte-Carlo, retrouvé une foule parisienne dans les hôtels de Cannes et côtoyé tout un monde cosmopolite sur la promenade des Anglais. La tournée classique... Mais Lotty n'était pas blasée.

Tous ces souvenirs passaient au second plan tandis que Lotty sonnait. Elle ne voyait plus que le petit salon au parfum d'iris où l'attendait la figure de poupée de M<sup>me</sup> Chinchon.

Devançant la femme de chambre, elle ouvrit la porte. Le petit salon était vide. Elle se retourna, inquiète :

— Où est marraine ?

— Mademoiselle est dans le grand salon, répondit la soubrette.

Lotty traversa en courant la pièce et, auprès de la fenêtre, ouvrit la porte qui faisait communiquer les deux salons.

En face d'elle, M<sup>me</sup> Chinchon siégeait au milieu de son cadre habituel. De la fenêtre proche, un rayon de lumière crue dessinait nettement les ombres. Il mettait un relief inaccoutumé sur le visage ivoirin, miroitait sur le mince bandeau de cheveux blancs qui dépassait la mantille de dentelle. Un kimono japonais d'épais satin noir, brodé en tons dégradés d'un bleu passé, étoffait le corps fluet, lui donnait la priorité sur les coussins, l'en dégageant très heureusement. Lotty pensa aux grandes dames japonaises, femmes de Samouraïs, qu'enfant elle avait vues à Tokio, si raides, dans leur costume rituel, qu'elles en semblaient momifiées.

Une seconde, elle resta debout, tenant encore la poignée de la porte, sans que M<sup>me</sup> Chinchon la vit. Puis, marchant sans bruit, elle vint s'agenouiller aux pieds de la vieille demoiselle et, l'entourant de ses bras :

— Marraine ! me voici revenue, si contente de vous revoir !

M<sup>me</sup> Chinchon tressaillit, regarda la jeune fille d'un air étonné. Puis, s'étant convaincue de la présence très réelle de Lotty, elle releva la tête, son

regard alla chercher quelque objet à l'autre bout du salon.

— C'est elle ! s'écria-t-elle. C'est ma filleule !

Instinctivement, Lotty se retourna, et ce fut à son tour de rester interdite. Derrière elle, contre la cheminée, un chevalet était placé, supportant une toile assez grande; de biais, pour voir ensemble modèle et peinture, était assis Pierre Maintreux. Sa main gauche embarrassée de la palette bariolée et d'un faisceau de blaireaux, le bras droit levé armé d'un long pinceau, il se tenait aussi étonné et immobile que Lotty.

— Ainsi, dit-il enfin, parlant lentement, comme s'il s'éveillait d'un rêve, c'est vous la filleule dont me parlait M<sup>me</sup> de Valomprey ?

— Comment ! vous ne le saviez pas ?

Il secoua la tête.

Sous l'influence du choc nerveux que cette rencontre imprévue lui causait, Lotty éclata de rire.

— Eh bien ! marraine, en fait de surprises, vous vous y entendez ! Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit que Maintreux faisait votre portrait ?

— Je n'aime pas les longues lettres, tu sais bien, ma petite fille.

— Oui, mais ce n'était pas long à écrire, fit Lotty avec une petite moue. Et si intéressant !

— Je le lui ai dit que tu serais contente !

— Mademoiselle Lotty, c'est vous qui avez manigancé cela ?

Il la regardait, soupçonneux, presque mécontent. Lotty s'approcha, la main tendue :

— Mais non, vieil ours. Je vous assure, l'idée, l'excellente idée ne vient pas de moi...

Elle s'arrêta, cherchant à qui elle pouvait l'imputer.

La voix grêle de M<sup>me</sup> Chinchon la rappela auprès de la bergère.

— Mon portrait est pour toi, Lotty; tu le garderas.

— Oh! marraine, comment avez-vous eu l'idée de me faire ce plaisir?

M<sup>me</sup> Chinchon rit doucement, comme les vieilles gens édentés. Elle n'avait jamais admis les râteliers.

— Tout à l'heure je te dirai. Laisse-le travailler pendant que le jour est bon.

— Voilà marraine qui parle comme à l'atelier, fit Lotty.

Elle s'écarta docilement, tout en riant, et alla se poster derrière le jeune peintre, qui appliquait de nouveau des couleurs sur sa toile.

Le portrait était assez avancé pour que Lotty se rendît compte de l'ensemble. Elle secoua la tête d'un geste approuveur.

— Vous avez eu une idée profondément artistique, dit-elle, en laissant marraine dans son cadre exotique, en le renforçant, même. La robe japonaise est une trouvaille, et je ne me trompe pas en vous l'attribuant, n'est-ce pas?

Il se mit à rire.

— Je me suis informé. Votre marraine en a tout un stock. Je ne vous l'apprends certainement pas.

— Ma foi, si! Elle montre rarement le fond de ses armoires...

— Tout le bazar lui vient, m'a-t-elle dit, d'un neveu, son neveu Albert...

— Mon père! fit Lotty. Il a passé toute sa vie en Extrême-Orient. Le bazar s'explique. Il aimait particulièrement sa grand'tante.

« Mais l'honneur de la trouvaille, comme je le disais, vous reste. »

Il haussa les épaules, insouciant :

— C'est mon métier! N'avez-vous pas entendu le patron proclamer l'importance de l'entourage pour les portraits féminins, surtout? Notre art veut que

les accessoires, la pose, les couleurs de fond s'harmonisent avec le modèle. De même qu'une femme de goût choisit la toilette dont la nuance et la forme la mettent en valeur.

« J'ai pensé, reprit-il un instant plus tard, qu'il était préférable de faire plutôt un tableau de genre qu'un portrait classique.

— Certainement ! approuva Lotty. Mais vous avez su, dans ce tableau de genre, donner quand même à marraine la place prépondérante. Vous l'avez idéalisée, tout en la faisant ressemblante...

Elle se tut un instant. Que de fois, à l'atelier, lorsqu'elle était lasse de peindre elle-même, était-elle venue ainsi se mettre derrière lui pour le regarder travailler, par simple amusement de petite fille?... Mais lui évoquait alors, irrésistiblement, un autre atelier haut perché, débordant de jour... Une jeune femme s'y installait, tantôt contre lui, comme était Lotty à ce moment, tantôt assise dans un coin, à une table à ouvrage. Chez elle,... chez eux,... toujours là, l'âme du foyer, sa femme! Et jamais la vision ne prenait une autre forme que celle de la jeune fille gracile dont il entendait le souffle léger derrière lui.

— Je ne me doutais guère travailler pour vous, remarqua-t-il.

Cette pensée lui fit désirer tout à coup de se surpasser. Mais il dit seulement :

— Je ferai de mon mieux.

Il pencha la tête de côté, examina la toile, puis écréta de son pinceau une couleur de la palette, leva le bras, et tout en travaillant il expliquait :

— Quand M<sup>me</sup> de Valomprey parle de sa filleule — de vous, — sa physionomie se transforme curieusement. Elle prend une animation étonnante. Je profite de ces moments pour fixer son expression et son regard.

— Nous nous aimons beaucoup. Elle est très bonne pour moi.

— Oui, jे sais...

Il se tut de nouveau, absorbé par un détail de la broderie, bien plus encore par le souvenir des confidences de M<sup>me</sup> Chinchon.

Par un privilège unique, il avait appris beaucoup de choses entre les murs de ce salon. L'énumération des qualités de la filleule avait pris plusieurs séances. Après quoi M<sup>me</sup> Chinchon était passée aux avantages matériels et aux demandes en mariage qui en étaient la conséquence.

— Mais rien ne presse, avait-elle conclu. Il faut qu'elle soit heureuse.

Les intimes de M<sup>me</sup> Chinchon n'avaient jamais bénéficié d'un discours aussi long, aussi suivi. Maintreux, n'étant pas au courant des habitudes de la vieille demoiselle, ignorait l'honneur qui en découlait pour lui. Au surplus, une seule chose l'intéressait, le bouleversait, en dépit de sa volonté : la filleule merveilleuse avait nom Lotty, et le bavardage de M<sup>me</sup> Chinchon lui devenait passionnément précieux. Le panégyrique dont il avait souri se trouvait être l'écho de ses propres pensées. Mais Lotty richement dotée, fort recherchée, voilà qui lui était cruel. Cependant cette certitude ne rendait pas plus infranchissable le fossé qui les séparait...

M<sup>me</sup> Chinchon s'assoupit, les yeux mi-clos, les mains molles étendues sur l'éventail où de petites têtes de porcelaine semblaient une réduction en miniature de sa propre figure.

Maintreux regarda l'heure et se leva, rangeant ses pinceaux.

— Pour ne pas fatiguer M<sup>me</sup> de Valomprey, expliqua-t-il à Lotty, nous faisons de courtes séances de pose.

Puis, baissant la voix :

« Savez-vous ce qu'on me paie ce portrait? »

— Un bon prix, j'espère?

— Dix mille! C'est fou...

— Pas du tout! La folie serait de vous mettre sur le pied de faire des portraits à moins.

— Je ne voulais pas...

— Je m'en doute! Qui a fait le marché?

— Sennevoix. C'est à lui que votre marraine s'est adressée, et quand j'ai refusé le prix offert, il s'est emballé : « Dix mille, ou je te flanque à la porte! »

— J'entends d'ici le tonnerre de sa voix. Vous édulcorez même les termes, je parie!

Ils riaient tous les deux, Pierre s'abandonnant à la joie présente, bannissant l'avenir d'un geste volontaire, tandis que Lotty se replongeait, heureuse, dans l'ambiance de l'atelier.

M<sup>me</sup> Chinchon revint à sa place habituelle au bras de Lotty, tandis que, prestement, Maintreux transportait paravent et coussins.

— Vous avez tout à fait l'air d'un familier de la maison, maintenant, remarqua Lotty.

— Oui, fit M<sup>me</sup> Chinchon, de la famille.

Lotty se pencha pour installer un coussin sous les pieds de sa marraine, et le jeune peintre prit congé, fébrilement, sans chercher à joindre le regard de la jeune fille.

A peine la porte de l'appartement était-elle refermée que Lotty, assise tout près de la bergère, s'informait :

— Marraine, qui vous a donné cette idée?

— Quelle idée?

— De faire faire votre portrait par Maintreux?

— Mais c'est toi!

— Ah! par exemple! Je ne l'ai jamais eue...

Sans plus s'expliquer, la vieille demoiselle reprit :

— Sennevoix ne complique pas les affaires. J'

n'est pas comme Tennescot... Je lui ai écrit de m'envoyer son meilleur élève — pas un barbouilleur. — Il m'a répondu : « Entendu. » Le lendemain, le peintre est arrivé...

— Sennevoix vous a bien servie. Maintreux est un as.

— Ce jeune homme est plein de qualités. Sennevoix n'est pas sérieux, lui.

Le ton très convaincu de la vieille demoiselle éveilla la curiosité de Lotty :

— Quels griefs avez-vous donc contre lui, marraine ? Nous l'adorons tous, à l'atelier.

M<sup>me</sup> Chinchon hocha la tête :

— C'est une triste histoire, Lotty...

— Racontez-la-moi, marraine...

— Il y a bien longtemps ! fit la vieille demoiselle en soupirant.

— Elle m'intéressera quand même.

Il n'y avait que les très vieilles histoires que M<sup>me</sup> Chinchon disait se rappeler. Parfois elle aimait les raconter à sa filleule.

— Oui, bien longtemps ! Ma mère avait eu l'idée de faire faire mon portrait par le cousin Sennevoix. J'allais chez lui, accompagnée de ma femme de chambre — ce n'eût pas été convenable que je m'y rendisse seule, et ma mère était souffrante. — Le portrait fini, Sennevoix l'apporta dans un cadre doré. Je le trouvais très beau... Ma mère ne fut pas de cet avis. Elle reprocha à Sennevoix de m'avoir trop décolletée, disant que, pour une jeune fille, c'était inconvenant. Sennevoix riait, et moi je pleurais.

— Un portrait de Sennevoix ! s'écria Lotty. Je ne l'ai jamais vu ! Qu'est-il devenu ?

— Voilà le plus triste. Ma mère était si sévère ! j'ai cru l'apaiser en mettant une ruche de tulle autour du corsage...

— Vous saviez peindre?

— Et non, pas peinte!... Je l'ai cousue sur le tableau. Une jolie ruche en tulle rose comme ma robe...

— Oh! fit Lotty.

Un fou rire subit avait crispé ses traits, gonflé les veines de son cou, et, devant le chagrin qu'exprimait le visage fané, elle n'osait y céder. On eût dit que la pitoyable aventure datait d'hier. Mais, la gorge contractée, Lotty ne pouvait parler. La voix chevrotante reprit :

— Oui, je pensais mon idée bonne. Je me trompais, il faut croire, car ma mère s'est fâchée tout à fait, et j'ai cru qu'elle allait me battre. Elle m'a grondée longtemps, assurant qu'elle n'oserait montrer mon portrait à personne... On se moquerait... Enfin elle ne voulait plus le voir. J'aurais désiré, moi aussi, l'oublier, mais ma mère l'a fait placer dans ma chambre, afin de me rappeler chaque jour ma stupidité.

Lotty n'avait plus envie de rire. Son cœur se serrait en pensant aux peines amères que l'insignifiance du pauvre visage avait masquées,... à cette longue vie où l'opulence avait, de son vernis illusoire, remplacé le bonheur.

— Chère marraine! fit-elle tendrement.

Sa curiosité, cependant, reprit le dessus. Impatiemment, elle répéta :

— Où est le portrait? Qu'en avez-vous fait?

— Il est toujours au même endroit. Seulement, je l'ai retourné contre le mur, parce que je pleurais quand je le regardais.

Lotty était déjà debout.

— Je vais le chercher... Vous permettez, marraine?

— Emporte-le si tu veux. Moi, je ne tiens pas à le revoir.

Tel que l'avait retourné M<sup>me</sup> Chinchon, un demi-siècle auparavant, le cadre était là, dans un coin de la sombre chambre qui avait abrité la jeunesse et l'âge mûr de M<sup>me</sup> Chinchon, jusqu'au jour où la mort de sa mère l'avait mise en possession de la grande chambre ensoleillée donnant sur le boulevard.

Lotty décrocha le portrait, l'approcha de la fenêtre.

Le maître, quoique à ses débuts, y avait déjà mis sa touche incomparable. Avait-il embelli le modèle ? Il était difficile d'identifier la petite créature recroquevillée au fond de ses coussins avec cette femme aux épaules graciles, mais potelées, enserrées dans un corsage de soie rose. La tête était petite ; une foison de cheveux blonds l'écrasait de son échafaudage, au goût d'un temps situé vers 1880...

Les yeux gris, saillants, à l'expression rêveuse, rappelaient ceux de M<sup>me</sup> Chinchon. Mais l'âge avait aiourdi les paupières, enfoncé l'orbite, accentué le vague du regard.

De la ruche de tulle il ne restait qu'un mince cordon grisâtre, rongé par la poussière, semblant une efflochure de toile d'araignée oubliée là par une main négligente et qui s'effrita sous les doigts de Lotty. Elle ne pensait plus à rire, mais seulement au chagrin que ce portrait avait causé.

Personne ne le vit qu'elle n'eût effacé filialement les dernières traces de la « stupidité » de M<sup>me</sup> Chinchon.

\*\*

Aussitôt de retour, M. de Goulvolen reprit sa campagne matrimoniale. Il y mettait l'ardeur d'un homme inoccupé qui s'ennuie et une ténacité puisée

d'abord dans la conviction d'accomplir un devoir, et subsidiairement dans l'espoir de marier sa propre fille — but final que l'orgueil paternel ne quittait pas de vue.

M<sup>me</sup> de Goulvolen était beaucoup moins pressée, par tempérament et par raisonnement. Elle savait à quoi s'en tenir sur les intentions de Blanche. Quant à Lotty, elle désirait certes son bonheur... D'un ton légèrement désabusé, elle freinait le zèle de son mari :

— Il faut attendre qu'il se présente un parti rendant aussi sûr que possible le bonheur de votre nièce.

— Vous l'attendez les bras croisés !

— Vous vous agitez pour deux, mon ami.

— Il le faut bien, puisque vous ne m'aidez pas !

M<sup>me</sup> de Goulvolen eut un sourire lassé. Il était encore une fois l'heure où elle aspirait à se reposer.

— Non seulement vous ne m'aidez pas : vous me découragez... Du reste, c'est toujours ce que vous avez fait dans le cours de ma carrière.

M. de Goulvolen, dos à la cheminée, les pouces aux entournures de son gilet, regarda le plafond comme s'il en attendait une approbation.

Cette posture exagérait fâcheusement son embonpoint envahissant. Sa femme le remarqua, s'en agaça au point de relever l'attaque avec une arêté qui ne lui était pas habituelle :

— M'avez-vous prévenue, en me demandant en mariage, que j'aurais à me laisser faire la cour par vos chefs ?

M. de Goulvolen se baissa, fit un léger salut du côté de la bergère où sa femme était à moitié étendue :

— Ma chère, je ne l'eusse point permis, mais ils n'ont jamais essayé.

Elle se mordit les lèvres, fâchée contre elle-même

de s'être attiré cette riposte. Elle se redressa, ouvrit un journal du soir.

Son mari, satisfait de l'escarmouche, s'assit dans un fauteuil, croisa les jambes et, la tête renversée en arrière, demanda négligemment :

— Voudriez-vous bien me répondre au sujet de ce gentilhomme terrien que proposent les Duronval.

— Je vous ai déjà dit que Lotty n'aimerait pas habiter la campagne.

— Ils auront un pied-à-terre à Paris... Vous posez tellement de « si » et de « mais », que votre prétendant devient aussi introuvable que la pierre philosophale.

— Je vous ai fait mes objections. Je ne m'oppose pas à ce qu'on mette les jeunes gens en présence. C'est, dit-on, un honnête homme. Je n'ai rien à objecter au point de vue fortune et famille. On verra bien ce que dira Lotty.

— Il sera avec sa tante au cercle Volny, mercredi. Vous ne manquez aucune de ces expositions. La rencontre sera facile.

— Vous auriez pu me dire, il y a une heure, que l' entrevue était toute arrangée : je serais dans mon lit ! fit M<sup>me</sup> de Goulvolen en se levant.

— Dois-je comprendre que vous serez au rendez-vous ?

— Oui.

Si l' entrevue projetée ne réussit pas au gré de M. de Goulvolen, ce ne fut vraiment pas la faute de sa femme, comme il le prétendait, avec mauvaise humeur, deux jours plus tard.

M<sup>me</sup> de Goulvolen et Lotty étaient coude à coude lorsque, à quatre heures précises, elles se trouvèrent en face de la parente complaisante et de l' aspirant au mariage. M<sup>me</sup> de Goulvolen serra la main des arrivants et présenta sa nièce. Celle-ci esquissa une

révérence à l'adresse de la tante, tendant la main à son compagnon sans le regarder. Une conversation banale s'était engagée, à laquelle Lotty ne prêtait aucune attention, lorsque deux mains autoritaires s'abattirent sur ses épaules. Elle tourna la tête :

— Daisy !

— Et oui ! Daisy, descendue de son excentrique quartier pour admirer... Vous avez vu le catalogue ?

— Pas encore : nous arrivons.

— Alors, venez, que je vous fasse la surprise...

Lotty se pencha à l'oreille de sa tante, lui dit quelques mots.

— Entendu, mignonne : dans le salon du fond. Si Sennevoix y est, il nous servira de ralliement.

Sennevoix était là, en effet, installé sur un divan à double face qui tenait le milieu de la salle. De sa grosse voix bourrue, aussi désinvolte que lorsqu'elle retentissait dans l'atelier, il interpellait les gens de sa connaissance, les accrochait, forçait leur attention à se poser sur trois toiles de petite dimension, placées sur la cimaise, au meilleur jour — il avait veillé à leur installation.

— De vous, Maître ? minauda une jeune femme, comme Daisy et Lotty s'approchaient.

Le vieux peintre eut un petit reniflement. Il grogna :

— Je m'en f... de mes toiles !... Inédites, raconte ce chiffon — il brandissait le catalogue. — Le diable m'emporte si je saurais défiler tous les endroits qui les ont vues, à défaut des yeux !... Ça fait bien pour les badauds... et ils ont si peu de mémoire ! Mais tâchez de regarder ça — il lançait son bras vers la cimaise — et fourrez-vous-le dans la tête. Si votre cervelle peut retenir quelque chose, quand vous aurez des cheveux blancs vous vous vanterez de l'avoir vu, en cet hiver 1932.

Sans attendre de réponse, il se retourna, claqua des doigts, fit un « psst » sonore. Un des princes de la peinture s'avançait, promenant sur les tableaux un regard blasé. Il perçut l'appel de Sennevoix, et aussitôt l'expression de son visage changea, montrant un plaisir nuancé d'un peu d'émotion.

— Oh ! Maitre, vous ici ?

Et il serra avec effusion les mains de Sennevoix.

— Oui, le vieil ours, pour une fois, sort de sa fosse... Toi qui *sais*, regarde-moi ça !

— Un de vos jeunes élèves ?

— Oui. Il ira aussi loin que toi,... peut-être plus, si le sort ne le trahit pas.

Peu à peu, un groupe de « connaisseurs » s'était formé, dont Sennevoix occupait le centre. Il les laissait parler, maintenant qu'il avait attaché le grelot, et les éloges savamment motivés lui arrachaient des grognements de plaisir. Une fois ou deux, il avait sorti de sa poche sa vieille pipe en-crassée, l'avait contemplée avec envie et remisée brusquement avec un : « Ça vaut bien une pipe, sacrebleu ! »

Daisy et son amie n'avaient pas osé franchir le cercle qui entourait Sennevoix. Elles restaient cependant à portée d'entendre. Toutes deux un peu rouges de joie, les yeux brillants, partageaient leur attention entre les réflexions des spectateurs et les « devoirs de vacances » de Maintreux, comme Sennevoix les nommait plaisamment. Trois sujets très différents : un intérieur sombre, intime, dans lequel un rayon de soleil éclairait seulement le profil fatigué d'une vieille femme et ses doigts maniant les aiguilles. Puis un paysage banal : un pré, et au fond une rangée de peupliers. Mais Maintreux avait saisi le moment où le brouillard matinal, levé de la rivière au long d'une tiède nuit d'été, retombait en rosée à la première chaleur du soleil levant. La

cime des arbres, déjà dégagée, luisait encore d'humidité. Les ramures plus basses se dégageaient à demi du voile blanchâtre, léger comme une gaze, tandis qu'au ras du sol le brouillard dense, mais qu'on sentait mouvant, cachait, par traînées plus ou moins translucides, le vert cru d'une herbe grasse et vigoureuse. Le jeune peintre s'était joué de la difficulté et l'avait magistralement vaincue.

La troisième toile représentait une simple tête de jeune fille. Une chemisette bleue à peine indiquée, des cheveux courts rejetés en arrière, un visage étiolé, ravagé par la souffrance... Les yeux bruns, profonds, qu'étaient désespérément la vie qui leur échappait, mais le sourire à peine esquissé des lèvres décolorées était d'une surhumaine résignation. Les traits émaciés ne comptaient plus. On ne voyait que ces yeux, ce sourire. On haletait devant cette lutte déchirante : révolte d'une nature restée jeune et ardente dans son corps brisé,... soumission de l'âme immatérielle...

— Sa sœur..., murmura Daisy.

— Tout un poème ! répondit Lotty sur le même ton.

Quand M<sup>me</sup> de Goulvolen rejoignit les deux amies, Lotty avait complètement oublié les inconnus à qui elle avait été présentée en arrivant...

M. de Goulvolen dut changer ses plans :

— Ce jeune homme désire revoir Lotty dans l'intimité, sans cependant que ce soit une entrevue officielle. Je vais arranger cela. Un petit dîner chez ma tante... Rien que nous et lui. Ils pourront causer à l'aise. Inutile de prévenir notre nièce...

— Peut-être plus prudent..., fit M<sup>me</sup> de Goulvolen.

Son mari eut un mouvement impatient :

— Peut-être, si vous vous chargez de la prévenir ! dit-il, mécontent. Je serai là, chez ma tante, et je compte... Hein ? Que dites-vous ?

— Rien, mon ami. Vous agirez à votre guise: M'imputerez-vous ensuite l'insuccès?

— J'ai toute ma vie plaidé pour faire triompher la justice!... Je ne l'ai pas trouvée à mon propre foyer!

Son bras eut un geste qui rappelait l'époque où une large manche flamboyante en soulignait l'ampleur.

## \*\*

Quand M<sup>me</sup> Chinchon avait perdu sa mère, elle n'avait pas songé à changer de vie. Peut-être était-il trop tard. Peut-être son cerveau puérile, façonné à l'étou qui l'opprimait, ne s'aperçut-il pas que l'étou avait disparu avec la défunte. Celle-ci avait pris ses dispositions pour que son autorité se prolongât après sa mort, dispositions que M<sup>me</sup> Chinchon était libre de rejeter. Elle n'y pensa pas, rata — peut-être sans les bien comprendre — toutes les volontés posthumes de sa mère, et, comme le notaire les représentait à ses yeux, elle signa tout ce qu'il voulut.

Dans cette vie immuablement réglée qui était la sienne, aussi loin que ses souvenirs remontaient, M<sup>me</sup> Chinchon ne se permit que deux innovations : elle changea de chambre et se promena en auto tous les jours. C'était un plaisir dont elle avait rarement joui jusqu'alors. Sa mère se réservait l'auto pour son usage personnel; estimant les promenades à pied comme de bonne hygiène pour les jeunes filles, elle n'avait pas modifié son point de vue lorsque les années accumulées avaient emporté la jeunesse de sa fille.

Un jour, cependant, M<sup>me</sup> Chinchon supprima l'auto — il y avait deux bonnes années qu'elle ne

s'en servait plus, ayant perdu, avec l'âge, le goût des promenades. — Mais elle resta fidèle aux dîners qui faisaient partie des habitudes maternelles. Tous les quinze jours elle recevait sa famille proche et généralement y joignait quelques amis. Plusieurs générations s'étaient ainsi succédées. Le renouvellement se faisait automatiquement. La table était bien servie, la cuisine fine... Les amateurs ne manquaient jamais. A l'âge extrême atteint par M<sup>me</sup> Chinchon, ces dîners se déroulaient avec le même cérémonial et les mêmes menus que cinquante ans auparavant.

Elle ne fit donc aucune objection à la demande de son neveu et acquiesça au jour qu'il proposait : le jeudi suivant.

— Tout à fait dans l'intimité, n'est-ce pas, ma tante? Ce campagnard n'aime pas nos réunions parisiennes, un peu bourdonnantes. C'est pourquoi j'ai pensé à ce petit dîner chez vous. Votre filleule y sera tout à son avantage.

— Oui, à son avantage, avait répondu l'écho de la voix fluette.

— Voulez-vous que je me charge de l'invitation?

— Je fais toujours mes invitations moi-même. Inutile de changer mes habitudes.

— Voici donc le nom et l'adresse...

Et M. de Goulvolen avait tendu un carton préparé d'avance.

\*\*

— Bonjour, mon cher. Ma cousine, je vous présente mes hommages...

M. de Goulvolen, debout au milieu du cercle qui entourait la bergère de M<sup>me</sup> Chinchon, fit mentalement son compte. Dix invités, plus la maîtresse de

maison... Malgré son usage mondain, son sourire grimaçait. Le campagnard, assis un peu en arrière, semblait mal à l'aise.

M<sup>me</sup> de Goulvolen, très en forme, soutenait une conversation animée. La réunion, du reste, ne comportait que des habitués, en dehors du prétendant.

La femme de chambre ouvrit sans bruit la porte, derrière le fauteuil de M<sup>me</sup> Chinchon, s'approcha, l'air effaré :

— Mademoiselle, chuchota-t-elle, combien va-t-il venir encore de monde?

— Pas plus de douze, apparemment, Julie. Vous le savez bien : douze ou six.

— J'ai bien mis six couverts. Mademoiselle a dit...

M<sup>me</sup> Chinchon agita la main comme pour chasser un moustique.

— Si Mademoiselle avait prévenu...

— Lotty, ma mignonne, cela te regarde, maintenant. Va voir. Ces filles n'ont pas de tête.

A l'office, le personnel se lamentait.

— Mademoiselle avait dit : « le petit dîner habituel ». C'est six couverts. Je l'ai dit à Monsieur, qui est venu ce matin s'informer. Comment deviner?...

Heureusement, devant l'inexpérience de l'im-promptue maîtresse de maison, la cuisinière reprit ses esprits. Elle proposa de courir chez un traiteur voisin pour compléter le menu, tandis que Lotty aiderait la femme de chambre à modifier le couvert.

Lotty bousculait assiettes et verres, quand un dernier invité fit son entrée. Dans ce cercle d'intimes, l'apparition de Pierre Maintreux interrompit brusquement les conversations. Mais M<sup>me</sup> Chinchon l'avait aussitôt aperçu et l'appelait d'un geste impatient :

— Venez donc, cher enfant, venez que je vous présente à ma nièce.

Et, se tournant vers M<sup>me</sup> de Goulvolen :

— C'est mon jeune peintre...

Il traversa la demi-lune des fauteuils et s'inclina sur la main desséchée de M<sup>le</sup> Chinchen avec la parfaite habitude d'un homme du monde. La misère des dernières années n'avait pu entamer l'aisance acquise autrefois. L'accueil de M<sup>me</sup> de Goulvolen en fut plus cordial.

— Je connais déjà M. Maintreux par ses œuvres que j'ai admirées vendredi, dit-elle à haute voix, répondant en même temps aux regards étonnés qui convergeaient sur le nouveau venu.

Elle avait connu les parents du jeune peintre au temps où ils fréquentaient le même monde, mais cela elle ne pouvait le dire. Elle le retint quelques minutes, le félicitant délicatement de son succès au cercle Volney. Puis, appelant son mari d'un signe, elle lui présenta à son tour Maintreux.

Les deux hommes s'éloignèrent vers le coin du salon où le sexe masculin s'entretenait des dernières nouvelles du soir ; le babillage féminin reprit auprès de la bergère.

Autour de la table violemment éclairée, la conversation devint plus générale, par-dessus les assiettes de petits fours et le surtout d'argent à la mode au siècle dernier. La maîtresse de maison y prenait peu de part. N'ayant qu'un seul coussin dans le dos, elle semblait, ainsi dépouillée de ses accessoires, plus mince, plus « poupée ». Par intervalles, elle piquait dans son assiette de minuscules bouchées et, plus souvent, regardait ses hôtes l'un après l'autre d'un regard inquiet, fureteur, qui glissait au ras des paupières mi-closes. Elle n'aimait pas causer à table, et, le sachant, ses voisins oubliaient sa présence.

Son vis-à-vis, grand parleur attitré de ces agapes,

s'absorbait, ce soir-là, dans une mélancolique rêverie. Rien n'allait à son gré! A un des bouts de la table, Blanche causait avec le prétendant. A l'autre, Lotty, souriante, écoutait le jeune Maintreux, ce petit peintre,... un inconnu malgré les pronostics de Sennevoix, car, au cercle, on l'ignorait.

Mais que peut faire un pauvre homme quand trois femmes se liguent contre lui, parmi lesquelles une vieille fille à l'esprit débile qui commandait un dîner de six couverts et invitait douze personnes;... qui... — mais son neveu ne connaissait pas cette dernière circonstance — avait confié à Blanche que ce monsieur au cou trop rouge devait aimer le grand air comme elle; le jeune peintre s'ennuierait sans quelqu'un de connaissance auprès de lui... Ces bouts de table étaient si mornes! M<sup>me</sup> Chinchon le savait par une expérience de soixante ans, n'ayant pas connu d'autre place du vivant de sa mère...

Au moment de passer dans la salle à manger, comme le prétendant, stylé par M. de Goulvolen, arrondissait le bras devant Lotty, Blanche avait surgi entre eux et, lançant un coup d'œil indéfinissable à sa cousine, avait dit :

— C'est à moi que vous donnez le bras, Monsieur...

Elle l'avait entraîné, avec sa brusque allure et son franc sourire.

Tout en dépliant sa serviette, elle surveillait son compagnon, qui cherchait à comprendre.

— Vous n'aimez pas Paris, fit-elle.

Il se tourna vers elle, étonné :

— A quoi voyez-vous cela, Mademoiselle?

— Oh! à quelque chose d'impalpable... Cela se sent tout de suite, et aussi que vous habitez la campagne.

— C'est exact.

— Vous faites du sport, alors?

— Je chasse beaucoup.

— Ce n'est pas du sport, ça !

Il la regarda un instant, désorienté. Il n'était pas bête, mais d'esprit moins prompt que sa voisine.

M. de Goulvolen venait d'avoir une idée ! Le prétendant conviendrait peut-être mieux à Blanche qu'à Lotty ? Pourquoi pas ? Ce à quoi il tenait essentiellement, c'était à un mariage... On trouverait facilement autre chose pour Lotty. Il sourit paternellement vers le bout de la table.

Au même moment, la voix de Blanche s'élevait dans une exclamación indignée :

— La chasse à courre ! Ah ! l'horreur ! criait-elle. Je me suis trouvée mêlée à cette tuerie, une ou deux fois, au cours de nos campings... J'ai toujours été écoeurée... Les hommes qui s'y livrent sont des barbares. Ils ont de la civilisation un concept tronqué...

La physionomie de M. de Goulvolen redévoit soucieuse : l'entente ne régnait pas. Il aurait voulu suivre la conversation, mais le ton avait baissé.

— Vous oubliez, plaiddait le prétendant, à voix contenue, que la chasse à courre était le sport favori de nos rois.

— Tant pis pour eux ! Du reste, M<sup>me</sup> de Maintenon a exprimé la même opinion que moi.

Il se mit à rire en bon garçon.

— Pourquoi voyez-vous plus de cruauté dans un cuissot de chevreuil que dans un gigot de mouton ?

— J'y vois toute la différence qu'il y a entre tuer une bête en lui infligeant le minimum de souffrance et s'amuser de longues heures à la torturer, à la martyriser. Pauvres cerfs si doux ! Ils se risquent parfois aux abords de notre tente ; nous les apercevons à travers le taillis, inquiets, l'oreille aux aguets, les jambes prêtes à la détente. Ils attrapent une feuille, puis, craintivement, s'immobilisent pour

regarder autour d'eux. La peur les torture par une sorte de prescience du sort qui les attend. Pas un, n'est-ce pas, ne mourra tranquille sous un buisson, ou seulement foudroyé par une balle. C'est une mort réservée aux tigres... Oh! cette poursuite implacable, cette course éperdue, pendant des heures, jusqu'à l'épuisement complet... Et la mort au milieu de la meute glapissante, au son des cors... Glorieux triomphe, en vérité!...

Elle s'interrompit brusquement. Ce n'était plus seulement son père qui l'écoutait. A sa voix haussée par l'indignation, les convives s'étaient tus.

— Oh! pardon! fit-elle. Je ne peux pas penser à cela de sang-froid.

Les femmes approuvèrent d'un hochement de tête.

— C'est curieux, fit un des hommes, comme cette jeune génération ne comprend plus les plaisirs de la chasse.

— La chasse à courre se restreint pour une raison plus prosaïque, observa M. de Goulvolen. Il faut à ses adeptes une fortune de nabab.

— Oui, un équipage, à l'heure actuelle, représente...

Ils se perdirent dans des évaluations et des termes techniques. M<sup>me</sup> de Goulvolen parla d'autre chose.

Cependant, le prétendant, désireux de se réhabiliter, expliquait à sa voisine que la chasse à courre était une exception dans sa vie — une invitation faite de temps en temps par la société qui louait ses bois...

— Même la chasse tout court, poursuivait-il, est un simple passe-temps. Pour un célibataire, la campagne est parfois sévère. Je serais marié, bien des choses changeraient dans ma vie.

— Vous êtes un bon type, reconnut Blanche. Dommage que vous n'ayez pas le goût des sports!

— Peut-être est-ce simple ignorance, dit-il complaisamment.

— Vous devriez aménager chez vous un terrain de golf.

Il la regarda, perplexe.

— J'avoue n'y avoir jamais joué, et rarement suivi une partie.

— Voulez-vous venir avec moi, demain matin, en tâter?

— Très volontiers, dit-il, plein de bonne volonté. Mais votre cousine?...

— Oh! Lotty!... On pourra essayer de l'entraîner, dit-elle après un moment de réflexion. S'il ne pleut ni ne vente!

Il parut contrarié :

— Est-elle si sensible au temps?

— Une vieille habitude des colonies!

— Elle est à un âge où l'on peut changer...

— Oui, évidemment...

Il l'attirait sur un sujet qu'elle ne savait au juste comment traiter. Son père désirait ardemment ce mariage, et elle se reprochait déjà le tour qu'elle lui avait joué.

Mais Lotty?... Ne lui avait-elle pas glissé à l'oreille : « Si c'est un prétendant, dégoûte-le. Je ne tiens pas à me marier. » Cependant, à l'autre bout de la table, elle causait avec une si franche camaraderie! Quant à Maintreux, se sentant observé, il n'avait garde de se trahir.

« Dans tous les cas, songeait Blanche, avec cette pointe de maternité qu'elle ressentait pour sa cousine, sa cadette de trois ans, il n'a pas le sou : mariage impossible d'ici la mort de la tante Chinchon, ou son ascension à lui... Maman me jugerait folle d'y prêter les mains... Seulement, ce campagnard n'est pas fait pour Lotty. Un bon garçon... sûre-

ment plus à son aise dans ses bottes de chasse que dans des souliers vernis... »

Les groupes se reformèrent dans le salon. Lotty, dans un coin, causait avec Blanche et Maintreux, tout en caressant le pékinois, particulièrement hargneux.

Elle sursauta en entendant tout près d'elle la voix de son oncle; elle ne l'avait pas vu approcher.

— Je t'amène quelqu'un qui partage ta passion pour les chiens...

Il tenait le bras du prétendant. Lotty recula d'un pas, mais ne pouvait s'échapper sans impolitesse. Elle répondit en vantant la petite bête dont elle tenait la tête grimaçante entre ses doigts. Le prétendant vanta ses braques.

— Ils ne seraient guère à leur place ici, remarqua-t-il. A la campagne, ils animent ma solitude, à défaut d'une société plus agréable.

Il disait cela avec beaucoup de naturel. Lotty fut agacée de l'allusion :

— Soyez sûr que les chiens sont d'une plus fidèle compagnie que bien des gens.

— Je ne parle pas d'indifférents. Il est une compagnie que j'aimerais et qui me serait fidèle, j'espère, comme je tiens à l'être...

Il avait dit cela avec une dignité dont Lotty aurait dû être frappée. Mal disposée, elle fut seulement interloquée de sa franchise et ne sut que répondre.

Se rappelant ce que Blanche lui avait dit de l'aversion de Lotty pour le mauvais temps, il reprit :

— Une femme saurait rendre la maison plus confortable. Ainsi le chauffage central,... j'ai toujours remis à l'installer : c'est cher; tant que je suis seul, je peux m'en passer. Un jour, cependant...

Il n'y pensait certainement pas... Lotty vit l'héritage

tage de sa marraine déjà destiné à payer les radiateurs et s'écria, énervée :

— La campagne doit être mortelle, en hiver.

— Elle a tant d'aspects différents qu'on ne se lasse pas de l'observer.

— Je n'ai jamais découvert d'aspects différents au mauvais temps, fit Lotty avec une moue de dégoût. Par la pluie, les rues de Paris se ressemblent au point que je m'y perds.

— Je suis persuadé, Mademoiselle, que si vous connaissiez la campagne, l'artiste que vous êtes saurait l'apprécier.

— Je me méfie des essais. Paris est un centre artistique incomparable.

— On peut en jouir sans y résider habituellement. Un pied-à-terre...

— ... Par son nom même implique un camp volant.

Tout à coup la jeune fille eut conscience de l'injustice et de l'impolitesse où son énervement l'avait entraînée. Elle rougit, confuse, et détourna la tête.

Le prétendant, cependant, ne se décourageait pas. Il voyait qu'il avait déplu et candidement en cherchait la raison. Blanche, remarquant leur silence, s'approcha pour organiser le rendez-vous du lendemain, au golf. Maintreux vint à son tour prendre congé; Lotty, en lui serrant la main, dit :

— A demain matin.

Le soir même, M. de Goulvoien dut perdre toutes ses illusions. Lotty détestait la campagne et refusait le candidat. Quant à Blanche, aux premiers mots de son père, elle éclata de rire :

— Un partenaire au golf et un mari sont deux choses essentiellement différentes, papa !

\*\*

Lotty, assise sur le coussin du pékinois, tenait un collier d'ambre, le faisant couler distraitemenr entre ses doigts.

— Voilà ! mon oncle me l'a donné ce matin, me disant qu'il l'avait choisi pour son originalité ; il désire que je le mette ce soir, au bal de l'X... Quelle drôle d'idée ! J'ai regardé tante. Elle lisait son journal. Quand elle paraît ainsi absorbée, je sais ce que cela veut dire : il y a quelque louche projet à mijoter...

Lotty jeta le collier sur la table et prit le chien sur ses genoux.

— C'est intolérable ! reprit-elle. Heureusement, ce collier n'est pas unique : nous serons une douzaine à porter la même étiquette !...

M<sup>me</sup> Chinchon se glissa hors de ses coussins et, sans rien dire, se dirigea vers sa chambre.

Debout, elle n'était pas aussi petite qu'elle le paraissait dans la bergère. Les jambes étaient plus longues que ne le comportait le buste ; elle marchait très droite, à petits pas pressés, furtifs comme son regard. Sur toute sa personne semblait peser encore la lourde emprise d'antan.

Elle tira de son corsage une clef suspendue à son cou par une chaîne d'or et ouvrit son bonheur-du-jour. Elle déplaça quelques boîtes, prit un écrin, revint vers son fauteuil.

— C'est pour toi, ma petite fille, dit-elle, mettant sur les genoux de Lotty l'écrin tout ouvert.

Sur le velours devenu roux de vieillesse reposait un bijou ancien. C'était un motif de filigrane d'argent, émaillé de différentes couleurs, soutenant une colombe en strass. Tête en bas, ailes déployées, l'oi-

seau tenait dans son bec une minuscule croix émaillée.

— Merci, marraine, dit Lotty. C'est ravissant et original. Mais je ne tiens pas du tout à être signalée... si j'ai deviné !

— Je l'ai porté bien souvent, disait M<sup>me</sup> Chin-chon, les paupières baissées, comme pour mieux voir ce lointain passé. Un jour... — Elle soupira. — C'est encore une de mes sottises, remarqua-t-elle avec une touchante humilité.

Lotty prit sa main et se mit à la caresser sans rien dire.

— Oui, reprit la voix cassée, la dernière fois, c'était à un bal aussi... J'étais avec une amie. Pour nous amuser, nous avons échangé nos bijoux... Elle avait une croix normande... Oui, c'était pour nous amuser. C'est à cause de cela qu'elle s'est mariée, et pas moi... Maman n'a plus voulu que je la revoie... Longtemps après, je l'ai rencontrée... Elle m'a reproché d'avoir causé son malheur...

— Vous n'aviez rien à regretter, alors, marraine...

— C'était seulement pour nous amuser..., répéta la vieille demoiselle, perdue dans ses souvenirs.

Lotty mit collier et colombe dans son sac et se releva.

— Merci encore, marraine.

\*\*

Lotty allait au bal de Polytechnique avec son amie Monique de Norcey, cette jeune mariée qu'elle avait déjà opposée dans son esprit à Daisy. Elle trouvait un contraste comique entre les deux ménages. Celui de Monique, somptueusement installé

boulevard Malesherbes, choyé par des parents très riches, menait une existence trépidante, toute en dehors, une fête perpétuelle, où le tête-à-tête a l'attrait d'une chose rare. La concorde actuelle du ménage reposait peut-être sur cette rareté et sur l'absence de réflexion, commune aux deux époux. Lotty les jugeait bien un peu turbulents, mais combien plus amusés et amusants que le ménage de tourtereaux solitaires de Daisy !

M<sup>me</sup> de Goulvolen n'était pas fâchée que sa nièce comparât la vie de ses deux amies, se rendit compte ainsi des avantages d'un mariage dont la fortune était le pivot. Sans approuver la futilité de Monique, elle lui confiait volontiers Lotty.

— Monique, je vous en prie, mettez mon collier... Je parie qu'il y a quelqu'un ici qui a mon signalement précis.

— Vous avez affaire à la police?

— A celle de mon oncle...

— Non! Encore une entrevue?

— Je le parie...

— Mais qui?

Très excitée, Monique fouilla du regard la cohue des habits noirs, des uniformes et des envolées d'étoffes aux nuances tendres.

— Il n'a pas d'écriveau, lui! fit Lotty tragiquement. La partie n'est pas égale. Monique, ayez pitié!

— Et mes bagues?

— Otez-les!...

Les deux jeunes femmes se faufilèrent vers le coin où M. de Norcey s'était réfugié. Monique retira ses bagues, les enfonda dans la poche de son mari, puis enfila le collier de Lotty, lui mettant autour du cou son propre rang de perles. Elles revinrent dans le grand salon, s'installèrent au pre-

mier rang, la jeune femme jouant négligemment avec la colombe de M<sup>me</sup> Chinchon.

Une demi-heure plus tard, comme les deux amies se reposaient un instant, un des commissaires s'approcha de Monique :

— Permettez-moi, Mademoiselle, de vous présenter le camarade Riffay.

Un fox-trot préludait. Monique se laissa emmener. Son mari prit sa chaise.

— Voulez-vous danser, ou regarder? dit-il à Lotty.

— Regarder,... assurément.

— Entendre serait plus savoureux... Nous aurons le récit plus tard.

Mais le couple avait disparu. On ne le revit qu'aux premières mesures de la danse suivante. Au moment où Monique laissait glisser son bras, elle dit :

— Au fait, que je vous présente à mon amie, Lotty de Goulvolen...

Puis, fourrageant dans la poche de son mari, qui s'était levé à son approche, elle prit ses bagues et les enfila tranquillement.

Lotty rougit. Le jeu était plus dur qu'elle ne l'avait présumé. Elle détourna la tête, aperçut un de ses danseurs habituels, cousin de Monique. Il lut dans le regard de la jeune fille un embarras. Au hasard, il s'élança :

— Vous m'avez promis ce tango, Mademoiselle...

Elle le remercia d'un sourire, se leva vivement et s'éloigna avec lui.

\*\*

Installée pour le souper à une petite table, avec son mari, Lotty et ce cousin, Norbert Dayrac, venu

si à propos au secours des deux étourdies, Monique racontait :

— Il faut reconnaître qu'il a tenu le coup... Un garçon de tête,... un peu fat,... mais un X, c'est pardonnable! Il reconnaît sûrement les jeunes filles à... quelque chose de si subtil qu'il n'a pu me l'expliquer clairement. Peut-être n'était-ce pas correct pour mes oreilles virginales... A défaut de raisons psychologiques, il y a l'alliance... Hein! vous n'auriez pas trouvé ça, vous autres?

— Tais-toi, Monique! Je ne pourrai pas manger de ce homard, si je ris trop!... supplia M. de Norcey.

— Je n'ai pas fini, mon vieux... Il a reconnu en moi une femme sensée, qui préfère causer que danser. Il a vu aussi que je saurais rendre mon foyer confortable. J'ai hasardé que le confort peut se trouver ailleurs. Non, le vrai confort ne se trouve que chez soi... Enfin, le monde est un hors-d'œuvre dont une femme se dégoûte vite. C'est gai comme perspective. J'ai demandé à quel âge se produit le phénomène. Il n'a pas répondu avec précision. J'ai alors suggéré qu'il fallait engraisser pour arriver à ce résultat. Ce n'est pas nécessaire : le mariage suffit, et surtout les enfants... Oh! Lotty! je n'ai pas pensé à demander à ce devin combien d'enfants il me faudrait avoir pour devenir sérieuse...

Monique avait pris un air effrayé qui amusait prodigieusement ses compagnons. Elle but une gorgée de champagne et reprit d'un ton plus naturel :

— Il avait des tuyaux sur toi, le pauvre type!... Nous avons peut-être fait une bêtise...

— Non, non, fit Lotty, qui se tamponnait les yeux, riant aux larmes. Il suffit d'une de ces stupides entrevues pour me faire prendre en grippe l'homme qui s'y prête. J'aime mieux rester vieille fille comme marraine.

— M. de Goulvolen va être furieux contre nous. Et Monique fronça les sourcils avec perplexité. M. de Norcey était optimiste par tempérament et par genre ; il la rassura :

— Il n'en saura rien. Dans ce qui s'est passé, le type ne doit voir clairement qu'une chose : tu t'es fichue de lui. Ce n'est pas aventure qu'un homme aime à raconter.

— Il m'est impossible de comprendre ce qui s'est passé à ce bal, disait, quelques jours plus tard, M. de Goulvolen à sa femme.

Le ton était tragique, les bras tombaient de chaque côté du corps épaisse dans une pose découragée, pleine d'éloquence sous-entendue.

— Ce jeune ingénieur de la Marine paraissait très bien disposé. Il avait pris des renseignements circonstanciés, en homme sérieux... Plus de nouvelles de lui. Enfin, ce matin, j'ai su qu'il était parti en inspection pour un temps non déterminé... Une défection, quoi !

— Voulez-vous me faire la grâce de ne plus vous occuper de l'avenir de Lotty d'ici trois mois ? demanda sa femme.

— Pourquoi ?

— Si elle n'est pas fiancée au mois de juin, vous reprendrez vos essais.

— Vous avez quelqu'un en vue ?

Elle eut un geste dubitatif :

— Une ligne de conduite différente de la vôtre.

— Il est naturel que je sois tenu au courant.

— Vous le serez au moment opportun.

— Enfin, expliquez-moi...

— Ce que je ne sais pas moi-même ? J'agirai suivant les circonstances, et je ne peux pas prévoir celles-ci à l'avance.

M. de Goulvolen leva les deux bras en signe de

protestation, puis baissa soudain la tête. Ce mouvement marquait une minute de recueillement avant la reprise du discours. Mais lorsqu'il se redressa, ce fut pour dire seulement :

— Vous êtes une femme extraordinaire !

\*\*

Après sa nuit de bal passée en compagnie de la folle Monique, Lotty eut envie de voir Daisy. À saisir sur le vif l'opposition qui existait, si absolue, dans la vie de ses deux amies, elle pensait découvrir ce qui l'intriguait chez Daisy : la joie profonde dans une existence austère.

Il eût fait cependant meilleur dans le salon clos et parfumé de M<sup>me</sup> Chinchon... Lotty débarqua du métro au milieu d'une bourrasque de vent et de neige. Un parapluie n'eût servi de rien : il se serait bonnement retourné. La jeune fille se mit à courir. La rue était déserte, la tempête ayant balayé la marmaille, les chiens et les poules qui en faisaient l'animation coutumièr. Sur le seuil de la porte, les enfants de la concierge, emmitouflés de cache-nez, les yeux larmoyants, tendaient un nez rouge et des regards désappointés vers la rue. C'était la seule salle de jeu qu'ils connaissent, et elle leur était interdite. De s'être échappés plus d'une fois, malgré la défense maternelle, ils avaient transformé le vestibule en un cloaque de boue. Lotty le traversa sur la pointe des pieds et secoua les flocons de neige attachés à ses vêtements, ayant d'entreprendre la montée de l'escalier, dont l'étroitesse miséreuse la choquait toujours.

Elle fut accueillie avec enthousiasme. Cependant, la jeune femme était souffrante.

— Oh ! rien..., expliquait-elle. Ce sera pour l'été, juste avant les vacances de Jean, nous serons trois à partir.

Elle s'excusait de l'appartement moins bien tenu. Mais l'espoir maternel primait l'ingéniosité qu'elle avait déployée jusqu'alors pour masquer la pénurie de son installation. Et justement, Lotty, les yeux pleins du luxe dans lequel elle évoluait constamment en cette saison d'intense vie mondaine, remarqua davantage ces détails.

— Ma pauvre Daisy, dit-elle, comme cela doit vous fatiguer de tout faire par vous-même.

— Un peu, reconnut Daisy. Jean m'aide, lorsqu'il est là... Je suis si contente ! Avoir un bébé à moi...

A cette pensée, son sourire triomphant revenait, ce sourire qui forçait Lotty à envier quelque chose à cette jeune femme toute simple dans sa petite jupe de laine, son pull-over de tricot, et qui faisait de délicieuses rôties avec du pain de ménage et un petit morceau de beurre.

— Que devenez-vous, Lotty ? demandait-elle. Fidèle à l'atelier, le matin... Je le sais par Maintreux. Quelle délicate pensée de lui procurer du travail...

— Mais c'est marraine !

— Oh ! vous aussi... C'est arrivé si à point ! Il a de grosses charges, le pauvre garçon.

— Oui, je sais... Sa mère, sa sœur...

Daisy fit un signe d'assentiment.

— S'il était seul, reprit-elle, sa vie changerait d'ici quelques mois. Il expose au Salon, vous savez : Le jury lui est acquis, dit Sennevoix. Mais tous ces succès ne lui permettront pas de penser à son propre avenir. Il veut assurer celui de sa mère et de sa sœur... Autant dire qu'il ne pourra pas songer à se marier avant une dizaine d'années !

« Le regrette-t-il ? Et à quel point ? » se demanda

Lotty. Mais elle ne chercha pas d'éclaircissement auprès de Daisy. Elle éprouvait un plaisir et une gêne à entendre son amie rappeler ce que Main-treux lui avait déjà laissé entendre; le même sentiment complexe que lui donnait certain regard du jeune homme. Plus d'une fois, dans le cours de cet hiver, il l'avait accompagnée dans sa traversée du Luxembourg. Comme, d'un commun accord, ils n'effleureraient jamais la question mariage.

— Et vous, Lotty, reprit Daisy, votre oncle cherche-t-il toujours à vous marier?

Lotty eut un éclair malicieux dans les yeux.

— Ceux qui courent après ma fortune ne m'ont pas encore attrapée!

Et elle raconta à son amie les deux candidatures si lestement écartées.

— L'histoire de mon campagnard a eu une suite imprévue : ma cousine l'a converti au golf. Il va en installer un chez lui et Blanche doit aller lui donner des conseils. Quant à l'autre...? Pstt... Evaporé, je pense.

Daisy riait et secouait la tête.

— Lotty, vous ne savez pas ce que vous voulez.

— Si! Je ne veux pas me marier!

— Vraiment! Depuis quand?

— Depuis que je suis une héritière. Je suis dégoûtée de penser qu'on en veut à mon argent.

Daisy se mit à rire.

— Qu'un homme courre après votre argent, soit... Il y en a pourtant... Enfin, c'est l'exception... Mais, lorsque les fortunes sont égales... Vraiment, Lotty, c'est de l'enfantillage!

— Ma tante dit comme vous.

— Eh bien! croyez-nous.

Et, plus sérieusement, elle reprit.

— Oui, il vous faut trouver de la fortune. Mais pourquoi un homme riche ne vous rechercherait-il

pas pour vous-même? Ce serait dommage qu'il en fût autrement.

Lotty, n'ayant rien de très convaincant à répondre, passa à une autre objection :

— Je ne veux pas épouser un inconnu.

— Personne ne vous le demande... Vous avez le droit de prendre votre temps.

— Daisy, votre bonheur — encore que je ne le comprenne pas bien — me rend difficile.

— Cependant, chérie, la pauvreté à deux vous effraie... je le sais...

Elle se renversa sur le dossier du divan et, les yeux levés, resta un instant silencieuse. Puis, tout bas, comme se parlant à elle-même :

— C'est une chose qu'on accepte pour soi, mais on n'a pas le droit de le conseiller. C'est trop personnel...

Elle se redressa tout à coup, regarda Lotty :

— Vous pouvez trouver l'essentiel de ce bonheur. Ne pensez-vous pas qu'il y a eu un jour dans ma vie où j'ai vu Jean pour la première fois?

— On vous a dit : « C'est un prétendant »?

— Il ne l'était pas, bien qu'il affirme que c'est de ce moment-là... Mais c'est curieux... Ces bonheurs-là arrivent surtout entre gueux comme nous. L'argent dessèche peut-être le cœur.

— S'il pouvait dessécher le mien, cela vaudrait mieux. Qu'en dites-vous, Daisy?

La jeune femme mit sa main sur la bouche de Lotty.

— Petit monstre! J'aime mieux, moi, avoir un cœur, quitte à en souffrir. Encore une idée de l'extravagante Daisy, peut-être?

Lotty secoua la tête d'un air perplexe :

— Non, vous devez avoir raison. Mais la seule chose évidente, c'est que mes idées à moi sont fort confuses. Je suis excédée de toutes ces histoires...

— Eh bien ! n'y pensez plus. Cela viendra tout à coup, au moment où vous n'y penserez pas.

— Vous êtes, ce soir, l'écho de ma tante. Exactement le propos qu'elle m'a tenu hier, en me voyant si énervée. Je pense qu'on va me laisser tranquille pendant quelque temps.

— Sans l'avoir mérité ! déclara Daisy, la menaçant du doigt.

Lotty la regarda avec une moue moqueuse.

— Quelle sagesse vous avez acquise !...

— C'est mon fils qui m'assagit. Vous allez voir ce que j'ai déjà fait pour lui.

Daisy atteignit un grand carton, et les deux jeunes femmes se penchèrent, avec un égal intérêt, sur le minuscule trousseau du bébé.



Lotty revint de Vaugirard sans avoir découvert, à sa satisfaction, le motif de la joie inépuisable qui, dans le ménage de Daisy, tenait lieu du bien-être matériel le plus élémentaire. « Au premier enfant ! » avait dit sa tante... Le poupon donnait une recrudescence de bonheur. Il est vrai qu'il n'était pas encore encombrant. Mais Daisy, ainée de six enfants, devait avoir une certaine expérience... Et elle ne songeait pas à s'effrayer. Était-ce imprudence,... imprévoyance ?... Cependant, elle semblait à Lotty plus sérieuse, comme si elle fût devenue tout à coup plus âgée de quelques années. Elle avait chapitré son amie en sœur ainée... « N'y pensez plus », avait-elle répété, en lui disant adieu. Lotty revenait avec ce *leitmotiv* dans l'oreille, et il s'insinuait dans son cœur.

En fait, dans les semaines qui suivirent, Lotty

mit le conseil en pratique. Elle sortit beaucoup, délaissa même parfois l'atelier. Son intimité avec Monique se resserra. M<sup>me</sup> de Goulvolen sembla avoir tout à coup renoncé aux derniers scrupules qui, jusqu'alors, lui faisaient suivre Lotty « à l'antique », persiflait Monique. Il est vrai qu'ils devenaient rares les salons où les gens d'âge mûr trouvaient des tables de bridge à l'écart de la salle de bal, ou quelques fauteuils dans une pièce isolée. Il fallait les chercher dans les vieux, vastes hôtels entre cour et jardin, et là, même, les mères reconnaissaient leur surveillance aussi illusoire que si elles l'eussent exercée, du fond de leur lit, par une télépathie obscure.

Partout, Lotty rencontrait Norbert Dayrac. Il dansait bien, et sa parenté avec Monique expliquait son assiduité auprès des deux jeunes femmes. Il ne s'imposait pas, présent chaque fois qu'on avait besoin de lui, invisible dès qu'il n'était plus désiré, d'une inaltérable bonne humeur en face des corvées dont sa cousine s'amusait à l'accabler.

Sans l'ombre d'un flirt, il avait pour Lotty des égards d'une délicatesse presque féminine. On lui reprochait parfois cette tendance. Elevé par une mère veuve, il gardait un peu l'empreinte de l'autorité maternelle. Homme fait, la subissait-il encore? Les malveillants l'assuraient. « Mais, remarquait un jour M<sup>me</sup> de Goulvolen, c'est un défaut si rare qu'il peut faire figure de vertu. » En tout cas, ce garçon bien musclé, aux traits accentués, à la voix profonde, n'avait rien d'efféminé. Le regard était ferme, bien que souvent traversé d'une expression caressante.

Dans ses études, Norbert Dayrac avait montré une volonté très réfléchie pour s'assurer une place à la Cour des Comptes, où son père et son grand-père avaient siégé. Là encore il agissait en plein

l'influence de l'alcool. C'était l'heure où les vrais noctambules paraissaient, et les étrangers louches, et les silhouettes inquiétantes... Cette triste clientèle que le employés, harassés, hissent dans des taxis au petit jour, tandis que, sur le trottoir, les frôlant, un autre monde s'éveille et se glisse, livre en main, vers Notre-Dame-des-Champs, cette église dont le nom, au parfum de fleurs et de campagne, sonne comme un défi à la turpitude qui l'enserre sans pouvoir l'étouffer.

Monique s'accrochait, en enfant gâtée, au jouet qu'on lui enlevait :

— C'est justement maintenant que cela devient amusant ! criait-elle, rageuse.

— Je ne suis pas de ton avis. J'en ai assez, pour ma part.

— Et qui te retient ?

— Nous ne sommes pas trop de deux ici...

Par le fait, Norbert n'eût jamais consenti à laisser Lotty à la garde du très jeune de Norcey. Monique le savait et le taquinait :

— Ce n'est pas à toi que Lotty est confiée, je crois.

Ce que Norbert croyait ou savait à ce sujet, personne n'en avait reçu la confidence. Mais Lotty, si jeune fût-elle, ne se serait pas sentie en sûreté sans lui. Elle intervint un soir :

— Monique, soyez raisonnable ! Votre mari lui-même a dit l'autre jour que de se coucher trop tard le fatigue. Ces Messieurs ne peuvent pas se lever à midi comme vous

Monique éclata de rire.

— Maintenant, ce sont les hommes qui sont obligés de se coucher de bonne heure ! O candide petite fille !

— Mais moi aussi, j'ai sommeil... Ce jazz est terriblement monotone...

accord avec sa mère. Celle-ci, chuchotait-on, ne tenait pas à le marier, redoutant la concurrence d'une belle-fille... On ne savait rien de précis, M<sup>me</sup> Dayrac se confiant peu. Norbert, lui, riait aux invités des marieuses et dosait très également les menues attentions dont il gratifiait les jeunes filles de son entourage.

Cependant, la dure crise économique se répercutait sur la saison mondaine, s'infiltrait dans les fortunes les plus solides. Aux grandes réceptions, on avait substitué les réunions intimes. Gelles-ci même se raréfiaient. On ne recevait plus... Cette élite parisienne, panachée de riches étrangers, qui règle l'élégance, décrète la mode, prolonge l'agonie du commerce de luxe, était envahie à son tour par la dépression générale, le pessimisme dissolvant...

Les esprits sains, pondérés, réagissaient vers une vie plus sérieuse. Les écervelés cherchaient à s'étourdir un peu plus. La Coupole, la Rotonde et les petits bars de nuit, si curieusement éclos dans les rues monacales de Montparnasse, en bénéficiaient.

A vrai dire, les de Norcey n'avaient pas attendu cette évolution pour élargir de ce côté leurs distractions quotidiennes, mais Monique en prit prétexte pour y entraîner Lotty. Ce lui était devenu une habitude, après le théâtre ou le cinéma, d'aller passer une heure dans un de ces établissements où on boit indifféremment du champagne ou de la vodka du Dniester. Des tziganes y jouent leurs mélopées tour à tour nostalgiques et ardentes, qui mettent des larmes aux yeux des Slaves exilés et font flamber leur visage; ou bien un orchestre aux tonalités orientales conduit la danse étrange scandée par les coups de talons et qu'accompagne la voix des danseurs...

Monique s'amusait comme d'un jouet de son rôle de matrone et s'en embarrassait modérément. Tout au plus se privait-elle de quelques « boîtes » trop pimentées lorsque Lotty l'accompagnait... Encore était-ce sous l'influence de son cousin Norbert, plus pointilleux qu'elle à cet égard. Il faisait le quatrième indiscuté de leurs équipées.

Dans ces cas-là, il accentuait sa correction avec l'une comme avec l'autre, mais, loin des regards inquisiteurs de leurs relations communes, il montrait à Lotty une préférence marquée. Une soirée ainsi passée ensemble rendait leur intimité plus étroite, plus confiante. Lotty s'amusait franchement, en petite fille qu'elle était encore sous bien des rapports. Il faut croire que cette candeur plaisait à Norbert, car il réprimait les écarts de langage de Monique avec une sévérité inexorable. « *Duègne antique !* » lui avait-elle lancé un jour, rouge d'impatience. Sans sourciller, il lui avait rétorqué d'un ton sérieux que les couleurs allumées par la colère lui allaient mieux que les fards. Le ton doctoral était si comique que la jeune femme avait dû rire avec les autres.

Cette fonction de mentor était assez dans le caractère de Norbert pour ne pas lui déplaire. Au surplus, était-il l'ainé de beaucoup et ne se gênait pas pour traiter en enfant son cousin, M. de Norcey. Celui-ci, tel un collégien en rupture de ban, avait affreusement peur que ses objections fussent prises pour l'ignorance d'un jouvenceau imberbe, et, par crainte d'être jugé d'une sévérité peu avertie, il aurait suivi Monique dans ses caprices les plus extravagants.

Quand le quatuor s'était ainsi aventure dans une attraction montparnassienne, Norbert surveillait leur entourage et donnait le signal du départ dès que l'animation des visages, des gestes, signalait

— Allons aux tziganes...

— Nous y étions hier!

— En tout cas, il est trop tard, trancha Norbert.

Rentrans.

— Eh! rentrez, les enfants, si la bonne femme au sable vous a jeté son sac. Moi, je reste...

Norbert s'était levé d'un geste décidé. Il s'inclina devant Lotty :

— Voulez-vous, Mademoiselle, me faire le très grand honneur de me permettre de vous reconduire?

Il était très sérieux, peut-être moins maître de lui que de coutume.

Lotty rougit un peu et chercha le regard de Monique.

— Tu es odieux! cria la jeune femme.

De son poing fermé, elle donna un coup sur le bras de son cousin. Mais elle s'était levée et, tout en maugréant, tendait un bras à son mari pour enfiler son manteau. Malgré sa hardiesse, elle n'osait envisager ce qu'aurait dit la très traditionnelle M<sup>me</sup> de Goulvolen en apprenant que Norbert avait dû ramener Lotty seule, à une heure du matin.

D'avoir cédé, elle garda une rancune à son cousin et à son amie. Cependant, elle tenait toujours à les emmener, son mari ne lui offrant pas une société aussi amusante. Lotty, par contre, se lassait de ces sorties répétées. Passe encore les réunions dansantes et le théâtre... Mais Montparnasse! Sa délicatesse s'offusquait de mille détails que la nouveauté, les premiers jours, lui avait fait seulement paraître amusants. Plusieurs fois déjà elle avait voulu se dégager et avait cédé devant la soudaine violence de Monique.

\*\*

Ils étaient à l'Opéra. On jouait *Elektra*, mais Lotty se sentait si lasse qu'elle jouissait à peine de la musique de Richard Strauss et restait indifférente à la voix prenante de Singher. A l'entr'acte, elle refusa de sortir et s'assit dans la pénombre, au fond de la loge.

— Ah ça ! fit Monique, vous n'allez pas être malade ? Vous savez, nous soupons au Baloty.

— Réellement, je suis fatiguée... Je préfère que vous me déposiez à la maison, en sortant de l'Opéra.

Monique la considéra un instant :

— Soit, fit-elle, pour ce soir... Vous serez plus disposé demain pour entendre la nouvelle troupe du Carreau-Rouge.

— Non, vraiment, Monique... Je n'ai pas votre résistance...

La jeune femme rougit, ses yeux eurent un éclair de colère. Elle comprenait que Lotty voulait s'évader

— Dites donc que vous avez assez de notre compagnie !

— Oh ! Monique !... Ne le croyez pas !... Seulement, ces sorties, chaque soir, me lassent, à la longue... Elles me semblent un peu fastidieuses...

— Et je suis une écervelée de ne pas m'en fatiguer, moi !

— Non... Nous n'avons pas tout à fait les mêmes goûts, fit Lotty, conciliante... Mais je ne suis pas versatile dans mes amitiés.

— Prouvez-le en ne nous lâchant pas.

— Seulement demain...

Lotty hésitait devant le regard chargé d'électricité de la jeune femme.

— Seulement demain, reprit-elle. Je néglige trop l'atelier...

Monique eut un rire nerveux.

— Je vous dispense de raisons aussi pauvres... Ça ne vous chante plus... A votre aise! Après tout, nous serons plus libres!...

Monique était sortie de la loge, entraînant son mari. Norbert n'avait pas bougé du coin où il était assis. Il s'avança alors vers Lotty. Elle avait les larmes aux yeux.

— Ne faites pas à ma cousine l'honneur d'une de vos larmes, dit-il. Il est si naturel que vous soyez excédée de sa vie futile... Vous valez mieux que cela.

— Vous y venez bien! dit-elle, énervée.

— Vous n'avez pas deviné ce qui m'y attire?

Il se penchait un peu sur elle, sa voix prenait une intonation particulière. Elle rougit, balbutia :

— Oh! je ne savais pas!

— Maintenant, voulez-vous me laisser plaider ma cause?

— Mon Dieu! soupira-t-elle. Nous sommes si bien ainsi! Pourquoi changer?

— Vous venez vous-même d'exprimer ce désir. Où pourrai-je vous voir, si nous ne sortons plus ensemble?

— Mais je ne sais trop... Chez ma tante, comme de bons amis.

Il la regarda :

— Cela ne me suffit pas. N'avez-vous pas compris que je vous veux à moi, toute à moi?

Elle se mit à rire nerveusement :

— Si vous êtes un prétendant, gare!

— Mettons que je le sois. Que me reprochez-vous?

— Je ne sais pas.

— Voyons, éliminons. Je ne suis pas un inconnu?



— Oh! non!

— Un campagnard?

Elle rit franchement.

— Un devin? Si je vous déplaît...

— Mais non, fit-elle vivement.

— Cela ne suffit pas, voulez-vous dire? Un mot seulement, et j'aurai de la patience.

Son regard se fit plus tendre, sa voix insistante :

— Ne voulez-vous pas me permettre d'essayer de gagner votre affection?

— Mais... je vous aime bien.

— Pas comme je le voudrais... Je ne me croyais pas sentimental, ajouta-t-il avec une certaine confusion. Maintenant...

— Je suis fâchée, balbutia Lotty. Je... crois... que je n'ai pas envie de me marier.

La porte de la loge s'ouvrait. Hâtivement, il murmura :

— De grâce, ne me refusez pas un entretien. Je sens chez vous une appréhension, peut-être un malentendu qu'une franche explication dissiperait. Votre tante nous permettra un tête-à-tête où nous ne risquerons pas d'être dérangés.

— Oh! pourquoi, gémit-elle, m'avez-vous parlé?

— L'été arrive. Je n'ai pas le courage de vous quitter dans l'incertitude.

\*\*

Lotty, le premier moment de surprise passé, eut un mouvement de révolte. Elle devinait le plan de sa tante... M<sup>me</sup> de Goulvoen était de connivence avec Norbert! Son intransigeance n'eût pas permis les sorties répétées avec une jeune femme qu'elle jugeait, par ailleurs, assez sévèrement, s'il ne s'était

agi de multiplier les rencontres entre eux... Elle s'y était prise plus adroitemment que son mari, voilà tout ! Mais Norbert lui-même, que cherchait-il ? La fortune de Lotty, comme les autres ? Elle se butait de nouveau à cette idée, s'y cramponnait. Au fond, Norbert lui inspirait une bonne amitié, et elle cherchait autre chose,... autre chose dont elle connaissait la puissance seulement pour l'avoir constatée chez Daisy.

Elle n'avait guère songé à cette amie depuis que Monique l'avait enveloppée du tourbillon de sa vie agitée. Elle ne pouvait plus en détacher sa pensée, en présence de la demande de Norbert. Mais, *cela*, il lui était impossible d'en parler au jeune homme, et ce fut par la brutale question qui la blessait qu'elle l'accueillit :

— Si je ne devais pas avoir la fortune de marraine, vous n'auriez pas songé à m'épouser !...

— Je me serais défendu d'y songer et je me serais éloigné pour ne pas céder au penchant que j'éprouvais pour vous.

Lotty fut si abasourdie qu'elle ne pensa pas à se fâcher. Devant son air interdit, il se mit à rire.

— Vous voyez, je suis franc ! Et, maintenant, je prétends vous convaincre que j'ai raison.

Il se tut un instant. Lotty, assise en face de lui, les yeux baissés, tenait ses mains serrées l'une contre l'autre pour qu'il ne les vit pas trembler.

— Voilà la situation, reprit-il. Pardonnez-moi le point de vue pratique que je développe. Il faut avant tout l'éclaircir, car c'est là ce qui vous offusque.

— Il y a de quoi !

— Non ! Seulement, vous n'avez pas compris. J'ai de la fortune et une belle situation. Cela me suffit largement. Mais, une fois marié, mes dépenses doubleront. J'espère avoir des enfants... Nouvel accroissement de dépenses. Si donc je veux continuer à

vivre comme mes parents ont vécu, comme on a toujours vécu dans ma famille — et cela est logique, raisonnable, — il faut que ma femme m'apporte sa part. Me suivez-vous?

Elle fit signe que oui. La gorge serrée, elle n'osait parler.

— Voici donc un premier point acquis. Le second est plus délicat. Je déteste la fatuité et serais très humilié que vous en voyiez dans ce que je vais vous dire. Je veux cependant être franc jusqu'au bout. Parmi les jeunes filles que vous connaissez, un certain nombre représentaient pour moi un parti raisonnable, et — je m'excuse encore — j'ai été à même d'en épouser plusieurs. Je vous ai choisie, j'ai fait de mon mieux pour vous conquérir, parce que, de toutes, vous étiez la seule que je désirais épouser. Est-ce juste de dire qu'il y a de ma part un calcul intéressé?

Elle fit un effort pour parler :

— Je comprends... Vous avez sans doute raison... Il faut croire, puisque ma tante est de votre avis...

Il la vit déçue, devina qu'elle aurait voulu plus de spontanéité, moins de considérations.

— Ma mère, dit-il, m'a élevé avec austérité, m'apprenant tout enfant à discipliner mes sentiments, à contrôler mes impressions. L'exemple d'un grand nombre de mes camarades me prouve quel service elle m'a rendu. Faute de cette éducation rigide, beaucoup ont eu de graves déboires, d'autres ont manqué le but auquel ils aspiraient. Quelques-uns ont simplement gâché leur vie.

Il parlait avec chaleur, désireux de la rallier à ses idées. La sagesse même de son raisonnement fit tout à coup comprendre à Lotty ce qui la froissait imperceptiblement : ce manque de gaieté, d'entrain, de folle jeunesse, qui se jette dans la vie avec une foi illimitée dans sa propre force, sans

souci de la veille ni du lendemain. Mais n'était-ce pas justement une folie d'enfant de reprocher à Norbert d'être trop sage? Une fois épouse et mère, ne serait-elle pas heureuse de s'appuyer à cette prudence inébranlable? Elle eut trop conscience de son enfantillage pour l'avouer.

Voyant qu'elle restait silencieuse, il se rapprocha d'elle :

— Oublions ce côté mercantile... Il me répugne autant qu'à vous. Vous me plaisiez beaucoup depuis longtemps... A présent que je vous connais davantage, je vous aime profondément, Lotty; il me semble que je pourrai vous rendre heureuse... Ayez confiance en moi...

— Ne me pressez pas, fit-elle, suppliante. Je réfléchirai... Je suis bien touchée... Vous m'avez très bien expliqué...

Et elle fondit en larmes.

Norbert, assez ému et très ennuyé, ne savait plus que dire. Ce n'était pas une nature passionnée. Il avait loyalement exposé ce qu'il pensait et ne pouvait en dire plus sans jouer une comédie indigne de son caractère droit. Il essaya de la consoler :

— J'attendrai tant que vous voudrez. Comprenez toutefois mon impatience... Elle vous est un garant de mes sentiments...

Il prit sa main; elle la lui abandonna. Mais comme il tentait de l'attirer à lui, elle recula un peu, essaya de sourire :

— Je vous parais b<sup>e</sup>en enfant?

— C'est votre charme très personnel d'être un peu « petite fille », dit-il avec une grande douceur.

— Je voudrais bien ne plus l'être. Je saurais mieux ce que je dois faire...

— Faites ce que je désire... Quand j'en aurai le droit, je saurai vous guider. Vous ne vous sentirez plus jamais seule, abandonnée...

Elle avait essuyé ses yeux. Il la quitta sur une dernière affirmation :

— Croyez-moi, je vous aime profondément, exclusivement...

\*\*

Lotty demeura dans une cruelle perplexité... Au fond de son âme de « petite fille » se débattait un angoissant dilemme. Elle sentait qu'il existait deux sentiments très dissemblables pouvant se trouver, ensemble ou séparément, dans le cœur humain. Elle connaissait l'un, elle ignorait l'autre. Les gens de poids assuraient que le premier seul suffisait au bonheur, était le plus certain, le plus stable... Comment en décider par elle-même, n'ayant pas expérimenté le second. Chez Daisy, elle l'avait frôlé... Il faisait là des choses étonnantes, formidables... En pensant à Norbert, Lotty n'éprouvait rien de comparable aux élans qu'elle enviait à son amie. Au fond, elle n'avait pas pris son parti de faire un mariage dont l'amour ne fut le lien primordial... Mais à personne elle ne l'eût avoué...

« Norbert lui-même, se disait-elle, m'a choisie, c'est vrai, mais il ne m'aime pas sans restrictions... Il aime d'abord ses aises, moi ensuite. Voilà qui ne ressemble guère au ménage de Daisy. Lui non plus ne connaît pas l'amour ?

« Peut-être, songeait-elle encore, y a-t-il des gens réfractaires à ce sentiment. Si je suis de ce nombre, inutile d'attendre ce qui ne doit jamais arriver... »

Et, dans un souci de stricte justice, elle ajoutait :

« Je ne puis pas demander plus que je ne donnerai... »

Lotty n'avait pas manqué d'aller abriter ses perplexités à l'ombre du paravent chinois. Comme elle

détaillait ses idées, soucieuse de les mettre en bon ordre, M<sup>me</sup> Chinchon se mit à pleurer. La première!... Cela ne s'était jamais vu lors des confidences de sa filleule. Puis elle bégaya des phrases complètement incohérentes, passant du souvenir de son collier, lequel avait fait le malheur de son amie, aux grimoires maléfiques de M<sup>e</sup> Tennescot, emmêlant l'histoire de son portrait par Sennevoix avec celle, toute récente, du tableau de Maintreux...

Lotty, effrayée, courut préparer une infusion de fleurs d'oranger et garda ses doutes et ses incertitudes.

M<sup>me</sup> de Goulvolen? Lotty savait par cœur les raisons qu'elle faisait valoir. Au surplus, c'étaient les mêmes que Norbert avait invoquées, sauf qu'elle avait négligé toute circonlocution pour affirmer :

— Pas une jeune fille n'hésiterait devant l'honneur d'être recherchée par lui!

Lotty approuvait et ne se décidait pas.

Ce fut M. de Goulvolen — sans s'en douter — qui enleva son acquiescement.

Un soir, il se lança dans un discours si diffus que son auditoire s'assoupit légèrement.

Un de ces éclats de voix où il s'admirait lui-même fit sursauter les deux cousines. Lotty ouvrit péniblement les yeux et chercha à fixer son attention sur les paroles de son oncle.

— J'arrive au seuil de la vieillesse, disait-il, les deux mains tendues comme dans un appel à la pitié. Mourrai-je donc ayant failli à ce double devoir : devoir de père vis-à-vis de ma fille; devoir de tuteur vis-à-vis de ma nièce! Ce devoir sacré, laissé en mes mains par mon pauvre frère...

Blanche se leva, impatiente.

Tout en traversant le salon, elle jeta :

— Et le divorce, papa! Vous oubliez que plus rien n'est définitif dans le monde et qu'à vouloir

le régenter on laisse toujours sa tâche inachevée !

M<sup>me</sup> de Goulvolen, à son tour, se réveilla. Elle n'avait rien entendu de la péroraison. Elle vit la brusque sortie de Blanche, surprit sur la physionomie de Lotty une crispation douloureuse.

— Ne prenez donc pas un air tragique, gronda-t-elle. Vous boulevez cette enfant...

Lotty n'avait rien dit, mais, le lendemain, elle acceptait la main de Norbert.

\* \*

Une fois sa décision prise, Lotty retrouva son calme. Elle avait définitivement chassé les idées romanesques et Norbert était un charmant fiancé. Elle éprouva seulement une certaine confusion lorsqu'elle vit à son doigt une émeraude de famille dont la limpidité et la taille étaient une merveille. La joie qu'elle en ressentit l'humilia un peu.

Que dirait Daisy ?

Lotty, prise d'envie de le savoir, se dirigea, une après-midi, vers le quartier éloigné qu'elle avait assez longtemps négligé.

Daisy ne dit rien de sensationnel. Elle embrassa Lotty, se déclara enchantée du bonheur de sa petite amie et... parla du futur bébé qui n'allait plus tarder à faire son entrée en ce monde.

Elle avait repris tout son entrain et, bien qu'un peu lourde, arpentait vivement son royaume, tout égayé par des bottes de fleurs des champs. Elle les avait rapportées d'une journée passée chez la mère de Maintreux.

— Une délicieuse petite vieille, expliquait-elle. Et sa fille ! d'un charme impressionnant. Du reste, vous

connaissez son portrait? Il est frappant. Mais voici l'atelier fini pour vous, maintenant...

— L'atelier! J'y étais ce matin encore! Elles m'ont fait une ovation... Il paraît que je fais un mariage épatait!

Lotty escamota par un éclat de rire un petit soupir. C'est qu'elle se rappelait l'étrange accueil de Sennevoix. Comme elle lui annonçait gentiment ses fiançailles, il avait poussé un grognement bourru :

— Ah!

— Eh bien! Maître, avait dit Lotty en riant, vous ne me félicitez pas?

— J'attends toujours deux ans pour féliciter des mariés, mademoiselle Lotty; cela m'épargne beaucoup de congratulations.

Il est vrai que, voyant la figure assombrie de la jeune fille, il avait ajouté, plus cordial :

— Eh! Ne connaissez-vous pas le vieux célibataire? Ne croyez rien de ce qu'il radote...

L'impression était restée... Quoique souriante, la physionomie de la jeune fille reflétait la réplique désabusée du « patron », tandis qu'elle la répétait.

Daisy l'observait avec attention. Elle demanda :

— Maintreux a été plus aimable?

— Maintreux? Il est absent.

— Absent! répéta Daisy, surprise. Nous l'avons vu avant-hier... Il ne nous avait pas prévenus.

— Il a dû partir subitement, car le modèle croyait devoir revenir pour lui cette après-midi. Sennevoix a dit : « Je ne sais pas quand il reviendra. Il vous fera signe. » Il était si rogue, le vieux patron, que personne ne s'est risqué à le questionner. Une idée que Maintreux aura eue de s'octroyer quelques jours de vacances. Il travaille tant!

Daisy secoua la tête, peu convaincue :

— Les vacances sont plaisir de riches!

— Il n'a pas mal gagné, cet hiver. Après marraine, il a fait deux ou trois portraits...

— Et vous croyez qu'il garde cet argent pour lui? Tout va à sa mère et en traitement pour sa sœur...

— Au fait, fit Lotty, il a peut-être été appelé auprès d'elles. Oh! je m'informerai demain, Sennenoix dût-il être plus bourru que ce matin.

— Pauvre cher héroïque garçon! murmura Daisy.

Elle tenait sa tasse de thé à la main, buvant par petites gorgées, machinalement, le regard vague errant sur les arbres du jardin d'en face. Quelques journées ensoleillées avaient ouvert des bourgeons d'un vert tendre. Mais elle ne songeait pas à les admirer.

— C'est le plus sympathique garçon que j'ai jamais rencontré! s'écria Lotty.

Elle rougit un peu, se demandant si, en qualité de fiancée, elle avait le droit de s'exprimer ainsi. Daisy, toutefois, ne montra pas d'étonnement. Elle suivait sa propre pensée.

— Il aime tant son art! poursuivit-elle, de cette voix qui ne s'adressait qu'à elle-même. Cela ne suffit pas pour une nature comme la sienne. Il lui manquera... ce qui le ferait se surpasser!

Elle se rendit compte tout à coup que ses paroles ambiguës intriguaien son amie. Craignant une question, elle la prévint en déclarant d'un air sceptique :

— Malgré votre zèle de ce matin, je parie ma botte de coquelicots que, une fois mariée, l'atelier ne vous verra plus!

— Vous perdrez votre pari, assura Lotty posément. Je l'ai dit à Norbert : je n'entends pas délaisser l'atelier. Il m'a répondu : « Il est bien juste

que vous vous distrayiez à votre guise. Tout ce que je réclame, c'est de jouir de vous quand mes occupations m'en donneront le loisir... » Il est très gentil et si délicat !

— Vous vous marierez avant l'été, bien entendu ?

Lotty, devant la glace, une houppette en main, se retourna en riant :

— N'allez pas si vite ! Pour le moment, on s'occupe, à la maison, du dîner de fiançailles. C'est rituel, paraît-il, chez les de Goulvolen, et s'annonce d'un ennui...

Elle enfonça son chapeau d'un geste mutin.

— N'ayez jamais d'ennuis plus gros, petite amie, fit Daisy entre deux baisers d'adieu.

\*\*

Maintreux rentra à l'atelier trois jours plus tard. Il parut à Lotty amaigri, pâli. Ses traits étaient creusés comme au sortir d'une maladie. Très accentué était, dans le regard, ce mélange de force et de bonté qui le rendait rare et captivant.

Sennevoix l'accueillit en lui tapant amicalement l'épaule :

— Bien, mon petit... Ton modèle sera là cette après-midi. Il faut que tu te dépêches pour ce projet...

Le maître connaissait donc la raison de l'absence de son élève et était averti de la date de son retour ? Personne n'osa ensuite questionner Maintreux. Il serra la main que lui tendait Lotty sans rien dire et aussitôt détourna les yeux. Elle reprit son travail, tandis qu'il s'installait, un peu à l'écart, devant l'étude abandonnée quelques jours auparavant. Sennevoix étant là, il ne s'occupait pas des élèves.

La matinée sembla longue à la jeune fille. Maintreux devait savoir ses fiançailles. Elle se doutait qu'il n'avait pas voulu la féliciter banalement devant les autres élèves. Elle lui en sut gré, mais ils étaient trop bons amis, pensait-elle, pour que cet événement ne fût pas évoqué entre eux.

Il ne semblait pas s'y prêter. Elle dut lui faire un petit signe de la main pour qu'il l'attendît, comme elle remettait son manteau et son chapeau.

Ils marchèrent d'abord en silence. Une fois la grille du Luxembourg franchie, Lotty ralentit le pas. Mais, au moment de parler, la pensée lui vint soudainement que ses fiançailles avaient peut-être peiné Maintreux. Elle en reçut un choc qui la paralysa. Elle se rappela ses propres réflexions après sa première visite à Daisy. Si... Maintreux, cependant, n'aurait jamais consenti à l'épouser, à cause de leur différence de fortune. Il était trop orgueilleux pour cela. Par conséquent, il ne pouvait avoir de déconvenue. Peut-être souffrait-il en s'imaginant que le mariage de Lotty romprait leur bonne amitié?

— Mademoiselle Lotty, j'ai appris vos fiançailles... J'aurais dû tout de suite vous...

La fin de la phrase se perdit dans un étranglement. Il toussa, et Lotty répondit vivement :

— Non, non, j'ai bien compris, vous avez eu raison. Je n'aime pas les félicitations en public et j'en suis saturée. Mais, cher vieux camarade, ne pensez pas que mon mariage me rendra infidèle à l'atelier et à mes amitiés. Rien ne sera changé entre nous.

Il essaya de sourire, comme elle levait son visage vers lui, mais son effort le trahit. Elle vit les coins de sa bouche s'affaisser d'un mouvement nerveux et au fond de ses yeux passer quelque chose d'égaré. Elle n'avait nullement prévu qu'il serait à ce point

impressionné... La physionomie de la jeune fille changea à son tour, elle prit une expression inquiète, apeurée.

Ce n'était plus cette candeur d'enfant pleine de pitié tendre qui un jour avait fait avouer à Main-treux sa misère. La partie était plus grave. Un remords aigu le poigna. C'était plus qu'une folie : c'était une trahison de laisser voir à Lotty son dé-sespoir et... son amour.

— Je souhaite de tout mon cœur que vous soyez heureuse, dit-il ; oui, c'est tout ce que je désire.

Sa voix avait pris une inflexion ferme et douce, car elle exprimait ce qu'il pensait vraiment. D'un effort de sa volonté d'homme, il venait de faire abstraction complète de lui-même, ne voulant plus voir que le bonheur de celle qu'il aimait.

Il fut récompensé de son abnégation par le brillant sourire, l'heureux regard qui transformèrent le visage anxieux de Lotty.

— Oh ! je sais bien, fit-elle. Mais cela me fait plaisir de vous l'entendre dire. Vous êtes un bon, un précieux ami. Vous le serez toujours, n'est-ce pas ?

— Oui, promit-il ; et il osa la regarder.

Une fois de plus elle remarqua ce mélange de force et de bonté qui lui donnait, à elle, une impression de sécurité absolue, inébranlable.

Alors elle reprit sa gaîté, et, comme dans le grand jour du jardin, elle constatait qu'il avait réellement très mauvaise mine, elle le menaça du doigt :

— Il y a une promesse que vous m'avez faite, ici même, il n'y a pas très longtemps... Je crains fort que vous ne l'ayez oubliée...

Elle désignait d'un geste la porte auprès de laquelle ils étaient arrêtés. Il secoua la tête.

— Je n'ai rien oublié de ce que je vous ai promis.

Il hésita un instant, gardant la main de la jeune fille dans la sienne.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, reprit-il. Je vous expliquerai... Aujourd'hui, il est trop tard...

Et, comme pour appuyer son dire, midi sonna à l'horloge de l'école Bossuet.

— Vrai ! Une bonne nouvelle ? demanda Lotty.

Il fit signe que oui...

— Oh ! tant mieux ! Vous me raconterez cela... bientôt, n'est-ce pas ?

« Plus tard... plus tard... », se répétait-il en rebroussant chemin, après avoir quitté la jeune fille. Aujourd'hui, il n'aurait pas le courage. Et cependant son effort de sacrifice, d'oubli de soi, lui laissait une douceur... Il sentait sa douleur moins aiguë d'avoir mis le bonheur de Lotty en première ligne, au-dessus du sien.

Toutefois cela lui semblait une affreuse dérision que l'avenir de Lotty fût fixé au moment même où le plus grand obstacle qui barrait sa route était aplani...

Ne devait-il pas être heureux, profondément heureux que cette créance, considérée comme irrecevable depuis leur ruine, soit venue tout à coup apporter à sa mère sinon l'aisance, du moins les ressources nécessaires pour vivre sans l'angoisse du lendemain ? Il se sentait ingrat envers la Providence de ne pas ressentir uniquement une reconnaissance ardente. Maintenant, s'il venait à disparaître, sa mère, sa sœur, qui lui étaient si chères, seraient à l'abri. N'était-ce pas inappréciable ? Et son avenir étant de nouveau à lui seul, il savait s'en rendre maître. Les privations, les pires misères, la faim ! lui seraient désormais épargnées.

Mais que comptaient les privations ? La seule dont il eût souci, il la sentirait chaque jour de sa

vie. Elle ne le lâcherait pas plus que l'ombre qui s'allongeait sur le sable, réglant son mouvement sur ses pas à lui, sans qu'il pût ni la distancer, ni la forcer à aller de l'avant.

Lotty se réjouirait de la nouvelle, avec sa chaude amitié. Il voyait d'avance son sourire, sa joie d'enfant,... et sa torture à lui,... et sa honte de souffrir ainsi dans son égoïsme...

Un autre jour il tâcherait de mater ces sentiments qui l'avilissaient à ses propres yeux... Alors il lui dirait... Aujourd'hui, il n'aurait pas pu! Non, réellement...



Un dîner de fiançailles protocolaire, solennel et ennuyeux fut donc donné par M<sup>me</sup> de Goulvolen. Son mari avait proposé la table obligeante de M<sup>me</sup> Chinchon, mais M<sup>me</sup> de Goulvolen avait refusé cette économie. Les divers incidents de l'hiver l'avaient rendue méfiante. Elle n'entendait pas que ce mariage, mis au point par elle, fût compromis par quelque bavure... Du reste, M<sup>me</sup> Chinchon eût-elle accepté le patronage de la fête?

Elle se montrait singulièrement nerveuse depuis quelques jours, et parfois son esprit s'égarait. Il avait fallu le pouvoir des yeux pleins de larmes de Lotty pour la décider à recevoir Norbert Dayrac.

Pour toute aménité, elle lui avait déclaré que s'il battait Lotty, elle saurait revenir sur terre pour l'en faire repentir.

Sans se démonter, Norbert avait exprimé l'espoir que M<sup>me</sup> de Valomprey resterait encore assez long-temps en ce monde pour être assurée du bonheur de sa filleule.

Elle avait agité sa tête de poupée et affirmé qu'elle ne serait plus en vie le jour du mariage...

M. de Goulvolen était intervenu :

— Ma tante vieillit beaucoup. Le mieux est de ne pas tenir compte de ce qu'elle dit.

— Cela ne changera les habitudes de personne, avait remarqué Blanche.

Mais Lotty pleurait, et comme la vieille demoiselle ne reprenait un peu de sérénité qu'en sa présence, elle lui consacrait tous ses instants de liberté.

Le refus de M<sup>me</sup> Chinchon d'assister au dîner de fiançailles ne surprit personne. M. de Goulvolen dut seulement modifier légèrement son speech. Dans l'équitable désir de donner à chacun son dû et de flatter les manies de sa tante, il avait introduit un compliment sur le pékinois. Or, en l'absence de sa maîtresse, l'aimable bête n'avait pas été invitée.

M<sup>me</sup> de Goulvolen n'était pas prévenue des intentions de son mari. Lorsqu'au dessert elle le vit se lever, plusieurs feuilles de papier en main, une petite crispation courut sur son visage.

— Soyez bref, Philibert ! supplia-t-elle. Nous aurons moins chaud au salon...

On eût dit la scène réglée à l'avance, car le discours débutait ainsi :

— Point n'est besoin de longues phrases pour détailler les vertus familiales, pour proclamer les principes d'honneur, pour rappeler la gloire des aïeux qui se retrouvent si harmonieusement égaux dans nos deux familles. Cet hymen dont nous célébrons aujourd'hui les prémices semble avoir été providentiellement préparé par les générations qui nous ont précédés !

— Ne remonte pas aux croisades, Philibert, ou je manquerai mon dernier métro ! cria Sennevoix.

En sa qualité de cousin, il était parmi les invités.

M. de Goulvolen étendit le bras dans un large geste d'apaisement. Sa main gauche se trouvant immobilisée par ses papiers, la droite se multipliait. Bras, poignet, main et doigts mimaiient le discours avec une dextérité, un goût vraiment merveilleux. On eût dit l'accompagnement en sourdine d'un orchestre... La vue et l'ouïe se trouvaient ainsi heureusement captivées.

Il était un adjectif dont M. de Goulvolen tirait un effet très particulier. Il prononçait le mot : admirable avec une légère emphase, un arrêt imperceptible sur l'*a*, et chaque fois il déclenchait de ces applaudissements légers, de bonne compagnie, dont le crissement était la seule musique qu'il eût jamais comprise. Quand l'adjectif se muait en adverbe, l'impression augmentait à proportion de l'allongement du mot.

Ce soir-là, tout le monde fut admirable ! Et les ancêtres dont on ne savait rien, et les grands-parents dont l'orateur savait peu de chose,... et le père de Norbert tué glorieusement à la guerre, ce qui était connu et certain.

Tandis que sa veuve se tamponnait les yeux, oubliant, dans son émotion, certains souvenirs privés moins admirables, elle entendait M. de Goulvolen proclamer qu'elle avait admirablement élevé son fils, cette nature d'élite qui avait une admirable...

M. de Goulvolen n'eut garde d'oublier les siens. Il y mit cependant une louable discréption. M<sup>me</sup> Chin-chon eut les honneurs de la péroration sous le nom de M<sup>me</sup> de Valomprey.

Bien que ce fût son nom très authentique, il était si inusité dans la famille qu'il provoqua quelques chuchotements nécessités par des défaillances de mémoire.

M<sup>me</sup> de Valomprey fut donc louée à mots courts, mais intelligibles :

— N'ayant pu jouir de cet amour maternel qui est au cœur de toute femme bien née, elle a su combler ce vide par un touchant artifice et, au déclin de sa vie, protéger admirablement l'orpheline à qui des liens religieux l'attachaient déjà !

— Et voilà pourquoi nous sommes ici réunis ! grommela Sennevoix.

Mais les applaudissements ne permirent pas à cette morose réflexion de se propager suivant son mérite.

La voix de M. de Goulvolen se fit entendre de nouveau. Il levait sa coupe de champagne :

— A la santé des fiancés !

Sennevoix, incorrigible, ajouta :

— Admirable...

... avec un accent circonflexe si bien campé qu'un fou rire à demi étouffé courut autour de la table, tandis que chaque invité, champagne pétillant en main, s'évertuait à émettre un compliment original, ou simplement amical.

\*\*

M<sup>me</sup> Chinchon déclinait rapidement. Chaque jour, Lotty la trouvait plus dolente, plus inerte. L'œil vitreux, les mains molles sur ses genoux, elle semblait dans un demi-sommeil dont la voix de Lotty la tirait à intervalles de plus en plus espacés. Pendant un instant, la jeunesse de sa filleule chérie lui insufflait un regain de vie. Elle essayait de sourire, bégayait :

— Ma petite fille,... ma mignonne...

Quand la jeune fille s'éloignait, la voix s'efforçait de s'élever pour appeler :

— Lotty, reste auprès de moi...

Aussi Lotty ne quittait guère le petit salon qui sentait l'iris et restait clos, car, malgré la belle saison, la vieille fille frissonnait au milieu de ses coussins. Le soir, sa filleule ne la laissait qu'après l'avoir installée dans son lit pour la nuit.

Norbert venait généralement prendre sa fiancée pour la ramener chez les de Goulvolen et y dinait avec elle. Le soir, ils sortaient, non plus avec Monique — leurs goûts à tous deux étaient plus sérieux, — mais souvent avec Blanche ou M<sup>me</sup> de Goulvolen.

C'étaient des fiançailles très correctes et paisibles. Lotty n'en désirait pas plus. Norbert lui était sympathique, elle l'aimait bien, trouvait doux d'être gâtée, choyée... Parfois, elle se laissait serrer contre lui et embrasser sagement sur la joue. Elle pensait que c'était bien ainsi. Sa tante avait raison : le bonheur durable, sûr, devait se baser sur une affection calme, la passion étant la cause primordiale des drames et des catastrophes qui défrayaient les conversations.

Norbert, lui, était vraiment, profondément épris. Cependant, il n'était plus très, très jeune... Il avait dépassé la trentaine. Avait-il jamais été *jeune* réellement ? En tout cas, depuis longtemps il s'astreignait à cette discipline stricte des hommes qui, s'étant assigné un but précis dans la vie, y subordonnent non seulement leurs actes, mais leurs sentiments. Peut-être aussi son tempérament réservé et froid le rendait-il moins accessible aux passions violentes.

M<sup>me</sup> Dayrac avait certainement conservé sur son fils une sorte d'autorité despotique, et Lotty, sans trop oser se plaindre, en éprouvait un petit froissement, un agacement. Tout à coup, cette influence maternelle lui devint une aide précieuse. Norbert pressait Lotty de fixer la date de leur mariage. Il

désirait qu'il eût lieu avant les vacances. La pensée de laisser sa marraine dans l'état de dépression où elle était tombée répugnait beaucoup à la jeune fille. Elle trouva une alliée imprévue dans sa future belle-mère. M<sup>me</sup> Dayrac loua son dévouement, la défendit contre son fils, contre M<sup>me</sup> de Goulvolen qui, par principe, n'aimait pas les longues fiançailles, et obtint que le mariage fût remis à l'automne. Enfin elle décida Norbert à l'accompagner aux eaux, comme il en avait eu l'habitude jusqu'alors.

— Ne te plains pas : c'est la dernière fois, dit-elle avec une petite pointe d'amertume.

Norbert céda, et ce fut le signal de la dispersion.

Blanche partit pour l'Ecosse avec une bande d'amis ; M. de Goulvolen se résigna à passer l'été à Villers. Il était très désemparé d'être réduit à la seule société de sa femme. Quant à celle-ci, fort avare de confidences, elle avait mis au choix de leur villégiature cette seule condition : « Rester assez près de Paris pour répondre facilement au premier appel de Lotty. »

Il ne tarda guère... Huit jours à peine après le départ de son oncle et de sa tante, Lotty, rentrant d'une courte promenade, trouva M<sup>me</sup> Chinchon étendue au pied de son fauteuil.

Elle disparaissait sous les coussins qu'elle avait entraînés en glissant.

Debout sur l'amoncellement, l'air inquiet, la queue battante, le pékinois passait sa langue rose sur une main inerte qui émergeait entre du velours émeraude et du satin orange.

Ce ne fut cependant pas la fin. Quelques heures plus tard, M<sup>me</sup> Chinchon ouvrit les yeux, et un éclair de joie les fit briller comme Lotty se penchait vers elle.

Le cerveau vibrait encore ; toutefois il ne pouvait

manifester sa présence et sa volonté que par le regard. Le corps paralysé n'obéissait plus à ses directives, et M<sup>me</sup> Chinchon resta emmurée dans une impressionnante immobilité. Sur le lit d'apparat doré où sa mère avait trôné opulente, elle semblait si petite, si menue, si diaphane, qu'on eût dit un enfant momifié.

Quelques jours passèrent, et le médecin prévint que la malade pouvait vivre encore des semaines, peut-être des mois... Sur les instances de Lotty, sa tante repartit au bord de la mer : la solitude affolait complètement M. de Goulvolen.

\*\*

Cette fois, Lotty était bien seule... Plus qu'auparavant, elle comprit la place que cette confidente si effacée tenait dans sa vie. Elle parlait peu, cependant, semblait étrangère aux événements qui s'agitaient autour d'elle... Malgré les apparences, Lotty avait l'impression d'une protection occulte qui lui manquait tout à coup.

Elle n'osait même plus se livrer à ces confidences où elle pensait tout haut, sans solliciter de réponses. Cela agitait très visiblement la malade.

\*\*

C'était le soir... Lotty s'approcha de la fenêtre pour lire, à la dernière lueur du jour, une lettre de Norbert, tendre, affectueuse... La jeune fille cherchait, en pensant à son fiancé, à secouer le poids de solitude qui l'oppressait. Le souffle haletant qu'elle

entendait derrière elle ramena son attention vers la malade. Et tout à coup elle fut frappée de l'aversion que M<sup>me</sup> Chinchon avait constamment montrée pour son mariage. Elle avait cru, avec son entourage, à un caprice sénile et cherché seulement à adoucir la contrariété de sa marraine de la façon dont elle aurait essayé de calmer le chagrin d'un enfant devant un jouet brisé...

Elle s'étonnait maintenant de n'avoir pas tenté de connaître le fond de la pensée de la vieille demoiselle. Elle lui savait plus d'intelligence et de compréhension qu'on ne lui en accordait couramment... Pourquoi, dans cette circonstance, avait-elle tenu son opinion pour négligeable?

A ce moment, Lotty eut la persuasion que quelque raison, importante pour son avenir à elle, avait dicté ces remarques bizarres et se cachait sous leur incohérence même.

Un regret intense la saisit. Il était trop tard! Comment sa marraine pourrait-elle répondre? Ses yeux prendraient sans doute l'expression suppliante qu'ils avaient déjà eue plusieurs fois... Et c'étaient bien les instants les plus poignants par lesquels la pauvre Lotty eût passé...

Ce regard disait : « Je voudrais parler, et je ne puis... Je voudrais que tu fasses ceci, et tu ne devines pas... Que tu me donnes cela, et tu ne comprends pas... »

Lotty, éperdue, proposait une cuillerée de lait, de limonade... Une fois qu'elle avait épuisé la gamme des boissons permises, elle essayait de relever un oreiller, de déplacer une main, de relever une couverture... Elle ouvrait la fenêtre, la refermait... Quand, au bout d'un quart d'heure d'efforts, de tentatives infructueuses, elle voyait toujours la même inquiétude dans le regard, elle fondait en larmes et se sauvait dans le petit salon... Mais il lui semblait

que la supplication des yeux l'y poursuivait...

Le médecin, consulté, avait blâmé cet « excès de zèle », le jugeant préjudiciable à la malade. Il avait dit à Lotty de se tenir le plus souvent dans une autre pièce, tout au moins hors de la vue de la vieille demoiselle.

Oui, Lotty était seule, désespérément seule ; elle sentait que personne — non, pas même Norbert — n'aurait la puissance de lui enlever ce sentiment d'amère solitude...



L'enfant de Daisy naquit un matin d'août, dans une petite clinique du quartier retiré qu'elle habitait. Lotty, accourue, eut un regard d'inconsciente pitié pour la chambre nue, dont un lit, deux chaises et une table de pitchpin formaient le mobilier sommaire.

Daisy ne voyait pas le décor. Elle couvait son fils d'un regard passionné, admiratif, bien qu'il eût la peau plissée et le teint couperosé des poupons qui comptent encore leur vie par journées...

Ce fut une diversion heureuse pour Lotty qui ne savait à quoi employer ses heures près de la demi-morte qu'était sa marraine. Elle revint pour le baptême, remplaçant une jeune tante absente, et porta elle-même le bébé à l'église, riant intérieurement de l'ébahissement dans lequel une rencontre avec sa tante plongerait celle-ci.

Lotty découpaient sa vie en tranches distinctes, et cette diversité lui plaisait. Il y avait l'atelier, un peu bohème, le patron si gentiment bourru,... et, mon Dieu, elle avait bien le droit aussi d'y rencontrer Maintreux et d'avoir pour lui une grande ami-

tié. Il y avait le milieu des de Goulvolen, avec ses traditions ancestrales, codifiées... Ce serait encore plus le sien par son mariage. Elle y étouffait un peu. Il est vrai que beaucoup, parmi sa génération, mettaient en morceaux le cadre, telle Blanche... Mais Norbert n'éprouvait aucune gêne à endosser l'habit vétuste de ses pères, et cela avec le respect à peine diminué qu'on peut avoir pour un vêtement détérioré par un long usage et quelques trous miteux.

Il y avait aussi ces semaines fébriles, un peu échevelées, passées en compagnie de Monique. Norbert y avait fait sa partie... Certainement il ne voudrait pas que Lotty, jeune femme, retourner dans le milieu hasardé où les de Norcey promenaient leur nudité.

Lotty n'y tenait pas davantage. C'avait été un intermède bref, sans conséquences...

Enfin Daisy occupait une case bien à part, et cette case allait inopinément prendre une extension inusitée.

La jeune femme ayant exprimé l'intention de rentrer chez elle sans retard, la garde s'était récriée :

— Si encore vous ne deviez rien faire chez vous ! Mais la toilette du bébé est chose trop fatigante. Il vous faut un repos d'au moins quinze jours.

Lotty était présente à la discussion.

— Montrez-moi comment soigner le bébé : je viendrai tous les jours faire sa toilette...

Daisy avait fait quelques difficultés : c'était indiscret,... que dirait M<sup>me</sup> de Goulvolen?... Au fond, la proposition de son amie lui rendait un signalé service. Lotty sut lever ses derniers scrupules en assurant que c'était l'empêcher de mourir d'ennui...

La jeune fille trouva charmant, les jours suivants, d'occuper son désœuvrement en venant à la clinique faire son apprentissage. Baigner le petit corps ron-

delet, enfiler les bras minuscules dans une chemise de poupée, batailler avec les petons qui voulaient rester en liberté, effleurer d'un baiser furtif la peau devenue rose, ferme, appétissante,... toute cette besogne maternelle ravissait Lotty, lui ouvrait des horizons inconnus... Pour la première fois elle éprouvait le sentiment inexplicable qui attache la femme aux enfants dès leur naissance, peut-être à cause de leur fragilité et de leur impuissance.



Daisy était rentrée chez elle et son amie était venue aussitôt après le déjeuner, comme elle l'avait promis. Elle avait baigné, frictionné, habillé le poupon, lequel dormait maintenant, deux poings écrasant énergiquement son nez...

Quelques rangements dans l'appartement abandonné depuis plusieurs jours, puis le goûter des deux amies, et six heures sonnaient... Lotty décida de préparer le dîner, ayant appris par hasard que la femme de ménage ne revenait pas le soir, et le mari devant rentrer tard.

Daisy se récria encore, puis avoua que cela lui rendrait rudement service... Enfin, sans trop réfléchir que l'inexpérience de Lotty rendait la tâche singulièrement ardue, et fatiguée de cette journée plus remplie que les précédentes, la jeune femme s'endormit sur le sofa où elle était étendue.

Maintenant Lotty, debout au milieu de la cuisine, jetait un regard épouvanté sur les casseroles et autres ustensiles dont elle connaissait mal l'usage. Devant elle, sur la table, les provisions apportées le matin représentaient, pour son ignorance, un rébus redoutable.

Un petit coup frappé à la porte d'entrée lui rendit un vague espoir. Ce devait être la femme de ménage ou une voisine,... quelqu'un de plus savant qu'elle, à coup sûr, qui la tirerait d'embarras.

Elle courut ouvrir sur la pointe des pieds.

— Oh ! fit-elle à voix basse, en reconnaissant Maintreux. C'est vous qui grattez comme un jeune chien ?

— Vieille habitude entre Jean et moi, que M<sup>me</sup> Daisy me permet de conserver, dit-il, baissant lui-même la voix.

— J'espérais que c'était la femme de ménage !

Le mélange de gaieté et de déconvenue de sa physionomie fit sourire le jeune homme.

— Eh bien ! employez-moi comme femme de ménage, dit-il. Je venais justement proposer mes services. S'il y a quelque course à faire...

— Ce ne serait rien... Il s'agit de faire le dîner...

Il eut un rire étouffé, referma la porte et suivit Lotty sans bruit jusqu'à la cuisine.

— Peut-être pourrais-je le faire...

— Vous ?

— Pourquoi pas ? Depuis que ma mère n'a personne pour la servir, je l'aide lorsque je suis chez elle.

« Et puis... je fais souvent ma popote. C'est très économique. »

Il disait cela drôlement, gaîment, se laissant aller sans contrainte à la joie de voir Lotty, d'être seul avec elle dans ce petit intérieur qu'il aurait voulu sien.

— J'imagine que votre popote doit plutôt cuire chez le charcutier du coin, repartit Lotty, avec une moue sceptique.

Mais lui était déjà à la besogne. Après avoir inspecté le garde-manger, il décrochait les casse-

roles, allumait le gaz et, gravement, se mit à éplucher des haricots verts.

— Suis-je assez « ignare » ! fit Lotty, honteuse, tout en attrapant sa poignée de haricots.

Il répondit par un sourire qui le rajeunit tout à fait et dissipia la confusion de Lotty.

Lorsque Daisy se réveilla, un peu plus tard, elle les entendit causer avec entrain, la chanson d'une eau qui bout servant d'accompagnement à leur bavardage.

— Je saurai m'en tirer, maintenant. Tous les légumes doivent s'apprêter de la même façon, dit Lotty avec candeur, au moment où elle partait.

Daisy éclata de rire :

— Pas du tout !

— C'est compliqué ? demanda Lotty, inquiète.

— Si vous voulez, je puis revenir, proposa Maintreux.

— Oh ! oui ! je veux bien !

Le ton convaincu de la jeune fille les fit rire tous les trois, et Maintreux revint le lendemain.

Il revint tous les jours... Arrivant, le goûter des deux amies terminé, il s'installait dans la cuisine avec Lotty. Toutes portes ouvertes, Daisy, de son divan, les voyait, étant séparée d'eux seulement par l'étroit couloir. Elle les entendait causer, rire, se disputer, rire encore. Elle jetait son mot, les interrompait d'un éclat de rire et arbitrait leurs différends avec dignité.

— Daisy ! il est insupportable ! Ne prétend-il pas que, sans lui, j'allais sucrer votre soupe !...

Lotty, les joues rouges de s'être penchée sur le gaz, s'encadrait dans la porte du salon ; aussitôt, derrière elle, se dressait le grand corps maigre et dégingandé de Maintreux, dont les yeux brillaient étrangement.

— Ne la croyez pas... Je ne me permettrais pas une pareille médisance...

— Là ! vous l'entendez ? Une médisance !... Quel toupet !

Et, un peu plus tard :

— Daisy, je vais le mettre à la porte !... C'est trop fort ! Mettre mes épinards tout cuits sous le robinet !...

— Mais il a bien fait, criait Daisy.

« Quels enfants vous faites ! » ajoutait-elle.

Son ton de matrone excitait l'hilarité des autres.

« Des enfants, pensait-elle, qui se lasseront vite de cette dinette... »

Cependant huit jours s'étaient passés, et le jeu semblait gagner en attrait. Mais, ce soir-là, il avait changé d'allure. Maintreux avait abandonné les casseroles à Lotty et repris ses pinceaux. Il esquissait la jeune fille debout devant le fourneau, à demi tournée vers lui, une casserole dans une main et une cuillère de bois dans l'autre, comme elle le faisait constamment lorsqu'elle lui répondait.

Là encore il ne demandait pas une vraie pose. Il l'appelait, elle se retournait avec un sourire, un éclat dans le regard ; il saisissait au vol l'impression fugitive.

C'était sa façon à lui de travailler, qui donnait une vie extraordinaire à ses portraits et leur imprimeait une facture très personnelle.

Lotty se laissait faire complaisamment, partageant son attention entre le peintre et la sauce qui mijotait.

Comme elle passait derrière lui pour chercher quelque ingrédient dans l'armoire, elle jeta un regard sur la toile :

— Vous allez m'exhiber au prochain Salon avec ma blouse et ma cuillère ? Mettez-moi au moins un cordon bleu au cou !...

Elle riait, mais lui eut un brusque sursaut. Ses traits se contractèrent comme sous une brutale douleur physique.

— Vous me connaissez bien mal! fit-il amèrement.

Il s'arrêta soudain, respira péniblement. Il allait ajouter : « Je préférerais détruire ce portrait que de le montrer à qui que ce soit au monde. » Mais il eut peur... Il risquait d'effaroucher Lotty, de la troubler, peut-être? Si elle comprenait, permettrait-elle qu'il vienne ainsi la voir chez Daisy? Il reprit avec une singulière douceur :

— Ne voulez-vous pas me permettre de le garder pour moi?...

— Oh! si... Il est à vous.

La demande de Maintreux lui avait causé la même impression que le regard qu'il oubliait parfois de détourner.

Elle se rapprocha du fourneau, et tous deux restèrent silencieux, elle cherchant à chasser le léger trouble qui l'avait envahie, lui semblant absorbé dans son travail.

Fut-ce à cause de ce silence inhabituel, ou bien l'acuité d'esprit de Daisy se réveillait-il en même temps que ses forces physiques? La jeune femme se mit à réfléchir plus sérieusement qu'elle ne l'avait fait jusque-là.

Certainement les yeux de Lotty avaient un éclat, son sourire une expression que Daisy ne lui connaissait pas. La proximité du fourneau l'expliquait insuffisamment. L'intérêt qu'elle prenait à la science de Brillat-Savarin était aussi incompréhensible...

Que le grave Maintreux s'amusât à cuisiner avec Lotty, rien d'étonnant. Pour lui, seule comptait la présence de la jeune fille, fût-elle au bal ou à la cuisine. Il eût aussi volontiers manié en sa compagnie un balai de bouleau le long des trottoirs... Mais

Lotty? Personne n'a jamais découvert un plaisir passionnant à manier des casseroles... Daisy elle-même n'y trouvait qu'une satisfaction relative, en tant que cela faisait partie de sa vie conjugale...

A ce point de ses réflexions, elle eut une intuition soudaine. Lotty aurait-elle compris le mobile qui paraît d'un manteau féerique l'existence de son amie?

Et si elle avait enfin compris, c'est que... L'honnête petite femme se sentit glacée.

— Il me faut du lait. Je cours en chercher!

Lotty, la boîte d'aluminium en main, courait dans le couloir. Poursuivant l'idée qui la tourmentait, Daisy cria :

— Oh! Lotty, vous n'y pensez pas! Que dirait votre fiancé s'il vous voyait?

La jeune fille s'immobilisa une seconde à la porte. Puis, avec un geste mutin :

— Mais il ne me verra pas... La crémière est tout près. Je passe devant tous les jours.

Tout en descendant, l'exclamation de Daisy lui revint, importune. Elle s'inquiétait peu de l'avis de Norbert dans la circonstance. N'était-elle pas libre d'aider son amie? Elle eût été contrariée de constater chez lui une telle étroitesse d'esprit... Non... Mais elle avait conscience d'avoir délaissé son souvenir tous ces derniers jours, au point qu'à la réflexion de Daisy il lui avait fallu un moment pour le retrouver présent. Il lui avait écrit... quand? Sa lettre datait certainement de plusieurs jours... Elle n'avait pas eu le temps de lui répondre. C'était une petite infidélité à son égard, et elle se promit de la réparer le soir même.

Tandis que Lotty courait, Daisy poursuivait le fil de ses déductions. Elle avait remarqué la surprise provoquée par le rappel de Norbert et en tirait des conclusions sévères... Il fallait à tout prix circons-

crire le désastre, éloigner le danger, qu'elle se reprochait maintenant de n'avoir pas prévu...

Daisy était femme de tête.

Sa résolution prise, sachant qu'elle n'aurait plus le courage de parler si elle tergiversait une seconde, elle appela :

— Pierre !

Et comme elle le voyait apparaître le pinceau à la main :

— Pierre ! mon pauvre Pierre ! Vous n'êtes pas raisonnable : vous vous faites du mal à plaisir...

Les traits du jeune homme se durcirent immédiatement.

— Cela ne regarde que moi !

Puis, honteux de son emportement, il reprit :

— Cela ne changera rien à ce qui est...

— Ce n'est pas raisonnable, répéta Daisy dans un balbutiement.

Elle avait une peine atroce à parler. Il lui semblait enfoncer un couteau dans de la chair vivante. Mais son ton était plein d'affection; Maintreux en fut touché : elle et Jean étaient ses meilleurs amis.

— Ce sont les dernières heures dont je puisse jouir, fit-il à voix basse. Il faudra ensuite que je vive sur ce souvenir.

— Soit ; mais... je crains que nous n'oubliions un peu qu'elle est fiancée...

— L'oublier ! Pensez-vous que je l'oublie, moi ?

Daisy tortillait son mouchoir, sentant le danger qu'il y aurait à laisser soupçonner à Maintreux sa crainte à elle, ne sachant quel prétexte invoquer pour le décider à un sacrifice si lourd et qu'il refusait de faire pour sa tranquillité personnelle.

Elle dit enfin :

— J'ai peur que le charme de notre vie un peu bohème, à nous autres, ne la trouble,... ne lui fasse

paraître peut-être trop sévère la vie ordonnée, traditionnelle, qui doit être la sienne.

Il eut un geste découragé.

— Je ne comprends pas votre scrupule. Vous désirez que je ne revienne pas ici?

— Oh! Pierre! Seulement que vous ne vous rencontriez plus avec elle.

Il s'appuyait contre le chambranle de la porte, une si profonde détresse au fond des yeux que Daisy se mit à pleurer.

— Ne pleurez pas, fit-il vivement. Elle va rentrer... Que dirait-elle? Soyez tranquille : elle ne me verra plus ici.

— Mon pauvre ami, dit-elle, lui tendant les mains, je crois..., je crois... que c'est mieux ainsi.

Il ne répondit pas à son geste et, sans rien dire, retourna vers le portrait, mais il ne se remit pas à peindre.

Lotty rentra, tout essoufflée :

— Je ne savais pas l'heure... Me voici encore en retard!

Il lui prit la boîte des mains :

— Donnez-moi cela, je m'en charge.

Elle le regarda, frappée du timbre de sa voix. Il était à contre-jour... Réellement inquiète de l'heure tardive, elle embrassa Daisy et partit sans s'apercevoir de leur émotion.



Le lendemain, Lotty arriva avec un gros paquet. Elle expliqua à Daisy que la cuisinière de M<sup>me</sup> Chinchon lui avait donné une recette de compote de pêches, légère et excellente pour les malades. Elle apportait le nécessaire pour l'expérimenter.

— Ce sera parfait pour la sœur de Maintreux, qui a l'estomac délicat, conclut-elle.

Son visage rayonnait de joie à l'idée qu'à son tour elle allait être le professeur culinaire du jeune peintre; elle ne s'apercevait pas du malaise grandissant de son amie, de son silence inaccoutumé...

Cependant l'heure avançait... L'impatience, puis la déconvenue que Lotty ne songeait pas à dissimuler affolaient Daisy. Elle répondait à tort et à travers, cherchant un prétexte plausible, ne se résolvant pas à échafauder une histoire imaginaire... Elle ne savait pas mentir, la franche et spontanée Daisy.

Pour la dixième fois, Lotty revenait auprès d'elle, regardant l'heure.

— Je ne puis attendre plus longtemps... pour ces pêches...

— Non, n'attendez pas, fit Daisy, énervée. Il est trop tard pour qu'il vienne.

— Il m'avait promis, cependant..., murmura Lotty.

La jeune femme essaya de rire :

— Il a des choses plus importantes à faire que notre cuisine !

Lotty eut soudain un soupçon :

— Daisy, il y a quelque chose!... Dites-le-moi.

La jeune femme, encore affaiblie, eut un éblouissement. Elle se rejeta sur les coussins du divan, y appuya la tête, ferma les yeux. Une petite sueur perla sur son front.

— Daisy! Daisy! cria Lotty, effrayée. Mais qu'avez-vous donc?

Et tout à coup une idée lui vint :

— Il est arrivé un malheur à Maintreux!

Elle s'agrippa au dossier d'un fauteuil, se sentant défaillir à son tour. Mais Daisy faisait signe que non.

— C'est ma faute, fit-elle faiblement.

Lotty comprit qu'une brouille était survenue entre Maintreux et le ménage. Donnant immédiatement tort à celui-ci, les yeux brillants d'indignation, elle s'écria :

— Que lui avez-vous fait? Lui si bon pour vous, qu'il appelait ses meilleurs amis!...

Daisy, suffoquée, perdit tout son sang-froid :

— Mais ce n'est pas cela... C'est parce que nous l'aimons beaucoup! N'était-ce pas une pitié de le voir s'attacher à vous chaque jour davantage,... pour qu'il soit plus malheureux après?

Lotty fit quelques pas et s'assit en retrait du divan. Daisy ne pouvait ainsi la voir. Elle ne pensait pas, d'ailleurs, à scruter la physionomie de son amie. Toute au désir de se disculper, elle continuait :

— Vous le savez bien! Ce sont des choses qu'une femme devine toujours. Mais peut-être ne savez-vous pas à quel point... et depuis si longtemps! Il avait la charge de sa mère... Quand il a été libéré, il restait la différence de fortune, l'adoption de votre marraine... Il ne vous aurait jamais demandé de l'épouser avant d'avoir une situation égale à la vôtre. Oh! il ne s'est pas fait d'illusions! Il savait bien que vous vous marieriez... Et maintenant que vous êtes fiancée... Oh! Lotty, ne valait-il pas mieux, pour lui, ne pas vous voir ainsi tous les jours?

— Daisy, demanda Lotty — et sa voix tremblait au point d'être inintelligible, — croyez-vous qu'il y ait de ma faute là dedans?

— Oh! non, chère petite!...

Daisy parut tout à coup soulagée. Cette question ne correspondait pas à ce qu'elle avait redouté. Elle appuya aussitôt, plus à l'aise :

— Vous ne lui avez jamais témoigné que de l'ami-

tié. Il le sait bien; mais l'amour n'a pas besoin de réciprocité pour exister. Seulement, il doit faire souffrir terriblement, dans ce cas. Si mon Jean ne m'avait pas aimée... !

Elle couvrit sa figure de ses mains et poussa un petit gémississement.

— Mais votre mari vous aime, fit Lotty d'un ton brusque.

« Alors, de quoi pouvez-vous vous plaindre? »

— Oh! Lotty! vous êtes fâchée contre moi...

La jeune fille se leva, alla vers la fenêtre ouverte, se pencha un instant au dehors et respira comme si l'air lui avait manqué. Ses yeux erraient sur la verdure du jardin d'en face, celui que Daisy avait vanté le premier jour où Lotty était venue chez elle.

Une illumination soudaine avait jailli du fond de son être, éclairant d'un jour cru, inexorable, cruel, l'éénigme que le jeune ménage avait été longtemps pour elle.

Elle revint lentement vers le divan où Daisy pleurait, posa un baiser sur le front de la jeune femme, et d'une voix basse, mais posée, elle dit :

— Non, je ne suis pas fâchée, ma sage, ma raisonnable petite amie.

« Vous avez bien fait, et vous m'êtes plus chère que jamais... »



Au moment de descendre dans le métro, il parut à Lotty qu'elle allait y étouffer. Elle se mit à marcher le long de cette rue de Vaugirard, tortueuse, interminable, évitant machinalement le heurt des passants, butant dans les inégalités du trottoir

mal entretenu, ne voyant rien de ce qui l'entourait,... anxieuse de ne rien voir non plus en elle-même.

Le soir, après un dîner auquel elle avait à peine touché, Lotty vint s'agenouiller auprès du lit où M<sup>me</sup> Chinchon reposait.

Les yeux ne s'étaient même pas ouverts au pas léger de la jeune fille. Elle devait porter seule le poids de cette journée.

D'ailleurs, comment aurait-elle consenti à se confier, alors qu'elle se défendait à elle-même de démêler ce qui la faisait souffrir? Daisy l'avait forcée à voir l'amour de Maintreux. Mais depuis longtemps elle le pressentait. Elle n'avait pas voulu le connaître parce que cela eût entravé leurs rapports de confiante amitié. C'est là le remords soudain éveillé qui lui avait fait demander avec angoisse : « Y a-t-il de ma faute? » Daisy avait dit : « Non », et Lotty avait su que son amie l'absolvait de toute coquetterie. Elle se sentait coupable quand même... Coupable parce qu'elle avait joui de l'amour de Maintreux en lui donnant seulement une amitié... à quel point dérisoire! Mais cela, elle le comprenait seulement maintenant...

Daisy lui avait fait voir autre chose. Une chose effarante, terrible! Elle avait fait jaillir une lumière insoutenable du propre cœur de Lotty.

« Heureusement, pensait celle-ci, j'ai égaré sa clairvoyance... »

Il lui aurait été intolérable que son amie ou personne autre eût un soupçon... de ce qui ne devait pas être, de ce qui devait mourir coûte que coûte...

Elle avait donné sa parole à Norbert et ne songeait pas à la reprendre, esclave de ce point d'honneur de règle dans sa famille. Esclave était-elle aussi de sa loyale nature qui n'admettait pas de

compromissions. Elle en avait trop frôlé pour ne les avoir pas devinés, de ces amalgames de sentiments complexes, louches, vivant de mensonge ou de cynisme. Elle aurait éprouvé une impression de honte à s'en laisser envahir.

Elle entendait étouffer d'un coup ce qu'elle ne voulait ni analyser, ni approfondir, sentant que ce serait le plus sûr moyen de l'installer à demeure. Et, avec la vaillance et peut-être la présomption de la jeunesse, elle se persuadait y réussir.

Une imperceptible plainte de la malade la fit se relever. Sa marraine ouvrit les yeux. Une fugitive lueur de tendresse passa dans le regard, aussitôt remplacée par cette expression poignante, déchirante, devant laquelle Lotty s'était déjà débattue, impuissante.

Les yeux rivés sur le jeune visage suppliaient avec une telle force que Lotty, oubliant les prescriptions du médecin, résolut d'essayer une fois de plus de comprendre le désir de sa marraine.

Elle avait épuisé le cycle des soins matériels. C'étais dans un autre ordre d'idées que ses recherches devaient s'orienter. Elle pensa à des dispositions dernières, des papiers, peut-être, qu'il fallait détruire, ou qu'elle devait lire... Comment devinerait-elle?

Mais il lui était impossible de rester insensible à ce regard...

— Marraine, dit-elle, voulez-vous quelque chose dans votre bonheur-du-jour?

Elle savait que la vieille demoiselle conservait dans ce meuble tout ce qu'elle avait de précieux et qu'elle en portait la clef suspendue à son cou avec quelques médailles.

Un certain changement se fit dans l'expression des yeux. Encouragée, Lotty continua :

— Voulez-vous que je prenne la clef?

Le regard perdit son inquiétude. Un apaisement s'y montra. Tout heureuse, se voyant sur la bonne voie, Lotty souleva la tête de sa marraine, fit glisser doucement la chaîne et se dirigea vers le bonheur-du-jour.

Mais quel tiroir ouvrir? Un jour, M<sup>me</sup> Chinchon lui avait montré ce que contenait celui du haut : une robe de baptême et un bonnet de nouveau-né, brodés et fanfreluchés. « Ce sera pour tes enfants, avait-elle dit. Une robe qui sert aux baptêmes depuis des générations... »

Ce ne pouvait être ce souvenir qui tracassait à ce point la malade.

Il y avait, en dessous du tiroir, la partie du meuble qui se rabattait, formant bureau. Là, M<sup>me</sup> Chinchon écrivait sa rare correspondance. Lotty enfonna la clef dans la serrure et se retourna pour avoir une dernière autorisation. Un regard terrible, impérieux, la fixait.

Elle retira la clef avec un cri étouffé et s'élança vers le lit.

— Non! non, marraine, soyez tranquille : je n'ouvrirai rien!... Mais, mon Dieu, que dois-je faire?

Les paupières alourdies se soulevaient avec effort, les yeux se voilaient de fatigue, conservant cependant leur atroce inquiétude. Lotty s'appliqua énergiquement à mater son agitation et à raisonner.

— Marraine, voulez-vous reprendre la clef? demanda-t-elle.

Non, ce n'était pas cela.

— Vous ne voulez pas non plus que j'ouvre le petit meuble?

— Non, répondit nettement le regard redevenu clair.

— Que faut-il donc que je fasse de la clef?

Lotty tenait la chaîne et la balançait lentement devant la malade. Du regard celle-ci suivait la clef

scintillante, comme si elle guettait un mouvement intérieur.

Alors Lotty comprit. Elle baissa la tête et passa la chaîne autour de son cou. Une impression indéfinissable, faite de joie, de paix, de soulagement, changea instantanément la physionomie de M<sup>me</sup> Chinchon.

— Je la porterai toujours, comme vous, marraine, promit solennellement Lotty, faisant glisser la clef dans l'intérieur de son corsage.

Un instant encore, le regard reposa sur la jeune fille, apaisé, heureux.

Elle se pencha davantage.

— Je suis si contente..., dit-elle. Vous serez tranquille, maintenant? Rien ne vous tourmentera plus.

Les yeux, cette fois, ne répondirent pas; ils se firent vitreux, les paupières battirent, un petit hoquet souleva la poitrine... Lotty, absorbée dans la joie d'avoir satisfait le désir de sa marraine, restait immobile, regardant la petite figure émaciée, la peau parcheminée et le teint ivoirin. Une paix absolue détendait les traits de poupée, leur donnant une expression immatérielle.

Tout à coup, le pékinois vint rouler sur les pieds de Lotty et se mit à gémir. Alors elle s'aperçut que nulle respiration ne passait plus par les lèvres entr'ouvertes.



M. de Goulvolen s'agitait dans le petit salon d'où la figure insignifiante de M<sup>me</sup> Chinchon avait disparu pour jamais.

Lotty avait fait enlever les coussins et reléguer le paravent dans un coin. L'air entrant à flots par la

fenêtre ouverte n'avait pu chasser le parfum démodé, cette odeur d'iris qui imprégnait les tentures depuis si longtemps. La bergère, privée de ses accessoires habituels, paraissait immense. M<sup>me</sup> de Goulvolen n'avait pu se décider à s'y asseoir. Elle s'était installée sur un fauteuil quelconque, auprès de la fenêtre, et avait attiré contre elle Lotty qui pleurait tout bas.

— Ma tante doit avoir un enterrement proportionné à la situation qu'elle laisse à sa filleule, disait M. de Goulvolen. Il ne faut pas qu'on puisse accuser notre nièce de lésiner.

Lotty releva la tête :

— Tennescot a téléphoné avant-hier pour demander des nouvelles. Il a prié qu'on le prévienne immédiatement en cas de malheur. Il a même insisté, a dit la femme de chambre, qui était au téléphone.

L'appareil reposait sur une console, auprès de la cheminée. M. de Goulvolen le prit avec nervosité et réclama le numéro du notaire. On l'entendit parlermenter :

— Ah ! vraiment ? Tout de suite ? Avant de prendre aucune disposition ? Bien ! J'accompagne ma nièce, naturellement... Dans un quart d'heure nous serons chez vous...

Tennescot, d'un air très notarial, attendait ses clients au seuil de son cabinet. Il eut une poignée de main distraite pour M. de Goulvolen, installa Lotty dans son meilleur fauteuil.

M. de Goulvolen le remarqua et, en souriant, montra qu'il avait compris l'intention :

— Comme il sied à une riche héritière..., dit-il.

Il oubliait constamment le masque de tristesse qu'il jugeait devoir prendre, et cela occasionnait à sa physionomie des soubresauts inattendus. Il se

reprit aussitôt, sans pouvoir cacher la curiosité dont il frétilloit.

Tennescot avait froncé les sourcils et, lui tournant résolument le dos, se penchait vers Lotty.

— Mademoiselle, dit-il, jusqu'ici j'étais lié par le secret professionnel. Croyez bien que je l'ai regretté, et excusez-moi... Les ordres de M<sup>me</sup> de Valomprey... — plus exactement ceux de sa mère — étaient formels.

Lotty ne répondit rien; elle remarqua seulement que la voix du notaire était étonnamment enrouée.

— Très bien, très bien, très juste, fit M. de Goulvolen. Mais maintenant, cher maître, vous voici délié du secret professionnel... J'aurais trouvé correct d'attendre, pour traiter ces questions d'argent, que nous ayons rendu à ma pauvre tante nos derniers devoirs. C'est vous-même qui nous convoquez d'urgence...

« Je suppose que vous avez des instructions spéciales pour les obsèques?... »

— C'est M<sup>me</sup> de Valomprey elle-même qui m'a donné l'ordre — il y a peu de temps — de vous convoquer aussi rapidement.

— Ma tante?

— Oui... Cela m'a donné à penser qu'elle connaît mieux peut-être certaines choses qu'elle ne le laissait supposer.

M. de Goulvolen écoutait complaisamment, n'étant jamais pressé lorsqu'il était assis confortablement devant un interlocuteur disposé à causer.

Lotty, elle, avait hâte de voir terminées des formalités qu'elle taxait de corvées. Elle eut l'intuition que Tennescot retardait par des propos oiseux un moment désagréable à franchir pour lui. Il s'était assis derrière son bureau et jouait fébrilement avec un coupe-papier.

— Pourquoi nous avez-vous convoqués, Monsieur? demanda-t-elle d'un ton impatient.

Le notaire la regarda avec un peu de pitié dans les yeux, jeta le coupe-papier qu'il tourmentait et, se penchant en avant :

— Parce que, Mademoiselle, je voulais, avant que vous ne vous engagiez dans les frais assez élevés qu'entraînent des obsèques, vous mettre au courant de ce que vous laisse M<sup>me</sup> de Valomprey.

— Naturellement, dit M. de Goulvolen, ma nièce tient à un enterrement digne de la femme qui l'a maternellement adoptée...

Tennescot fit un geste brusque, et Lotty ne douta plus qu'il y eût quelque chose de pénible à entendre,... quelque chose aussi que le notaire trouvait difficile à dire...

— Expliquez-vous, Monsieur, reprit-elle. Quelle que soit la communication que vous avez à nous faire, votre loyauté est hors de doute.

Il la remercia du regard et, coupant sans s'en apercevoir la parole à M. de Goulvolen qui se lançait dans l'éloge des notaires en général et de M<sup>e</sup> Tennescot en particulier, il poursuivit :

— A la mort de sa mère, et pour obéir aux ordres formels de la défunte, M<sup>me</sup> de Valomprey a placé toute sa fortune en rente viagère.

Il s'apprétait à courir vers la jeune fille, pensant la voir défaillir. Mais Lotty restait très posément assise. Elle avait rougi, pâli; puis un singulier sourire vint éclairer sa physionomie.

M. de Goulvolen fut infiniment plus ému... Il bégayait :

— Ma... ma tante... tante... Rente... vie... vie... via...gère...

Relevant brusquement la tête, il cria :

— Vous êtes bien sûr?

Cette question provoqua chez le notaire une

quinte de toux qu'il abrita derrière sa main. Puis, s'adressant de nouveau à Lotty :

— Il y a un reliquat assez important : une cinquantaine de mille francs. Puis les meubles doivent représenter environ cent mille francs, d'après l'estimation de la compagnie d'assurance... Enfin, M<sup>me</sup> de Valomprey n'avait-elle pas chez elle quelque réserve? Je n'ai aucune preuve... Elle dépensait sans compter, je le sais bien. Cependant, je me suis souvent demandé à quoi elle employait tant d'argent...

— Elle était très généreuse, et on en abusait, je pense, dit Lotty.

— Je devais vous prévenir tout de suite, vous comprenez, Mademoiselle. Vous n'êtes pas tenue... pour les obsèques...

— Oui, je comprends... Toutefois, cela ne change pas mes projets quant à l'enterrement. Il sera comme elle l'aurait souhaité : convenable, sans faste... Nous en déciderons les détails avec ma tante.

M. de Goulvolen ayant eu le temps, pendant ce colloque, de s'assimiler complètement l'étonnante nouvelle, se leva et, du ton dont il foudroyait autrefois les coupables, il lança une vigoureuse protestation :

— Comment ma tante a-t-elle osé nous tromper de la sorte?... Elle s'est jouée de...

Il s'arrêta... Lotty, toute blanche, s'était dressée devant lui.

— Oh! mon oncle! cria-t-elle, indignée. Qui a demandé à marraine de m'adopter? Jamais elle n'a parlé de cette fortune qui n'existe pas. Jamais elle n'a fait une allusion qui pût y faire croire... En tout cas, cela ne regarde que moi,... et jamais rien n'altérera la tendresse que je lui garde!

— Ma chère enfant,... ma chère enfant,... sans doute... Il est bien entendu...

Le pauvre homme respira péniblement :

— C'est tout de même une grosse déception...

Il ânonnait un peu, et tout à coup éprouva un violent désir de savoir comment sa femme accueillerait la nouvelle. Il prit son chapeau. Mais Tennescot restait assis. Il avait repris son coupe-papier et martelait son bureau à petits coups secs et nerveux.

Lotty comprit que la communication annoncée n'était pas achevée.

— Qu'y a-t-il encore? fit-elle, agacée.

— Pardonnez-moi si je suis indiscret... M<sup>me</sup> Dayrac est-elle prévenue du décès?

Lotty resta un instant sans répondre. Elle regardait le notaire dont les yeux se dérobaient.

— Vous avez raison, dit-elle — et le même sourire singulier reparut sur ses lèvres. — Veuillez prévenir immédiatement M<sup>me</sup> Dayrac de ma situation exacte.

— Parfaitement, parfaitement! acquiesça son oncle. C'est une question de loyauté de part et d'autre. Cette qualité primordiale ne peut être mise en doute.

Cependant, la main de M. de Goulvolen se mit à trembler légèrement, il eut chaud et s'essuya le front.

— Je vais téléphoner immédiatement, puisque vous m'y autorisez, Mademoiselle.

M. de Goulvolen crut devoir encore intervenir :

— Les Dayrac n'ont pas le téléphone. Il faut leur transmettre...

— Je sais, interrompit le notaire.

— Oh!

Etonné, le chapeau à la main, il s'était arrêté à la porte du cabinet notarial, attendant une explication supplémentaire. Lotty le prit par le bras :

— Venez, mon oncle. Nous n'avons plus rien à faire ici.

\*\*

La veille de l'enterrement, le courrier du soir apporta à M. de Goulvolen une lettre de M<sup>me</sup> Dayrac. Il se rapprocha de la lampe auprès de laquelle sa femme tricotait, ajusta son monocle et ouvrit la lettre d'un geste assuré.

M<sup>me</sup> de Goulvolen et Blanche ne partageaient pas son optimisme.

Depuis deux jours, la même crainte, qu'elles n'osaient formuler, les étreignait. Elles laissèrent tomber leur ouvrage, attendant, anxieuses.

M. de Goulvolen n'alla pas loin dans sa lecture. La feuille de papier lui échappa, il rougit violemment, porta la main à son faux col d'un geste si brusque qu'il fit sauter le bouton, et bégaya :

— La... la... gueuse!

Expression tout à fait étrangère à son vocabulaire. Après quoi, il resta pantelant, soufflant très fort, tandis que sa femme ramassait la lettre et la lisait à haute voix :

MONSIEUR,

M<sup>e</sup> Tenneſcot vient de nous faire part des extraordinaires dispositions prises par Mademoiselle votre tante, et qui réduisent à une somme dérisoire les avantages que votre nièce devait retirer de son adoption.

Je ne veux pas mettre en doute votre bonne foi, si étonnantes que paraissent vos illusions sur la fortune de M<sup>me</sup> de Valomprey. Lié à la défunte par une parenté aussi proche, comment n'avez-vous pas soupçonné l'emploi qu'elle avait fait de ses capitaux ?

Nous vous avons très franchement laissé entendre, et

sans nulle équivoque, lorsque mon fils a demandé la main de Mademoiselle votre nièce, que ce mariage n'était possible qu'en raison de la fortune qui lui était assurée, fortune que toutes les apparences permettaient d'évaluer suffisamment importante pour que l'avenir du jeune ménage fût assuré. Cette condition se trouvant inexisteante, vous jugerez sans doute comme moi que la simple loyauté demande que M<sup>me</sup> de Goulvolen rende à mon fils sa liberté.

Je pensais même — vous l'avouerai-je — être devancée par vous et n'avoir pas à faire par moi-même une démarche dont nous sommes les premiers désolés...

Veuillez partager avec M<sup>me</sup> de Goulvolen l'expression de mes sentiments les plus distingués.

M. DAYRAC.

M<sup>me</sup> de Goulvolen, qui pleurait difficilement, s'essuya furtivement les yeux. Blanche sanglotait.

— Ma pauvre petite Lotty!... dit-elle. Et c'est moi qui l'ai mise dans ce guêpier... Quelle stupide idée j'ai eue!...

M. de Goulvolen avait repris assez de respiration pour parler. Il se remit d'aplomb sur son fauteuil et exprima son avis avec beaucoup de solennité :

— Si on m'avait écouté, ce malheur ne serait pas arrivé...

— Ah! Comment? fit sa femme.

— Ils seraient mariés à l'heure actuelle.

— Et le bonheur de Lotty assis sur de solides bases! rétorqua Blanche, partagée entre le chagrin et la colère.

— Lotty n'est pas de votre avis, remarqua M<sup>me</sup> de Goulvolen. Sa première parole, en revenant de chez le notaire, a été pour me dire : « Heureusement que je ne suis pas mariée! »

Blanche releva brusquement la tête :

— Elle s'y attendait donc?

— Je ne sais trop à quoi elle s'attendait...

— Oh ! si je savais qu'elle ne regrette pas... Ma pauvre petite Lotty !... Ce serait si extraordinaire !

— L'impression qu'elle a rapportée de chez Tennescot m'a donné beaucoup à penser, reprit M<sup>me</sup> de Goulvolen, sans s'expliquer davantage.

A la même heure, Lotty, dans le petit salon de sa marraine, lisait une lettre de Norbert.

Il donnait à Lotty un résumé laborieusement édulcoré de la lettre de sa mère. En termes plus délicats, il disait au fond la même chose...

Seulement il ajoutait — et ceci était visiblement écrit spontanément, en dehors de l'influence de M<sup>me</sup> Dayrac :

Ma mère s'est constamment sacrifiée pour moi, et j'ai eu jusqu'ici à me louer sans réserve de ses conseils et de sa direction. Cependant, la lettre qu'elle adresse à M. de Goulvolen m'a peiné, et je ne le lui ai pas caché. Je me suis profondément attaché à vous, chère Lotty, et la pensée d'une rupture me navre. Croyez bien que je ne me juge pas en droit de retirer ma parole.

Il est bien vrai que la situation telle qu'elle est maintenant changera cruellement notre avenir. Toutefois, s'il ne vous effraie pas, je l'affronterai. Seulement je désire que ce soit vous qui preniez la responsabilité des conséquences qu'entrainera forcément l'amoindrissement de nos ressources. Je remets donc la décision entre vos mains.

Ma mère pourra la taxer d'imprudente. Je saurai imposer ma volonté. Mon honneur est en jeu, et mes sentiments pour vous sont bien d'accord avec lui...

Ne doutez pas de leur inaltérable fidélité.

NORBERT.

Lotty joignit les mains et leva les yeux vers le portrait de M<sup>me</sup> Chinchon — celui peint par Main-treux, — qui était en face d'elle.

— Chère marraine, murmura-t-elle, est-ce votre message d'au-delà ?

Sans hésitation, Lotty attira à elle un bloc, prit son stylo et, d'une main ferme, répondit à Norbert Dayrac :

MON CHER NORBERT,

Vous vous êtes toujours félicité de suivre les sages directives de Madame votre mère. Il ne faut pas y faillir dans une circonstance qui engage votre avenir.

Je ne pourrais supporter la pensée d'imposer à M<sup>me</sup> Dayrac une belle-fille qu'elle ne juge plus désirable, et à vous des restrictions dont vous vous lasseriez probablement un jour.

Croyez bien que c'est sans la moindre amertume que je vous rends votre liberté, et de tout cœur souhaite que nous restions bons amis.

LOTTY.

\*\*

M<sup>me</sup> Chinchon reposait depuis la veille dans le caveau de famille des Valomprey, au cimetière Montparnasse. Lotty, très fermement, avait refusé de quitter l'appartement de sa marraine.

— Laissez-moi quelques jours encore, chère tante, avait-elle dit. Le temps de me reconnaître et de prendre les décisions nécessaires. Je sais bien que votre foyer est toujours mien,... mais je crois faire au désir de marraine en restant aussi longtemps que possible dans cet appartement qu'elle pensait me laisser définitivement.

C'était le matin, à l'heure où Lotty se rendait à l'atelier. Elle le savait vide d'élèves, mais Main-

treux devait y travailler. C'était lui qu'elle voulait voir...

Tout en traversant le Luxembourg, elle éprouvait une double sensation. Elle sentait tout son être comme dilaté, et en même temps un tremblement intérieur lui serrait un peu le cœur. Sa volonté, toutefois, très réfléchie, ne vacillait pas quant au but qu'elle s'était fixé.

Elle entra brusquement, et lui, se retournant, surpris, au bruit, et : le mouvement de joie intense dont il n'était pas maître devant l'apparition soudaine de la jeune fille.

Mais, à la regarder, il vit immédiatement sur sa figure une expression inusitée — plus complexe, plus femme... — qui le fit demander :

— Qu'y a-t-il?

Elle ne répondit pas, s'assit en silence sur le grand divan où Sennevoix aimait s'étendre pour fumer sa pipe, et s'accosta à un coussin. Lui restait debout, sans songer à se débarrasser de sa palette, un peu inquiet, la sentant autre que la dernière fois qu'il l'avait quittée, dans la cuisine de Daisy.

— Qu'avez-vous? répéta-t-il.

Il se penchait vers elle et, embarrassé tout à coup de sa palette, il la jeta sur une table et prit une chaise.

Lotty le suivait des yeux. Lorsqu'il fut assis en face d'elle, ce sourire indéfinissable qui avait frappé Tennescot, quelques jours auparavant, vint transformer de nouveau sa physionomie.

— Mes fiançailles sont rompues, dit-elle.

Maintreux pâlit, resta une seconde immobile, respira avec effort, puis balbutia :

— Comment cela se fait-il?

— Les Dayrac, apprenant que marraine avait sa fortune en rente viagère, se retirent.

Maintreux bondit :

— Vous ne voulez pas dire que... cet individu a repris sa parole?

— Oh! Norbert a été très correct. Il m'a laissée libre de reprendre la mienne.

— Et vous...

— Puisque j'en avais le droit.

Maintreux passa la main sur son front. Il ne comprenait que vaguement... Lotty libre! C'était si soudain, si inattendu.

Il sentait son cerveau engourdi, comme sous le coup d'un choc violent, et ne parvenait pas à voir clairement les conséquences.

La jeune fille paraissait hésiter à continuer. Elle s'étonnait sans doute de son silence à lui. Il se secoua, s'efforça de parler :

— Je suis fâché...

Il eut aussitôt conscience de sa stupidité. Elle sourit, cependant :

— Pas moi..., dit-elle.

Puis, à voix basse, elle poursuivit :

— Quand j'ai accepté la main de Norbert, je ne savais pas ce que c'est qu'aimer,... aimer d'amour! Lorsque je l'ai su, j'avais donné ma parole... On m'a offert de la rendre : j'ai repris ma liberté!

— Ne me tentez pas! cria Maintreux d'une voix tremblante.

Il avait compris, et ses traits bouleversés trahissaient la lutte qui s'élevait en lui.

— Si vous n'aviez pas le droit de disposer de votre avenir, je me serais tué, reprit Lotty, la voix altérée, mais le regard vaillant. Votre mère, votre sœur n'ont plus besoin de vous. Vous êtes libre,... nous sommes libres de bâtir notre vie à notre guise.

Evitant son regard, il dit à voix basse :

— Je ne vous ai jamais dit que je vous aimais...

— Si je me suis trompée, je vais m'en aller, et vous ne me verrez plus. Quant à moi, j'ai trop souffert en pensant qu'il me fallait tuer... ce qui était si nouveau pour moi...

Elle s'arrêta, essoufflée par une émotion qu'elle ne s'avouait pas. Maintreux, les coudes sur ses genoux, ses mains crispées autour de sa tête, ne bougeait pas.

Elle reprit :

— Je suis libre, maintenant... libre de mon cœur. J'ai le droit d'aimer et d'en jouir ou d'en souffrir à mon gré ! Ce droit, personne ne peut me l'enlever !

Sa voix s'était élevée, vibrante. Elle reprit plus bas :

— A votre tour. Dites-moi que vous ne m'aimez pas, et tout sera clair entre nous.

Il se releva brusquement, prit les mains de Lotty dans les siennes. Deux larmes coulaient sur ses joues, dont il ne s'apercevait pas.

— Vous ne comprenez pas ! fit-il, haletant. La misère n'est rien pour moi. Mais vous l'imposez, vous voir en souffrir ! Ah ! Dieu, faut-il que je sois acculé à ce dilemme : vous voir souffrir à mes côtés, ou vous perdre, alors que je sais... !

Il tenait toujours les mains de Lotty étroitement serrées. Comme dans un gémississement d'enfant il continua, la voix à peine intelligible :

— Si longtemps je vous ai aimée,... et votre cœur m'était fermé... Et à présent... Mais vous ne savez pas ce qu'est la gêne,... la pauvreté...

— Je l'ai vu chez Daisy. Cela ne l'empêche pas d'être heureuse ! J'enviais le secret de son bonheur, sans le comprendre. Et comment aurais-je pu deviner, puisque j'ignorais la source dont il déborde ?

Il la regardait avec l'expression qu'elle avait redoutée et aimée, qui ne se dérobait plus. Il se savait vaincu, et bataillait encore.

— Vous entraîner dans une folie pareille... Je n'ai pas de ressources assurées... Je vis au jour le jour...

Le sourire de « petite fille » reparut sur les lèvres de Lotty :

— Je ne suis pas tout à fait sans le sou... Les meubles de marraine nous nourriront bien quelque temps...

— Si vous avez encore de la fortune, je ne puis vous associer à ma pauvreté.

Malgré lui, ce nouveau scrupule n'était pas émis d'une voix très convaincue, et Lotty voyait bien que l'objection branlait. Seulement le débat se montrait plus serré qu'elle ne l'avait prévu. Un peu lasse, elle retomba sur le divan et murmura :

— Norbert m'a sacrifiée à son confort. Vous préférez votre orgueil à moi... Oh ! que les hommes savent mal aimer ! Daisy s'est-elle préoccupée d'égalité de fortune quand elle a épousé son mari ? Et moi, pensais-je à l'argent lorsque je me suis aperçue que je vous aimais ?

Cette fois, la figure de Maintreux se détendit complètement dans un sourire si joyeux qu'il parut tout jeune, et, s'asseyant tout près de Lotty, il l'attira à lui :

— Oui, ma chère, ma bien-aimée petite Lotty ! Les femmes savent mieux aimer que nous, et cependant... Non ! j'ai dit assez de sottises depuis que vous êtes là. Voyez-vous, le bonheur m'est venu trop subitement... un bonheur si grand qu'il me rend fou. Il faut me pardonner si j'ai un peu divagué...

— Oh ! tout à fait ! tonna une grosse voix derrière eux. Je viens d'assurer à une mère craintive que mon atelier était le dernier refuge des bonnes mœurs !... Patatras !

Maintreux et Lotty s'étaient levés. Celle-ci, con-

fuse d'avoir été surprise dans les bras du jeune homme, riait cependant et se disclupait :

— Maître, dans deux ans, je réclamerai vos félicitations.

— Oh ! la petite masque ! Elle se rappelle mes boutades... Eh ! mais,... le Norbert ?... Bast ! je m'en f... ! Le tout est que cet imbécile soit servi... Et vous les aurez tout de suite, mes félicitations, cette fois, et puis mon cadeau de noce avec... Ton machin est accepté par le ministre, petit. Te voilà un an de vivre assuré. Et vivent les jeunes à qui cet avenir suffit !... clama le vieux peintre, auquel les ans n'avaient pas enlevé l'imprévoyance de la jeunesse.

\*\*

Lorsque Lotty fit part à sa tante de ses fiançailles avec Pierre Maintreux, M<sup>me</sup> de Goulvolen ne fit ni grands gestes, ni grandes exclamations. Ce n'était pas son genre.

Elle regarda la jeune fille et resta silencieuse.

Cette nouvelle la surprenait, certes, mais elle éclairait bien des points restés indéchiffrables les jours précédents. Il était évident qu'un sentiment latent, ignoré de Lotty même, avait éclaté brusquement. Était-ce avant ou après la rupture avec Norbert ? Était-ce ce sentiment en gestation qui avait rendu Lotty si hésitante lors de la demande du jeune homme ?

M<sup>me</sup> de Goulvolen ne posa pas de questions. Elle comprenait que Lotty, sans le savoir, n'avait cessé d'aspirer à l'amour réclamé par sa nature très tendre... Et elle qui avait signalé ce sentiment comme dangereux eut un frisson en pensant que sa

nièce était sans doute du nombre de ces êtres qui ne peuvent s'en passer.

Elle savait aussi que Lotty, esclave de la parole donnée, ne se serait pas crue en droit de rompre ses fiançailles. Mais la jeune fille n'avait pas expérimenté la violence de la passion. Elle se trouvait au seuil de l'épreuve redoutable. L'aurait-elle subie sans défaillance, surmontée avec héroïsme? En tout cas, c'eût été la louleur à chaque instant de sa vie conjugale... M<sup>me</sup> de Goulvolen avait passé l'âge de la vaillance présomptueuse, sûre de soi-même, qui avait soulevé Lotty au chevet de sa marraine. Elle eut de nouveau un douloureux frisson. S'était-elle trompée? Avait-elle trop demandé à l'enfant qui lui était confiée?

Certes, la dérobade des Dayrac l'outrait... Cependant, incapable de rejeter une responsabilité devenue pesante, elle se sentait humiliée vis-à-vis d'elle-même.

Avait-elle donc oublié l'essor vers l'amour de ses vingt ans à elle?

Ce souvenir lui revenait vivant, actuel, en considérant Lotty, car quelque chose d'impalpable émanait, comme un parfum, de la jeune fille. Son maintien restait calme, ses sentiments concentrés. C'était une joie inexprimable, un bonheur intraduisible qui rayonnaient dans ses yeux, s'échappaient de son sourire, rendaient sa démarche dansante, comme aérienne.

— Tante, vous êtes fâchée?

La voix de Lotty, inquiète et tendre, fit tressaillir sa tante et chassa les pensées qui l'absorbaient.

M<sup>me</sup> de Goulvolen prit la jeune fille dans ses bras :

— Non, certes, ma mignonne! Mais... avec quoi vivrez-vous?

L'objection lui était venue involontairement, bien qu'elle sût jeter une pincée de sable dans un brasier.

— Nous nous aimons, répondit simplement Lotty.

Pour elle, cette raison était la seule qui comptât, annihilant toutes les autres. Sa tante n'insista pas, elle pressa plus étroitement Lotty contre elle et l'embrassa longuement.

Quand ce fut le tour de M. de Goulvolen de donner son avis, l'explication fut plus compliquée, tout étant prétexte à un discours académique.

Il était debout, le dos à la cheminée. Depuis qu'il prenait du ventre, cette position était plus favorable à ses mouvements oratoires.

— Ma chère enfant, tu as le cœur trop haut placé, en vraie Goulvolen, pour le donner à qui n'en serait pas digne. La famille du jeune Maintreux est d'une honorabilité parfaite. De la catastrophe qui a englouti la fortune des parents et rendu le jeune homme orphelin, pas une goutte de boue n'a jailli sur leur intégrité. Et la pauvreté acceptée avec une admirable dignité est un fleuron qu'ils peuvent ajouter à la gloire de leurs aïeux... Mais les nécessités cruellement terre à terre de la vie quotidienne demeurent...

Il ramena ses deux mains sur le haut de son ventre, pour se donner le temps de reprendre respiration.

— As-tu réfléchi, reprit-il, aux sacrifices qu'une situation modeste entraînera pour toi?

Lotty rit joyeusement :

— Mon oncle, avez-vous réfléchi, à votre tour, que la généralité des ménages sont dans une situation tout aussi précaire que sera le nôtre? Le nombre des gens qui ont assez d'argent pour ne se priver de rien est si minime!

— Si minime soit-il, c'est l'élite!

— Du Paris mondain. Pas de l'esprit, de l'intelligence, de la science.

Quand il parlait, M. de Goulvolen préférait discuter avec lui-même. Il avait ainsi à l'avance les répliques toutes prêtes. Il se tut, cherchant à en improviser une.

— La philosophie nous apprend, reprit-il, que les biens de l'esprit sont supérieurs aux biens matériels. Cependant...

Il étendit le bras droit.

— Tout cela est bien inutile, Philibert, assura sa femme.

— Et, fit Lotty, vous vous tracassez inutilement. Vous vouliez me marier à tout prix !

M. de Goulvolen leva les bras et les yeux vers le plafond :

— A tout prix ? Certes non ! J'aurais failli à mes devoirs de tuteur, j'aurais trahi...

— Enfin, interrompit sa femme avec impatience, Lotty est heureuse. N'est-ce pas ce que nous cherchions avant tout ?

— Assurément ! Le bonheur de cette chère enfant m'est plus précieux que... que...

— Mon oncle... — et un peu d'émotion perçait dans la voix de la jeune fille — je réponds de mon bonheur, maintenant...

De ce moment, M<sup>me</sup> de Goulvolen n'eut qu'une pensée : rendre plus douce à sa nièce cette vie qu'elle abordait avec tant d'allégresse, de juvénile ardeur.

La mort récente de M<sup>me</sup> Chinchon interdisait toute cérémonie officielle. Le mariage eut lieu dans la petite localité de banlieue où M<sup>me</sup> Maintreux s'était retirée. M<sup>me</sup> de Goulvolen l'avait proposé, imaginant ce délicat prétexte : « Afin que M<sup>me</sup> Maintreux puisse y assister sans fatigue. » Ce fut elle

encore qui trouva un logis au jeune ménage : un grand atelier ensoleillé, accolé à un minuscule appartement, facile à entretenir, et où le confort simplifiait le service. Pierre Maintreux avait d'abord été effrayé du prix. Lotty, soutenue par sa tante, avait dit qu'un peintre, tout comme un médecin, était tenu à un certain décorum. Il ne pouvait recevoir dans un galetas les élégantes dont il ferait le portrait, dans les mois à venir, et elle préférail d'autres économies. Elle fit même intervenir Sennevoix, qui avait autant de sens pratique qu'un enfant.

— Mais, remarqua Maintreux, quand on prend un avis, on a soin de le demander à ceux qu'on suppose être du vôtre...

D'un coup, le jeune homme avait repris la joie de vivre et la gaité que le malheur avait recouvertes de son sinistre éteignoir.

\*\*

Pour parer son home, Lotty avait écrémé le mobilier de sa marraine. Meubles de bois de rose, bergeries ventrues recouvertes d'aubusson, vieux bahuts, cabinet chinois et tentures japonaises ne laissaient guère soupçonner aux visiteurs qui venaient chez ce peintre d'avenir qu'une jeune femme était à côté de l'atelier, faisant simplement la cuisine ou raccommodant son linge, ayant pour tout service deux heures de femme de ménage, le matin...

Le mariage n'avait pas fait perdre à Lotty l'habitude de penser tout haut. Les coussins de M<sup>me</sup> Chin-chon faisaient toujours partie de l'auditoire. Il y avait aussi Pierre Maintreux.

Avec un mélange de satisfaction et de confusion, la jeune femme remarquait donc tout haut que son royaume était plus confortable et plus joli que celui de Daisy... Elle le parcourait, un peu alourdie et la taille ronde, en ce commencement d'automne qui verrait le premier anniversaire de leur mariage, heureuse de se retrouver chez elle après avoir passé l'été chez sa belle-mère, puis chez Blanche... Blanche! mariée du printemps au campagnard qui aimait la chasse à courre. Il avait abandonné les péripéties sanglantes de ce divertissement de roi pour les acrobaties plus humaines du golf. Lotty prétendait, sans charité, que sa cousine avait épousé le terrain incomparable érigé en son honneur. En tout cas avait-elle accordé sa main et son cœur en récompense du sacrifice.

— Dommage, disait Lotty, détaillant d'un regard charmé l'atelier au décor original et artistique, dommage de quitter mon chez moi, fût-ce quelques jours.

Elle s'était rapprochée de son mari. Il posa sa palette et se tourna vers elle :

— Encore une privation, ma pauvre, chère, vailante petite femme. J'aurais tant voulu te l'éviter !

— Vraiment, Pierre, tu préférerais que bébé vienne au monde ici, à l'ancienne mode ?

— Tu sais bien que je ne peux plus vivre sans toi, fût-ce une journée... Si encore tu pouvais aller dans cette clinique dont parlait ta tante...

— Ah ! non ! Je ne la regrette pas du tout : c'est loin !

Il l'avait entraînée vers le divan qui occupait le fond de l'atelier, si grand que les coussins de M<sup>me</sup> Chinchon y tenaient tous à l'aise.

Assis l'un contre l'autre, elle renversa la tête en arrière, sur le bras qui la soutenait, ses yeux dans ceux de son mari.

— Vrai, répéta-t-elle, tu aimerais mieux que je reste ici?

— Sans doute! Et j'aimerais mieux aussi te voir servie et avoir de l'argent pour le dépenser au gré de tes fantaisies...

— Pierre, dit-elle tout à coup, je ne t'ai jamais montré la robe de baptême, celle qui vient de marraine...

Il sourit de cette préoccupation bien féminine brochant sur ses préoccupations à lui, autrement importantes.

— Tu sais, je ne m'y connais guère...

Elle était déjà debout, se dirigeant vers la grande baie à côté de laquelle se trouvait le bonheur-du-jour de M<sup>me</sup> Chinchon. Elle retira le tiroir le plus élevé et, retraversant l'atelier, le déposa sur les genoux de son mari.

Il jeta un regard distrait sur la mousseline brodée, tandis que Lotty coiffait son poing d'un bonnet de nouveau-né.

— Très joli, dit-il pour lui faire plaisir.

Mais c'est elle qu'il regardait. Il lui semblait que les traits de la jeune femme s'étaient creusés, que ses joues avaient pâli depuis leur retour.

— Lotty, tu te fatigues trop!

Elle avait jeté la mousseline sur les coussins et se rassit près de lui. Comme il faisait un mouvement pour se débarrasser du tiroir, elle le retint.

Un papier de soie garnissait le fond. Elle l'enleva, découvrant une couche épaisse de billets de banque : des coupures de mille francs, les unes déployées, les autres pliées en quatre, quelques-unes froissées comme si elles avaient été cachées dans le creux d'une main et jetées là furtivement. Dans leur désordre, ces billets reflétaient la vie même de M<sup>me</sup> Chinchon, cette pauvre créature dont une trop lourde autorité avait incurablement rendu le regard

peureux, la démarche incertaine, les gestes indécis, qui était demeurée l'enfant craintif, prostré entre la punition subie et celle à venir.

Mais, au-delà de l'enveloppe vacillante et débile, Lotty reconnaissait une tendresse étonnamment perspicace, une volonté réfléchie et opiniâtre dans sa faiblesse. Sous le couvert de ses « bêvues », de ses « étourderies », sa marraine n'avait-elle pas cherché inlassablement le bonheur de sa filleule ? Et la reconnaissance exaltée de la jeune femme disait assez combien elle y avait réussi.

Nul ne saurait jamais si cette secrète thésaurisation avait commencé dans un autre but... Elle était, sans conteste, destinée à Lotty depuis bien des années. Si M<sup>me</sup> Chinchon l'avait cachée jusqu'à son dernier jour, n'était-ce pas dans l'espoir calculé de laisser la voie libre à « son jeune peintre », celui-là qu'elle jugeait devoir seul faire le bonheur de Lotty ?

Toutes ces pensées repassaient, rapides comme un film, dans l'esprit de la jeune femme, tandis que son mari, stupéfait, restait un instant hypnotisé par la vue de cette fortune.

Il tourna lentement la tête et regarda Lotty. Elle souriait, et, au fond de son regard, il lut une mutine malice.

— Tu savais ?

— Oui...

— Depuis quand ?

— Depuis la mort de marraine... Le notaire m'avait dit qu'il se méfiait de quelque cachette. J'ai cherché... J'ai compté les billets jusqu'à deux cents, mais il y en a beaucoup plus...

— Pourquoi as-tu caché ta trouvaille ?

Il savait bien que, ne lui ayant rien dit à lui, elle n'en avait parlé à personne.

Elle eut ce rire perlé de petite fille qu'il aimait :

— Parce que tu n'aurais pas voulu m'épouser !

Il posa le tiroir sur le divan et la reprit dans ses bras. Il ne disait ni oui ni non, se demandant réellement ce qu'il aurait fait.

— Mais, reprit-il, une fois mariée, pourquoi ne m'en avoir pas parlé ?

Elle rit de nouveau, son visage levé vers lui :

— Eh bien ! voilà ! Je voulais te prouver que j'étais capable de supporter les mêmes privations que Daisy... et je n'y suis pas arrivée, continua-t-elle avec un certain dépit. Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu !

— Ta vie a été plus dure, Lotty... Daisy et Jean n'ont jamais connu les jouissances de la fortune, ils ne souffrent pas d'en être privés. Pour toi, au contraire, quel changement ! Et tu as porté cela vaillamment, sans que ton sourire, ta gaieté faiblissent une heure...

— Là..., là..., fit Lotty. Eh bien ! si j'ai plus de mérite que Daisy — ce dont je ne conviens pas, — qu'en faut-il conclure ?

Il ne répondit pas, ne songeant qu'à regarder le visage, si expressif dans son bonheur, qu'elle tendait vers lui. Alors elle murmura :

— C'est peut-être que je sais encore mieux aimer que Daisy.

— Lotty, mon amour, quand tu as répondu à Norbert Dayrac... ?

Elle se remit à rire, battant des mains comme un enfant.

— Eh oui ! je le savais ! N'est-ce pas un bon tour que j'ai joué à Norbert et à toi en même temps ? J'avais bien du chagrin de la mort de marraine,... je ne pouvais pourtant m'empêcher de rire tout bas, ce soir-là, de vous attraper si bien tous les deux...

Et comme Maintreux, encore abasourdi, restait silencieux, elle dit :

— Penses-tu à divorcer?

Elle avait appuyé de nouveau sa tête sur l'épaule de son mari, et lui resserrait son étreinte, l'emprisonnant dans ses deux bras.

Il leva la tête, et pendant une seconde contempla le plafond.

— Je pense, dit-il enfin, qu'il est plus pressé de nous assurer de la garde que ta tante recommande...

FIN



Madame,  
Mademoiselle,

Puisque  
vous aimez  
les ROMANS

abonnez-vous à

# MES ROMANS



*Dans chaque numéro :*

**Deux Romans inédits**

en cours de publication.



CHRONIQUES, JEUX  
ET RÉCRÉATIONS

*Demandez 5 spécimens gratuits  
assortis en vous recommandant de  
la Collection "STELLA" à*

**MES ROMANS, 1, rue Gazan, Paris-14**

N° 448 ♦ Collection STELLA ♦ 10 Novembre 1938

## La Collection STELLA

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles, par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

## La Collection STELLA

publie deux volumes par mois. Elle constitue donc une véritable publication périodique. Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger, **abonnez-vous** pour 35 francs par an seulement (au lieu de 48 francs pour 24 volumes à 2 francs).



Adresssez vos demandes, accompagnées  
d'un mandat **poste** ou **mandat-chèque**, à

M. le Directeur du PETIT ÉCHO DE LA MODE, 1, rue Gazan, Paris-14<sup>e</sup>  
(Compte chèque postal Paris 28-07).